



Donneau de Visé

LES 61097

NOUVVELLES
GALANTES,
ET
COMIQUES.
TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis
la Porte de l'Eglise de la S. Chapelle,
à l'Image S. Louis.

M. D C. L X I X.

AVEC PRIVILEGE DV ROY,

Journal de M. de

ROYAUME DE FRANCE
Général de l'Armée

1758



1758

2



A MES
MAISTRESSES.

MES DAMES,
&
MES DEMOISELLES,

*Je ne puis mieux adresser
mes Nouvelles, qu'à celles
qui ont causé la plus grande
partie des Avantures qui y
sont. Vous verrez bien, mes
Dames & mes Demoiselles,*

EPISTRE.

qu'il y a dans ces petites Histoires, mille choses qui ne vous sont pas inconnues. Chacune, s'il luy plaist, prendra sa part du bon ou du mauvais qui luy convient. Les Infidelitez que quelques-unes de vous m'ont faites, authorisent ce que ie viens de faire; Et ie ne puis moins, pour me vanger, que de publier vos perfidies, sans decouvrir vos veritables Noms. I'ay meslé beaucoup d'autres Nouvelles avec les vostres, pour ne pas fatiguer le Lecteur, qui se rebuteroit peut-estre, s'il ne

EPISTRE.

*trouuoit que l'Histoire de vos
 inconstances, & pourroit con-
 ceuoir pour tout vostre Sexe,
 une haine qui n'est deuë qu'à
 vous. Il est vray que souuent
 vous m'avez accordé des fa-
 ueurs; mais beaucoup d'au-
 tres estoient traittez comme
 moy: Si vous pretendez que
 ce soit une grande obligation,
 trop de Gens vous sont obli-
 gez; & si tous vos Amans
 sont aussi bien disposez que
 moy, à vous en témoigner leur
 reconnoissance, iamais on eut
 tant de loüanges que vous en
 aurez. Vos procedez hon-*

EPISTRE.

nestes, vostre fidelité si bien
 gardée, & vostre exactitude
 à tenir vos promesses, seront
 publiées par tout le Monde:
 Mais c'est trop vous en par-
 ler, il ne faut plus pretendre
 vous faire de honte, toutes
 vos actions font trop voir que
 vous ne vous souciez plus
 de rien que de vos interests,
 & de vos plaisirs, & ie vous
 méprise autant que ie vous
 ay aimées; mais il est juste
 que ie parle aussi à l'avan-
 tage de celles dont l'honnest-
 teté, la constance, & la fide-
 lité, ont si bien réparé les ou-

EPISTRE.

trages que j'ay receus des autres. Quelque chose qu'on veuille dire au desavantage du beau Sexe, il faut pourtant avoüer qu'il est des Femmes dont la bonté du cœur répond à la beauté du corps. Prenez donc pour vous, Aimables Personnes, les endroits qui vous conviennent; & laissez à celles dont j'ay fait le Portrait si different du vostre, tout ce que ie leur dis. Si j'avois osé vous nommer, ie n'aurois pas caché sous des Noms empruntez, la gloire que vous meritez. Que ne
 à v

EPISTRE.

vous dois-je point, pour toutes ces bontez que vous avez eues pour moy; & comment pourray-je reconnoistre tant de complaisance, tant d'honesteté, & tant de constance? Vous avez eu tout cela pour moy, charmante Amelie; & sans manquer à tout ce qu'a pû exiger de vous la plus scrupuleuse Vertu, vous m'avez aimé tendrement jusqu'à ce que le Mariage où vous avez esté contrainte par vos Parens, ait fait naistre dans vostre ame des sentimens si contraires à mon repos. Vous,

EPISTRE.

aimable Cephalié, que rien n'a
 iamais pû empescher de me
 donner des marques de vostre
 tendresse, qui avez méprisé
 tous vos interests, & passé sur
 tous les égards du monde, sa-
 tisfaite de vostre conscience
 qui ne pouuoit rien vous re-
 procher, souffrez que ie vous
 fasse icy paroistre ma recon-
 noissance, aussi bien qu'à la
 diuine Alcmene, qui a sçeu
 accommoder la plus grande
 passion qu'on ait iamais sen-
 tie, à la plus austere vertu.
 Ne pensez pas, genereuse
 Leonide, que ie puisse iamais

EPISTRE.

oublier tous vos soins, vostre patience à souffrir mes legeretez, & la compassion que vous avez eüe d'un mal que ie souffrois qui devoit faire mourir pour moy dans vostre cœur, la tendresse que vous avez toujours conseruée: Il est vray aussi que vous avez trouué par toutes vos bontez, & par vos complaisances, le moyen de me faire revenir de l'égarement où i'estois tombé; mais croyez aussi que ie n'en suis revenu, que pour me donner à vous entièrement.



PREFACE.

LORS que les Au-
theurs font dessein
de ne point mettre de
Preface à la teste de leurs
Ouurages, ils ressemblent
aux Amans, qui ayans quel-
que sujet de se plaindre d'un
objet qui leur plaist, jurent
de ne le reuoir iamais; & ce-
pendant ont toujours quel-
que chose qu'ils ne se peu-

P R E F A C E.

uent empescher de luy dire. Tous ceux qui écriuent font de mesme, ils ont toujourns quelque Auertissement à donner, ou pour excuser leurs fautes, ou pour faire trouuer leurs Ouurages meilleurs, encore qu'ils sçachent bien que les Prefaces sont inutiles, n'estant leuës que de fort peu de Gens: Mais qu'elles le soient, ou non, il faut que ie me contente aussi bien que les autres, & que i'en fasse vne comme font Messieurs les Autheurs, qui se blâment & louent tout à la

P R E F A C E.

fois, & font voir d'ordinaire en affectant vne fausse modestie, la grande opinion qu'ils ont conceüe de ce qu'ils exposent au jour. Je diray donc pour entrer d'abord en matiere, que ie prie ceux qui ne trouueront pas le style de mes Nouuelles assez empoulé, de se ressouuenir que ces sortes d'Ourages n'estant que des Recits de choses plus familiares que releuées, le style en doit estre aussi aisé & aussi naturel que seroit celuy d'une Personne d'esprit qui feroit agreable.

P R E F A C E.

ment vn Conte sur le champ; & que ce seroit vne faute considerable, s'il estoit aussi poly que ccluy des Satyres du temps, que quelques-vns ont voulu blâmer pour estre trop fort. Il est vray que la faute est belle, & ie ne connoy gueres d'Autheurs qui ne voulussent ainsi manquer contre les regles; mais il ne fait pas qui veut de ces fortes de fautes. Laissons-là celles d'autrui, & parlons de celles que l'on peut m'imputer. Je ne doute point qu'on ne trouue dans quelques-vnes de mes

P R E F A C E.

Nouvelles, des choses qui paroissent vn peu contre la vray semblance; mais le Lecteur fera, s'il luy plaist, reflexion, que ie ne suis pas Poëte dans cet Ouvrage, & que ie suis Historien. Le Poëte doit s'attacher à la vray-semblance, & corriger la verité qui n'est pas vray-semblable. L'Historien au contraire ne doit rien écrire qui ne soit vray; & pourueu qu'il soit assuré de dire la verité, il ne doit point auoir d'égard à la vray-semblance. Il est certain qu'il est souuent arriué des choses qui

P R E F A C E.

n'estoient pas vray-semblables, & sans cela nous ne verrions iamais rien arriuer d'extraordinaire, ny de surprenant. Comme ie suis fidele Historien, ie n'ay point voulu toucher aux Incidens que i'ay trouuez de cette nature, encor qu'en bien des endroits, i'eusse pû par deux ou trois mots seulement rendre des Auantures plus vray-semblables. Je pourrois donner à peu pres les mesmes raisons à ceux qui trouueront quelques - vnes de mes Nouvelles trop courtes, &

P R E F A C E

leur dire que ie n'ay rien voulu adjouster à la verité; mais ce n'est pas ce qui m'a empêché de les pousser plus loin. J'aurois pû de mes trois Tomes en faire plus de vingt, sans adjouster aucun Incident, s'il n'auoit esté question que de faire de grands raisonnemens, & de longues conuersations; mais ie voy tous les jours tant de Gens passer par dessus, & laisser de bonnes choses, pour vouloir suiure le fil de l'Histoire, que j'ay crû deuoir traouailler selon le goust du Lecteur; c'est

P R E F A C E.

pourquoy ie ne me suis gueres échappé à dire de ces fortes de choses, qui dans les Romans ne plaisent pas mesmes à ceux qui les trouuent belles, si ce n'est quand i'ay parlé de certaines Gens, dont les caracteres sont si extraordinaires, que ie les ay crûs aussi plaisans, que les auantures les plus surprenātes. I'aurois bien voulu, pour étendre mes Nouuelles, donner à mes Heroïnes l'esprit d'une Personne de trente ans, auant l'âge de raison; & la valeur d'Alexandre & de Cesar à mes

P R E F A C E.

Héros, presque aussi-tost que la parole. J'aurois bien voulu décrire l'enfance des autres & leurs petits Jeux d'esprit, & d'autres Bagatelles semblables, par lesquelles les Heroïnes & les Héros futurs font connoître ce qu'ils doivent estre vn jour : Mais il faut auoir pour cela vn esprit delicat que ie n'ay pas, & sans lequel on tombe dans des bassesses qui ne sont souffertes que selon que le Nom de l'Autheur s'est rendu considerable. J'oubliois de dire que ie n'ay pù m'empescher

P R E F A C E.

de mettre vne Conuersation dans mes Nouuelles, encor qu'elles ne plaisent plus dans ces sortes d'Ouurages: Mais comme elle est contre les Autheurs Satyriques, & que c'est vne matiere du temps, i'ay crû qu'elle ne déplairoit pas. I'ay parlè contre les Satyres en general, fans nommer, ny mesme designer personne; & ie me suis seruy d'vn Discours que i'ay fait il y a quelques années, & mesmes auant qu'on eut veu les premieres Satyres du fameux Autheur dont nous en auons

P R E F A C E.

maintenant grand nombre, qui peuuent par leur beauté faire aimer les Satyres à ceux qui haïssent le plus de pareils Ouurages. Comme i'estois en train de mettre des Pieces détachées dans la mesme Nouvelle où est la Conuersation des Satyriques, parce que i'ay crû que le sujet le pouuoit souffrir, i'y ay mis deux Pieces que ie fis l'année passée pour le Roy. Le bonheur d'auoir plû à ce grand Monarque, les faisant souhaiter par tant de Gens, que le Sieur Cramoisy qui les a

P R E F A C E.

imprimées, n'en ayant plus, j'ay crû les deuoir ainsi reproduire en faueur de leur curiosité. Il ne me reste plus qu'à prier le Lecteur, de ne me pas attribuer les fautes d'Impression. Je n'ose dire qu'il y en a vn grand nōbre, de peur de fâcher les Imprimeurs: Cependant il est vray qu'il y en a beaucoup qui corrompent tellemēt le sens, qu'on n'y connoist rien, comme dans le Vers où on a mis,

Et broüillé pour iamais avec les déplaisirs,

Il faut,

Et broüillé pour iamais avec que les plaisirs.

P R E F A C E

Il n'y a rien de plus éloigné,
& ie croy que le Lecteur me
rendra justice aux endroits
où il en trouuera de sembla-
bles, aussi bien qu'en ceux où
il trouuera des mots fautez,
qui ne gastent pas moins le
sens. Je ne mets point d'*Er-
rata*, ie trouue que c'est vne
chose inutile, puis que les
fautes n'en font pas moins
dans le corps du Liure, & que
tout le monde ne cherche
pas celles qu'on a marquées
pour les corriger.

EXTRAIT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR Grace & Priuilege du Roy, Donné à Paris le 5. jour de Decembre 1668. Signé, Par le Roy en son Conseil, MARGERET, & scellé du grand Sceau de cire jaune : Il est permis au Sieur D. V. de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, vn Liure de sa composition, intitulé, *Nouvelles Galantes & Comiques*, & ce dutant le temps de cinq années, à compter du jour que ledit Liure sera acheué d'imprimer : Et defenses sont faites à tous autres Libraires & Imprimeurs, de l'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter, sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droict de luy, à peine aux contreuenans de trois mille liures d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, ainsi qu'il est porté par ledit Priuilege.

Registré sur le Liure de la Communauté, suivant l'Arrest de la Cour de Parlement, le 19. Ianvier 1669. Signé, A. SOVBRON, Syndic.

Ledit Sieur D. V. a cedé & transporté son droict de Priuilege à Iean Ribou, Claude Barbin, Gabriel Quinet, & Estienne Loyson, Marchands Libraires à Paris, pour en jouïr ensemblement, suivant l'accord fait entr'eux.

*Acheué d'imprimer la premiere fois
le premier Feurier 1669.*



TABLE DES NOUVELLES
contenuës dans ce premier
Volume.

L ° Amitié ne resiste point à l'Amour,	page 1
Les plus fins Jaloux sont souvent dupez par leurs Femmes,	29
L'Impuissant,	43
Le Criminel puny par luy-mesme,	82
Les plus fins sont souvent trompez,	92
Il est bien des Dupes en Amour,	119
Souvent en Amour, le plus honneste Homme n'est pas le plus heureux,	141
L'Esprit tire souvent d'une meschante Affaire,	172
Chacun aime son semblable,	201
L'amour des Richesses cause de grands maux,	219

<i>Les belles Femmes font souvent la fortune de leurs Marys,</i>	237
<i>Les Amazones,</i>	262
<i>Le Duel,</i>	269
<i>La Transfusion du Sang,</i>	289
<i>Le Mary Credule,</i>	313
<i>Les Aventures de la Nuit,</i>	337





NOUVVELLES
GALANTES
ET COMIQUES.

NOUVVELLE I.

L'Amitié ne résiste point à l'Amour.

TOUS les Habitans
de Seuille, emportez
d'un desir curieux qui
paroissoit sur leur visage,
couroient deuers vne grande
Maison, dont la porte estoit
tenduë de deüil. Leandre,

Tome I.

A

2 NOUVELLES GALANTES

jeune Gentilhomme François, que la curiosité de voyager auoit attiré en cette Ville-là, demanda à Dom Philipes avec qui il auoit fait amitié, pourquoy tout le peuple couroit ainsi, & si c'estoit la maniere de ce Pais d'aller aux Conuois? C'est, luy répondit l'Espagnol, vne execution qu'on va faire: & c'est de plus vn Mary qui va égorger sa Femme. Comment, luy répondit le François, vn Mary peut-il..... Le voy bien que cela vous étonne, interrompit Dom Philipes; mais nos Loix nous le permettent. Si vous voulez, ajouta-t'il, entrer

dans cette Maison, avec moy, pour estre spectateur de ce qui s'y fera, ie vous conteray ce qui a donné lieu au triste spectacle que nous verrons. le le veux bien, re-partit Leandre : car ie suis rauy de pouuoir apprendre des choses qui me paroissent si extraordinaires. En acheuant ces paroles, ils entrerent dans cette Maison dont ils trouuerét toute la court aussi tenduë de deüil: il y auoit au milieu vn échaffaut tout couuert de drap noir, autour duquel il y auoit grand monde: ce qui fut cause qu'ils eurent bien de la peine à trouuer

4 NOUVELLES GALANTES
place. Mais en ayant enfin
trouué, Dom Philipes com-
mença de la sorte le recit qu'il
auoit promis à Leandre.

Dom Pedro, & Dom Gus-
man, dont le dernier est ce-
luy qui va faire l'exécution
que vous allez voir, tous deux
de bonne famille, furent au-
trefois compagnons d'étude,
& dès ce temps-là, lièrent en-
semble vne amitié si étroite,
qu'elle vint à la connoissan-
ce de toute la Ville, qui les
admira, parce qu'ils firent,
l'vn pour l'autre, des choses
étonnantes. Au sortir du Co-
lege, quoy que les Espagnols
ne voyagent guere, ils furent

en Italie, avec l'Ambassadeur
extraordinaire d'Espagne, qui
partit de Madrid, en ce temps-
là, pour aller à Rome. Com-
me ils estoient tous deux jeu-
nes & bien faits, & qu'ils
auoient de l'argent, il ne faut
pas s'étonner s'ils se diuertir-
ent bien en cette Cour, &
s'ils eurent des auantures:
Après auoir veu d'abord vne
grande partie des Femmes
qui ne s'apellent pas bonnes
Fortunes, & auprès desquel-
les l'argent tient touûjours
lieu de merite, ils reso-
lurent de chercher quelque
chose de plus delicat, & où
le cœur & l'esprit pussent

6 NOUVELLES GALANTES

prendre part. Mais comme cela estoit difficile estant deux ensemble, ils conuinrent de se separer, & se raconter leurs bonnes fortunes pour faire croistre leurs plaisirs. Dans les premiers jours ils trouuerent force Demoiselles qui ne les deuoient pas obliger à se separer, puis qu'elles estoient de celles à qui le nombre ne fait pas peur. Enfin apres auoir couru long-temps de nuit & de jour, auoir suiuy force Femmes, en auoir regardé beaucoup sous le nez, & leué souuent la teste vers les fenestres, & tous les Balcons de la Ville; apres, dis je, tout

ce que font de pareils Galants lors qu'ils ont de semblables desseins, Dom Pedro rencontra vn matin dans vn Temple vne Personne qui luy plust fort, & qu'il crût à son air modeste deuoir estre plus sage que les autres : ce qui fut cause qu'il n'osa l'aborder; outre que l'on ne parle pas si facilement aux Femmes en ce Pais-là qu'au vostre, & que les yeux ont souuent plus de part que la langue aux declarations d'Amour. Dom Pedro dont se contenta de la regarder pendant tout le temps qu'elle fut dans le Temple; il la suivit apres de loin, &

8 NOUVELLES GALANTES

remarqua où elle logeoit. Ayant sçeu sa maison, il passa deuant ses fenestres plusieurs jours de suite, & luy fit longtemps l'amour par signes, à la mode du País. Enfin apres bien des allées & des venuës, apres auoir mille fois en quinze jours passé & repassé sous ses fenestres, vne Femme s'approcha de luy, & apres luy auoir mis vne Lettre dans la main, elle s'en alla aussi tost. Il estoit auerty par cette Lettre du jour & de l'heure où il trouueroit la porte du Logis ouuerte. Il s'en retourna fort satisfait; & ne dit point le soir à son amy, ce qui luy

estoit arriué. Il se trouua au rendez-vous, au jour & à l'heure marquée : La mesme Personne qui luy auoit donné la Lettre, le prit par la main, & sans luy rien dire, le mena dans vne Chambre fort brillante. Il y trouua seule la Demoiselle qui l'auoit tant fait courir, & qui luy auoit tant fait leuer le nez. Elle luy jura qu'elle risquoit beaucoup à le voir : mais qu'il luy auoit paru si bien fait, & qu'il auoit la phisionomie d'vn si honneste Homme, qu'elle n'auoit pû s'empescher de tenter toutes choses, pour auoir le plaisir de luy parler. Ces discours

10 NOUVELLES GALANTES
obligeans le rendirent beaucoup plus amoureux qu'il n'estoit auparavant. Il remporta toutefois tout son amour ce jour-là, car il ne fit rien qui seruit à apaiser son ardeur. A peine eût-elle temps de la considerer, car elle le renuoya, luy disant qu'elle n'auoit pas le temps de le voir dauantage. Il en eut ensuite plusieurs autres rendez-vous, où la Dame prenoit toujours beaucoup de précaution, afin qu'il ne fust ny veu ny entendu. Cependant Dom Pedro croyoit qu'elle prenoit toutes ces mesures, pour des raisons, toutes autres que cel-

les qui la faisoient agir. Gufman qui n'auoit pas de si bonnes fortunes, ou plutoft qui n'en croyoit pas auoir, quoy qu'il en eut trouué fouuent d'aussi considerables, à cause qu'on y faisoit moins de façon, & qu'il n'estoit pas trompé par les apparences: Gufman donc qui ne croyoit pas auoir rien trouué qui valut la peine d'estre raconté à son amy, luy demanda s'il n'auoit point eu de meilleures fortunes que luy. Encor que Dom Pedro crût estre le plus heureux Homme du monde, il ne laissa pas de dire à Gufman qu'il n'auoit rien ren-

contré de bon , parce qu'il craignoit d'estre obligé d'en faire part à son amy, qui de son costé n'auoit jusques-là trouué personne qui meritast de l'attacher. Pendant que Dom Pedro alloit presque tous les jours à son rendez-vous, Gusman lia vne étroite amitié avec vn vieux Seigneur François nommé Musidor, qui ayant long-temps demeuré à Rome, estoit prest de s'en retourner. Il auoit long-temps entretenu vne jeune Personne fort bien faite, & auoit empesché autant qu'il auoit pû qu'elle n'en vist d'autres que luy; mais com-

me il estoit sur le poinct de partir, il dit à Gusman, qu'il luy vouloit faire voir sa Maistresse. Il luy tint parole, & l'y mena quelques jours apres: l'Espagnol en fut charmé. Musidor qui n'esperoit pas de la reuoir jamais, crût faire plaisir à la Dame, de la laisser entre les mains d'un si honneste Homme; & comme il ne doutoit pas qu'elle ne vit quelqu'un apres son depart, il aimamieux que ce fust celuy-là qu'un autre. Il le pria pourtant de n'y point retourner tant qu'il seroit à Rome; mais comme il en partit quelques jours apres, Gusman ne lan-

guit pas long - temps. Musidor fut à peine party , que l'Espagnol retourna chez la Dame qui souhaitoit fort de le reuoir , car elle auoit commencé à sentir quelque chose pour luy. Elle luy fit croire d'abord , qu'elle ne voyoit personne; tellement qu'il crût estre le Patron, & qu'il donna comme s'il l'eust esté. Cette Dame estant celle de qui Dom Pedro estoit amoureux, elle le ménagea toujours, parce qu'il luy estoit vtile à plusieurs choses ; elle conserua neantmoins toujours beaucoup d'autorité sur luy : tellement qu'il n'osoit venir

sans estre mandé. Comme elle sçauoit parfaitement bien son mestier, elle pria Guffman de ne point publier cette auanture, luy disant qu'elle auoit refusé vingt Personnes de la premiere qualité de Rome, & qu'elle leur auoit dit qu'elle estoit tout à fait retirée. Elle ajouta que s'ils sçauoient qu'elle en vit vn autre, apres cette declaration, ils leurs feroient vn mauuais party à l'vn & à l'autre. Guffman donna dans ce panneau; comme font la pluspart des honnestes gens, qui estans de bonne foy se laissent plustost tromper que les autres. Cela

ne l'empescha pas toutefois de tenir à son amy la parole qu'il luy auoit donnée: Il dit donc à Dom Pedro, qu'il auoit vne bonne fortune, & le pria en mesme temps, de le dispenser de luy nommer la Personne, & de luy dire l'endroit où elle logeoit. Dom Pedro le remercia; & comme il estoit plus dissimulé, il l'assura derechef qu'il n'auoit rien de particulier. Il disoit la verité sans la sçauoir, & ne croyoit pas si bien dire. Ils virent quelque temps leur commune Maistresse sans s'en parler dauantage. Gusman la voyoit aux heures qu'il vou-

loit, & Pedro à celles que l'on luy donnoit. Vn soir que Gusman auoit dit qu'il n'iroit point, & qu'on ne l'y attendoit pas, ayant acheué les affaires qui deuoient l'occuper cette soirée plutoft qu'il ne pensoit, il s'auisa d'y aller. On le fit attendre longtemps à la porte de la Chambre; & pendant ce temps, qu'on employa vainement à chercher des expediens pour cacher Dom Pedro, qui estoit avec la Dame, on le fit seulement passer sur le Balcon, qui donnoit dans le jardin. Gusman se douta de quelque chose, & ouurant quelque

temps apres estre entré la porte du Balcon , il entendit vn Homme qui sauta en bas. Il voulut s'emporter contre sa Maistresse , mais elle cria plus haut que luy ; elle luy dit, qu'il estoit vn réueur , qu'elle ne sçauoit ce qu'il vouloit dire ; & voulut luy persuader qu'ils estoit trompé. Il feignit de la croire , & resolut dès lors en luy mesme , de l'épier de si prés qu'il decouuriroit son Riual. Pedro s'emporta le lendemain contre cette honneste Personne , il la traita d'ingrate , & de perfide , mais elle l'appaissa avec deux mots ; & luy dit que c'estoit

son Pere qui estoit entré dans sa Chambre quand elle l'auoit fait mettre sur le Balcon. Il fut obligé de se satisfaire de cela, & de la prier encor de luy pardonner. Dom Philippes s'arresta tout à coup en cet endroit, quelques gens qui sortirent en foule, du bas du degré, luy ayant fait croire que l'on venoit pour faire l'execution; mais ayant connu qu'il s'estoit trompé, il reprit la parole ainsi. Je croy que j'auray bien le temps de vous acheuer l'Histoire commencée, & ie seray bien aise que vous la sçachiez tout du long, auant que l'on nous donne le

20 NOUVELLES GALANTES
triste spectacle que vous allez
voir , parce qu'il vous atta-
chera davantage, lors que vous
en sçaurez les causes. Pour re-
prendre donc nostre Histo-
re , continua - t-il , où nous
l'auons laissée , Gusman enra-
gé d'auoir esté pris pour du-
pe, car il ne douta point qu'il
n'eust vn Riual, dit à Pedro
qu'il le prioit de venir faire
sentinelle avec luy , à la por-
te de derriere du Logis de sa
Maistresse, pour voir s'il n'en
fortiroit personne. Il l'alla ju-
stement mener à la porte du
jardin par où il estoit sorty,
lors qu'il sauta du Balcon en
bas. Il y fut quelque temps

en enrageant, se doutant bien que son amy estoit son Riual; & comme c'estoit par sa faute, & qu'il ne pouuoit blâmer Gusman, qui auoit eu plus de franchise que luy, & qui auoit mieux tenu sa parole, il se resolut de monter pour decouurer la verité de toute chose. Il trouua son amy avec sa Maistresse; il luy demanda pardon d'auoir manqué à l'amitié, en ne luy tenant pas parole: il ajouta qu'il estoit monté pour reparer sa faute, & pour empescher qu'il ne fut dauantage trompé. Il luy fit connoistre qu'il auoit esté son Riual sans le sçauoir; &

que c'estoit luy , qui le jour precedent auoit sauté du Balcon dans le jardin , lors qu'il estoit entré dans la Chambre. Gusman luy repartit qu'il auoit esté puny de sa dissimulation & de son manque d'amitié ; & luy dit , que s'il eust esté auerty , il ne seroit iamais deuenu son Rival. Comme ils auoient également sujet de se plaindre de la Dame, ils la traiterent comme elle meritoit , & ne la reuèrent iamais. Quelque temps apres , ils reuèrent en Espagne , où ils vécurent avec plus d'amitié que iamais ; Gusman ayant de bon cœur par-

donné à Pedro, puisqu'il auoit tout découuert dans vn temps où il pouuoit ne le pas faire s'il eut voulu, & qu'il luy auoit demandé pardon en coupable. Ils furent longtemps dans cette parfaite intelligence, & eurent dans la suite beaucoup d'auantures ensemble, & d'autres, chacun en leur particulier, dont ils se firent toûjours part. Comme apres s'estre bien diuerty, on croit quelquefois trouuer du plaisir dans vne vie plus douce, & plus tranquille, Gusman se resolut de se marier. Dom Pedro auoit vne Cousine aussi belle que ri-

24. NOUVELLES GALANTES
che, & pour laquelle il pa-
roissoit auoir vne amitié fort
grande; il l'offrit en mariage
à son amy, & luy promist qu'il
y feroit consentir le Pere de
cette charmante Personne, sur
l'esprit duquel il auoit quel-
que pouuoir. Gusman le re-
mercia de sa bonne volonté;
& comme il la trouuoit déjà
fort à son gré, il ne tarda gue-
re à en deuenir fort amou-
reux; & parce que c'estoit vn
auantage pour luy, il l'épou-
sa bien-tost apres. Dans les
premiers jours de ce mariage,
on ne prit point garde à la
grande assiduité de Pedro au-
prés de sa Cousine; quand on
commença

commença à la remarquer, on crût que la grande amitié qu'il luy auoit touûjours témoignée, l'engageoit à la venir voir si souuent. Mais Gufman qui auoit de bons yeux, commença enfin à s'en chagriner, & découurit entr'eux de petites priuautez, qui ne luy plûrent pas. Il n'en témoigna rien ny à son amy, ny à sa Femme, afin de ne leur pas faire croire qu'il pourroit les épier. Il conduisit la chose si adroitement, qu'ayant gagné des Domestiques de son amy, & de ceux de sa Femme, il découurit qu'elle auoit eu vn enfant de Pedro, auant son

mariage; & que depuis le mesme commerce duroit encor entr'eux. L'infidelité de sa Femme ne luy causa pas tant de dépit, que la perfidie de son amy; & ce fut ce qui l'obligea de se resoudre à ce que vous allez voir. Les Loix d'Espagne portent que le Mary qui peut conuaincre sa Femme d'adultere, ne peut en tirer vengeance, qu'en la faisant mourir luy-mesme de sa main publiquement. Ces Loix qui paroissent d'abord si seueres, sont pourtant tres douces, & ne sont faites que pour obliger les Marys, de pardonner à leurs Femmes, parce qu'il

s'en trouue peu qui veüillent ainsi paroistre Bourreaux en public. Gusman s'y est pourtant resolu, mais il ne le fait que parce qu'il dit qu'il donnera le coup de la mort à son perfide amy, en faisant mourir sa Maistresse, & qu'il se vangerá ainsi de sa perfidie. Dés que Dom Philipés eut cessé de parler, Leandre le remercia du recit qu'il luy auoit fait d'une Histoire si curieuse; en suite il raisonna quelque temps sur les Loix d'Espagne, sur lesquelles il ne pût s'empescher de faire beaucoup de reflexions. Quelque temps apres, ont vint dire que l'e-

xecution ne se feroit point,
& que Gusman se croyoit assez
vangé, parce que le desespoir
où s'estoit trouué son lâche
amy, l'auoit obligé de se poi-
gnarder luy - mesme. Cette
nouuelle ne fut pas plustost
publiée, que chacun s'en re-
tourna chez soy, en s'entre-
tenant d'une auanture si sur-
prenante.





NOUVELLE II.

*Les plus fins Jaloux sont souuents
dupez par leurs Femmes.*



L est souuent dange-
reux à vn Mary, de
faire voir toute la
jalousie qu'il a de sa Femme;
& c'est souuent le secret de
s'attirer vn malheur, dont les
plus auisez se consolent le
plustost. Vn vieux Cauallier
du temps de Henry le Grand,
s'auisa de se marier à vne
jeune Personne, & d'en estre

jaloux. Il vouloit couvrir les soins qu'il auoit, d'empescher l'entrée de sa Maison à tout ce qu'il y auoit de gens qui pouuoient luy plaire, de la passion qu'il auoit pour elle, qui luy faisoit croire que tout le temps que les autres pouuoient mettre à luy parler, estoit vn bien qu'on luy déroboit. Ces raisons qui eussent esté bonnes pour vn jeune Amant, ne parurent pas telles venans d'vn vieux Mary. Ces grands soins d'estre continuellement avec sa Femme qu'auoit Alcantor, luy firent venir l'enuie d'estre quelquefois seule; & comme elle auoit

de l'esprit, elle commença d'estre curieuse, & d'auoir enuie de sçauoir si tous les Hommes ressembloient à son Epoux. Elle auoit vne Sœur chez qui se trouuoient ordinairement les plus honnestes gens de la Cour: Elle eut enuie de la voir, on ne luy refusa pas; car on ne vouloit pas apparemment luy rien refuser. Mais on ne pût iamais se résoudre à la laisser aller seule; & quelque partie que fist cette pauvre Dame, Alcantor en vouloit touûjours estre, & touûjours estoit incommode par tout où il estoit. Rien n'aigrit si fort l'esprit des

Femmes qu'un pareil traitement; & c'est souvent un secret assuré, pour leur faire prendre des résolutions contraires à l'honneur de leurs Marys. Mariane qui avoit de l'esprit, & qui ne faisoit pas consister l'honneur de son Mary, aux mesmes choses où le vulgaire le met, ne crût pas luy faire tort, en recevant bien les Amans qui entreprendroient de la servir. Elle n'eut point ces sentimens, sans que le jaloux Alcantor s'en apperçut, & ce fut assez pour luy donner un grand chagrin, & redoubler en luy les soins qu'il avoit de la bien garder.

& de se trouuer incessamment
aupres d'elle; & si quelquefois
la fonction de ses Charges l'o-
bligeroit à s'en separer, il auoit
des gens à luy qui l'obser-
uoient incessamment, & luy
raportoient tout ce qu'elle
faisoit avec beaucoup d'exa-
ctitude: mais cela ne dura pas
longtemps, & Mariane les mit
bientost de son party. Il se
reposoit sur la vigilance de
ses Dragons, mais ces Dragons
ne l'estoient plus; de sorte que
ces Amans pouuoient se faire
entendre. Ils ne pouuoient la
voir avec beaucoup de liberté,
& leurs visites ne pouuoient
estre longues: mais le temps,

dit-on, ne se perdoit pas, & de tous les costez on en sçavoit profiter. Les surueillans cependant, gens d'aussi bon goust que les autres, voulurent profiter de l'occasion, & firent entendre à Mariane, qu'en leur accordant quelques faueurs, elle les assuroit davantage; qu'elle ne retrancheroit pour cela rien aux autres; & que les seruices qu'ils luy rendoient, meritoient bien quelque récompense. Elle en demeura d'accord; & de peur d'estre obligée de donner quelque argent à ces gens-là, elle consentit à ce qu'ils voulurent, aimant

mieux garder son argent pour joüer. Le vieux Alcantor ne cessoit pas pour tout cela d'estre jaloux ; il auoit mesme souuent des alarmes que luy donnoient ceux qui n'estoient pas encore satisfaits de sa Femme, & qui ayant trop d'impatience, se vouloient vanger du retardement. Ils auoient tort, & ils exposoient Mariane à de grandes souffrances ; car Alcantor estoit le plus violent Homme du monde. La pauvre Dame n'auoit pas dessein de les mécontenter, & elle ne s'éloignoit pas de leur donner à chacun leur tour. Ces malins

36 NOUVELLES GALANTES
esprits firent paruenir vn Bil-
let aux mains du Mary, qui
fit l'effet qu'ils auoient at-
tendu. Il alla chez sa Femme,
fit tout le vacarme imagina-
ble; mais il auoit de l'amour,
& sa fureur fut bientoſt de-
ſarmée. Il pardonna d'abord,
& puis fit des excuses: car
Mariane luy fit connoiſtre,
que c'eſtoit vn effet de la
malignité des gens qui la per-
ſecutoient ſans ceſſe, & qui la
vouloient perdre, parce qu'
elle ne vouloit pas conſentir
aux choſes qu'ils ſouhaitoient
d'elle. Elle fit ſi bien, que ſon
Mary ne douta plus des mau-
uaiſes intentions des gens;

mais elle ne pût luy persuader de luy laisser plus de liberté. Quelque raison qu'elle pût dire, il luy defendit mesme d'aller chez sa Sœur, où la grande affluence de gens qui s'y trouuoient, luy faisoit apprehender qu'il n'y en eust quelqu'un plus heureux que les autres, qui luy persuadast qu'il ne falloit pas qu'elle s'en tint à vn vieux Mary. Elle eut de la peine à y consentir; elle luy promit pourtant : mais tout cela n'empescha pas qu'elles n'eussent du commerce ensemble, & que les Amans n'eussent leurs heures. Ily eut vne année, où pendant

le Carnaval on songea plus que iamais aux plaisirs : Mariane souhaitoit fort de se trouver dans les assemblées où toute la Cour alloit en masque ; mais Alcantor ne se pouuoit laisser persuader sur ce poinct. Elle se promit bien pourtant de venir à bout du dessein qu'elle auoit, & y reüssit par des voyes fort bizarres, & fort extraordinaires. Elle fit écrire à son Mary mille faux auis sur sa conduite, qu'il ne fut pas difficile de justifier : cela fit vn merueilleux effet sur l'esprit d'Alcantor. Il disoit par tout le monde qu'il n'y auoit pas vne plus hōneste

Femme que la sienne, & disoit luy-mesme ce qu'on luy en auoit écrit, & en mesme temps comme il auoit justifié le contraire. Mariane songeoit cependant à se dérober les soirs; & avec l'assistance d'un Medecin, elle contrefit si bien la malade, qu'Alcantor luy parla de faire son testament. A l'aide de beaucoup de sang de Veau, elle feignit vne maladie, où elle perdoit tout le sien. La douleur d'Alcantor estoit grande, & il ne partoit point d'aupres d'elle: Elle le pria de se retirer de bonne heure vn soir qu'elle feignit de se trouuer mieux, & de la

laisser dormir, en sentant vne grande enuie, & le Medecin assurant que c'estoit vne marque de guerison à ces maux là. Il sortit, & defendit à tous les gens d'approcher de son appartement, & de luy faire du bruit. Elle cependant qui auoit sa partie faite, se leua, se masqua, & sortit seule dans la ruë, où elle fut à peine, qu'elle rencontra le Guet, qui malgré qu'elle en eust, la voulut reconduire, reconnoissant à son air qu'elle en valoit la peine. Elle s'en defendit long temps; mais il fallut faire ce qu'il voulut. Il la conduisit jusqu'à vn Carosse qui l'at-

tendoit, avec vne compagnie plus agreable que celle du jaloux Alcantor. Elle passa toute la nuit dans les plaisirs, & eut soin de reuenir de bonne heure dans son Lit. Sa feinte maladie luy fournit tout vn Carnaval de plaisirs; & le Mary disoit à ceux qui le venoient voir, mille choses à son auantage; & moralisant, à la maniere des Vieillards, il disoit: Voyez ce que c'est que de croire legerement! Que ne m'a-t'on point voulu persuader de Mariane? I'ay trouué tout faux; & à l'heure qu'il est, on dira que cette pauvre Femme passe les jours & les

42 NOUVELLES GALANTES
nuits dans les plaisirs ; & ce-
pendant elle est dans son Lit
avec vn mal qui luy fait bien
plutoft penser à la mort.
Après s'estre seruie de cette
ruse pour faire tout vn Hyuer
ce qu'elle auoit enuie, elle en
trouua d'autres pour d'autres
temps ; Les Femmes ne man-
quant iamais de moyens de
tromper, quand elles en ont
formé le dessein.





NOUVELLE III.

L'Impuissant.


 N de ses beaux jours
 de l'Automne der-
 nier, cinq ou six
 Hommes se promenant en-
 semble dans un jardin public,
 se retournerent tous en mes-
 me temps, pour voir passer un
 Homme fort bien fait, qu'un
 de la compagnie leur fit re-
 marquer. Il en arriva en mes-
 me temps un autre, qui avoit
 coutume de venir promener

44 NOUVELLES GALANTES
avec eux. Il leur demanda
pourquoy ils auoient tous la
veuë attachée sur la Personne
qu'ils regardoient, avec tant
d'attention. Auroit-on crû,
dit vn de la compagnie, que
cet Homme là fut ce qu'il est?
Il faut auoüer que l'on est
bien trompé à la mine, & que
ce qu'il a fait meriteroit vne
punition exemplaire. Quoy,
repartit celuy qui venoit d'ar-
riuer, seroit-ce bien vn Filou
qui auroit mérité la mort? Il
meriteroit, repliqua l'autre,
quelque chose de plus, pour
auoir trompé vne jeune Fille,
dont le merite est infiny.
Quoy, répondit le nouveau

venu, luy a-t'il promis mariage? a-t'il manqué à sa parole? en a-t'il des enfans? Vous luy faites honneur, re-partit celuy qui le connoissoit si bien; il voudroit de tout son cœur que cela fust. Il auoit, il y a trois jours, vne belle Femme qu'il a perduë, & dont il ne peut porter le deüil que dans le cœur. Ces Messieurs, adjousta-t'il, sçauent vne partie de son histoire: mais comme ils ne la sçauent que confusément, ie vay leur en faire au long vn fidelle recit. Cet Homme s'appelle Ariste, & est d'vne des meilleures & des plus ri-

46 NOUVELLES GALANTES
ches Familles de Roüen. Il a
toujours passé pour vn tres-
galant Homme, & sçauoit de
si bonne heure faire les choses
de bonne grace, qu'il a passé
dans sa Ville pour vn Galant
acheué, auant mesme que d'a-
uoir l'âge où les autres com-
mencent d'entrer dans le
monde, pour y faire quelque
figure. Il donnoit souuent la
Comedie, le Bal, & force Ca-
deaux à toutes les Dames; il
écriuoit des Billets les plus
jolis & les plus tendres du
monde, & paroissoit amou-
reux de toutes les Femmes,
sans paroistre Amant d'au-
cune en particulier. Il voyoit

fort peu d'Hommes, & l'on n'entendoit jamais parler qu'il eut fait débauche avec eux. Tant de perfections firent que toutes les Coquettes le souhaiterent bientôt pour Amant, toutes les Meres pour Gendre, & toutes les Filles pour Mary. Comme il n'auoit encor donné son cœur à personne, & que sans affectation il paroissoit le plus indifferant de tous les Hommes, il arriua chez vne Dame de Roüen, nommée Lucinde, plusieurs de ses Parens de Paris, parmi lesquels il y auoit vne jeune Fille extrêmement meure, & qui auoit

son Pere & sa Mere avec elle. Dès le lendemain de leur ar-
riuée, on parla de tous les
diuertissemens de la Ville, des
galanteries qui s'y faisoient,
& de l'esprit de tous les Ga-
lants Normans. L'on ne man-
qua pas de mettre Ariste sur le
tapis, & l'on en fit vn por-
trait si auantageux, que Ce-
liane Mere de la Fille, dont
ie vous viens de parler, con-
çeut tant d'estime pour luy-
mesme, auant que de l'auoir
veu, qu'elle le souhaita dès
lors pour Gendre. Elle dit en
riant, qu'elle auoit trouué à
Roüen le party qu'elle auoit
longtemps vainement cher-
ché

ché à Paris, pour Clarice sa Fille. Vn Parent de la Mere, qui estoit de la compagnie, & qui affectant d'estre plaisant, s'estoit acquis la liberté de dire tout ce qui luy plaisoit, repartit à Celiane: Vous courez risque, ma Cousine, de mal marier vostre Fille. Selon le portrait que l'on a fait d'Ariste, ie le trouue si sage, que cela me feroit presque soupçonner quelque chose, & ie craindrois que ma Cousine n'en fut pas satisfaite. Taisez-vous, ie vous prie, luy répondit Celiane d'un ton vn peu plus aigre; la raillerie n'est pas toujourns

50 NOUVELLES GALANTES
de saison. Le lendemain,
toute la compagnie de Paris
fut au Bal. Ariste s'y trouua
extraordinairement paré, &
Clarice y parut avec des ha-
bits magnifiques, & y dansa
d'un air à charmer tout le
monde. Ils eurent à diuerses
reprises, de petites conuersa-
tions ensemble; & Ariste fut
si satisfait de son esprit, qu'il
trouua si délicat, & si bien
tourné, qu'il deuint amou-
reux pour la premiere fois de
sa vie. Il trouua pretexte de
luy rendre visite dès le len-
demain; & ayant trouué de
nouveaux charmes dans son
esprit, & dans toute sa per-

sonne, il sortit d'auec elle, beaucoup plus amoureux que le jour precedent. Il en fit pressentir en sortant, quelque chose à Lucinde, qui en vint aussitost faire part à Celiane, comme d'une nouvelle qu'elle croyoit qui luy deuoit plaire. Celiane en fut en effet rauie; & pria sa Parente de ménager cette affaire là, apres toutefois auoir demandé des nouvelles du bien d'Ariste, par où elle le trouua aussi considerable que par les autres auantages qu'il auoit du corps & de l'esprit. Cette Parente adroite, mena Clarice dans plusieurs assemblées,

52 NOUVELLES GALANTES
où elle ſçauoit qu'Ariſte ſe
deuoit trouuer : mais pour
l'enflâmer dauantage, elle fai-
ſoit en ſorte qu'il ne pût luy
parler autant qu'il auroit
voulu ; & quand il ſe fut tout
à fait ouuert à elle, elle luy fit
la choſe difficile, ſans y met-
tre pourtant d'impoſſibilité :
Elle luy dit que Clarice eſ-
toit recherchée de pluſieurs
Partis conſiderables ; mais
que ſon Pere n'ayant encore
fait choix de perſonne, elle
tâcheroit de le ſeruir vtile-
ment. Cette répoſe excita
ſon amour, & luy fit ſouhai-
ter d'épouſer Clarice, avec
beaucoup plus d'emprefſe.

ment qu'il n'eust fait, s'il eut
sçeu qu'on le recherchoit luy-
mesme. Il est pourtant vray
que Clarice ny son Pere, n'en
sçeurent rien d'abord; & que
cette intrigue fut quelque
temps menée par Lucinde &
Celiane, qui n'en auertirent
pas mesme Clarice, de crainte
qu'elle ne fist pas à ce nouuel
Amant toute la bonne mine
qu'elles auroient souhaité.
Quand elles virent pourtant
l'affaire en bon train, elles
en firent part à Cleon Pere de
Clarice, qui en témoigna
beaucoup de joye. Ariste, de
son costé, découurit au sien,
dont il estoit tendrement ai-

54 NOUVELLES GALANTES
mé, la passion qu'il auoit pour
Clarice. Il le pria de l'ap-
prouuer, & luy dit qu'il ces-
seroit pourtant de l'aimer, s'il
n'y consentoit pas. Ce bon
Pere fut si satisfait du pro-
cedé de son Fils, qu'il donna
d'abord son consentement:
Il luy dit apres de ne le pas
engager à demander Clarice
en mariage pour luy, s'il n'es-
toit assuré & du cœur de la
la Fille, & de l'aucu de ses
Parens. Ariste fut aussitost
trouuer Lucinde, luy raconta
la conuersation qu'il auoit
euë avec son Pere, & la pria
de parler fortement pour luy.
Elle luy dit que l'affaire es-

roit à demy faite ; que l'on auoit de l'auantage quand on parloit pour vn Homme auffi spirituel, & auffi bien fait ; & qu'elle l'affuroit que si son Pere demandoit pour luy Clarice, elle luy feroit accordée. Vous m'auiez pourtant vn peu d'obligation, adjoûta-t'elle, car i'ay tant dit de bien de vous, que ie croy n'auoir pas peu contribué à faire naistre la bonne volonté qu'on a pour vous. Ariste la remercia en l'embrassant ; & Lucinde le quitta, pour aller raconter à Celiane ce qu'il venoit de luy dire. Elle en eut vne joye inconceuable ; &

apres auoir tout raconté à son Mary, elle dit à Clarice l'estat des choses, & luy ordonna de receuoir Ariste comme vn Amant qui deuoit bientoist estre son Mary. Clarice qui s'estoit déjà doutée de quelque chose, ne laissa pas d'estre bien surprise, de voir que tout estoit déjà si auancé, qu'il n'estoit presque plus possible d'empescher son mariage: Elle en eust beaucoup de chagrin en elle-mesme, parce qu'elle auoit laisse vn Amant à Paris, pour qui elle commençoit d'auoir vn peu d'inclination. Comme elle estoit neantmoins sage,

timide, & obeïssante, elle tâcha de surmonter son chagrin, & de ne le faire connoître ny à ses Parens, ny à son nouuel Amant: Il la vint voir le lendemain; & ayant trouué l'occasion de luy parler sans estre entendu de personne, il luy fit vne declaration d'amour fort galante & fort spirituelle: il l'assura en mesme temps qu'il ne vouloit l'obtenir que d'elle mesme; & fit son compliment de si bonne grace, & avec tant de respect & d'amour, qu'il luy fit presque en vn moment oublier celuy pour qui son cœur auoit commencé de

58 NOUVELLES GALANTES
soupirer à Paris. Elle luy re-
partit que la surprise où elle
estoit, l'empeschoit de ré-
pondre comme elle deuroit à
l'honneur qu'elle receuoit de
luy, & qu'elle ne croyoit pas
l'auoir mérité; mais que bien
qu'elle fut prestee à suiure
aueuglement le choix de ses
Parens, elle leur obeïroit tou-
jours avec plus de joye, quand
il tombroit sur vne Personne
de son mérite. Si Clarice
auoit esté satisfaite du com-
pliment d'Ariste, il ne le fut
pas moins du sien. Il trouua
dans ce compliment tant de
jugement & d'honnesteté,
qu'il sortit d'aupres d'elle

beaucoup plus amoureux qu'il n'auoit encor esté. Auant que de sortir du Logis, il parla de son amour à Cleon & à Celiane; & apres en auoir esté receu avec toutes les marques d'une grande tendresse, il fut prier son Pere de venir demander Clarice: ce qu'il fit dès le lendemain. Elle luy fut accordée avec joye, & le bruit s'en répandit aussitost dans toute la Ville. Comme la chose auoit esté jusques là conduite fort secrettement, plusieurs en furent extrêmement surpris. Les Meres qui auoient crû l'attraper pour leurs Filles, en

60 NOUVELLES GALANTES
furent au desespoir. Les Filles
qui l'aimoient, en furent de-
sesperées. Les plus indifere-
tes en eurent du dépit. Ses amis
en eurent du chagrin, parce
qu'en se mariant, il deuoit
acheter vne Charge pour de-
meurer à Paris. Toute la Ville
enfin eut du déplaisir de per-
dre vn Homme qui estoit sa
joye, ses delices, & qui luy fai-
soit tant d'honneur. Tous les
Parens d'Ariste regalerét leur
future Parente; & ce ne fut
que Festins, Bals, Comedies,
& Promenades, pendant vn
mois entier qu'elle sejourna
à Roüen. Pendant tout ce
temps, Ariste soupiradans les

formes, & ne fut plus que l'Amant d'une seule, au grand regret de toutes les autres. Tant que toutes ces Fêtes durèrent, & qu'elle eust son nouvel Amant auprès d'elle, elle ne songea point à Alcipe, (c'est le nom de celuy qu'elle auoit laissé à Paris:) mais quand il falut partir, & qu'elle se vit en chemin, elle commença d'y songer, & elle appréhenda de le reuoir, & de le trouuer encor aimable, se doutant bien que dans l'estat qu'estoiét les choses, cet amour ne pourroit que luy causer beaucoup de peine. Elle y resva pendant tout le chemin; & ces pensées luy

62 NOUVELLES GALANTES
donnant beaucoup d'inqui-
tude, il parut vne mélancolie
sur son visage, dont personne
ne pût deuiner la cause. Enfin
toute la compagnie arriua à
Paris; & le Gendre futur fut
logé dans la Maison de son
pretendu Beaupere. Alcipe
y vint dès le lendemain, com-
me amy de toute la Famille.
Le bruit du mariage de Cla-
rice, estoit paruenü jusques à
ses oreilles: mais comme il
n'en estoit pas entierement
assuré, il vint pour s'éclaircir
d'une verité qu'il craignoit,
& souhaitoit également d'a-
prendre. Le Pere de Clarice
ne le fit pas languir long-

temps ; car apres les complimens ordinaires en de pareilles rencontres, il luy raconta tout ce qui s'estoit passé à Roüen, en presence d'Ariste, qui voyant qu'il estoit des plus intimes amis du logis, luy fit de nouveaux complimens, & le pria de le considerer comme il faisoit le reste de la Famille. Alcipe demeura presque immobile, il changea vingt fois de couleur, & ne répondit à tant de civilité, que comme vn Homme fort interdit. Il tâcha pourtant à se remettre aussitost le mieux qui luy fut possible, craignant qu'on ne

soupçonnaſt quelque choſe de la verité. Son trouble commençoit de diminuer ſeulement ſur ſon viſage, & ſa voix deuenoit vn peu plus aſſurée, lors que Clarice entra dans la Chambre. Cette veüe fit auſſitoſt monter la rougeur ſur ſon viſage; & le dépit qu'il auoit contre elle, ſe fut d'abord remarqué dans ſes yeux, ſi pour le cacher il n'eut fait quelques pas pour aller au deuant, & pour la ſalüer comme vne Perſonne qui arriuoit de la campagne. Clarice de ſon coſté, ne ſentit pas moins d'émotion; & l'ayant apperçeu dès la porte,

elle baissa la veuë, de peur que l'on ne s'aperçeut du changement de son visage. Alcipe luy dit bas en la salüant: Ah! Madame, ie viens d'apprendre l'Arrest de ma mort, & vous en estes cause. Il reuint en suite à sa place, & n'osa leuer les yeux sur Clarice, de peur de faire connoistre ce qui se passoit dans son ame. Clarice eut aussi bien de la peine à cacher son trouble; & ne pouuant plus soutenir la presence d'Alcipe, sans le faire trop paroistre, elle trouua bientost vn pretexte pour quitter la compagnie. Alcipe sortit quel-

que temps apres, & se retira chez luy, pour refver à tout ce qui s'estoit passé. Il se mit d'abord au lit, pour n'estre importuné de personne; & maudit là tout à son aise, tout le sexe, à cause de son infidelle Maistresse. Il chancha cent fois de resolution cette nuit là; tantost il vouloit éclater contre son Rival, tantost contre sa Maistresse seulement, & tantost il vouloit se punir seul de son malheur. Apres avoir toutefois bien refvé sans dormir, il se resolut de dissimuler, voyant que l'affaire estoit trop avancée, & que l'éclat qu'il feroit,

bien loin de seruir à rompre le mariage de Clarice, ne seruiroit qu'à le bannir du Logis. Il ne pouuoit se resoudre à ne la plus voir; & comme il l'aimoit autant que iamais, il resolut d'aller touûjours chez elle, comme amy, & de ne rien découurir de ce qui s'estoit passé. Il se persuada que Clarice pourroit l'aimer encor apres son mariage. Il crût qu'Ariste ne pouuoit auoir touché son cœur en si peu de temps, qu'elle ne se marioit que par obeïssance, & qu'il ne seroit peut estre pas si malheureux qu'il se l'estoit persuadé. Dans cette pensée, il

retourna à l'ordinaire chez Clarice; & ce qui se passa dans la conuersation qu'il eut avec elle, luy fit croire qu'il ne s'estoit pas trompé: car soit qu'elle l'aimast encor, ou qu'elle voulut l'empescher de publier qu'elle l'auoit aimé, elle luy dit les choses du monde les plus tendres & les plus touchantes. Elle l'assura qu'elle ne se marioit que par obeïssance, & luy fit croire que son bonheur estoit beaucoup plus grand que celuy d'Ariste. Il se flata sur la parole de Clarice, de l'espoir d'estre plus aimé que son Riual; & ne songea plus qu'à

ne pas faire connoître à toute la Famille, l'intelligence qui estoit entre Clarice & luy. Les preparatifs de son mariage ne laisserent pas d'estre aussi cruels pour luy, que luy auroient esté ceux de la mort. Il ne les vit pas si tranquillement qu'il se l'estoit imaginé; & les peines qu'ils luy causerent, furent égales à celles qu'il souffrit, quand Clarice arriua de Rouen. Quelques jours avant le mariage, il feignit d'auoir affaire à la campagne, afin de ne s'y point trouuer, & il en reuint quelques jours apres. Il ne trouua point que le mariage de Cla-

rice luy eut donné plus d'amour pour son Mary; car à la verité, il n'auoit rien moins fait que cela. Mais il ne la trouua pas toutefois moins sage: Elle luy fit voir plus de tendresse que iamais; elle l'assura qu'elle ne l'auoit point oublié: mais dans le temps où elle paroissoit plus emportée pour luy, & où son amour se lisoit le plus dans ses yeux, elle tâchoit toujours avec grand soin de fuir sa presence; ce qui marquoit plus que tous ses discours qu'elle l'aimoit aussi ardemment qu'il eut pû souhaiter: tellement que rien ne luy

faisoit obstacle du costé de l'Amour, lors qu'il auoit tout à combattre du costé de la Vertu. Les choses furent plus d'un an en mesme estat : cependant les Parens & les amis de la Fille, luy demandoient tous les jours si elle estoit grosse ; & l'on luy demanda si souuent, qu'elle répondit vn jour brusquement : Pourquoi la serois je ? ie ne trouue rien dans le mariage qui m'oblige à cela. Elle rougit, & baissa les yeux en finissant ces paroles ; & fit croire qu'elle ne les auoit pas dites à dessein, mais seulement pour se deliurer del'importunité de ceux

72 NOUVELLES GALANTES
qui luy demandoient tous les
jours la mesme chose. Celle à
qui elle fit cette réponse, ne
l'oublia pourtant pas, & fut
aussitost en auertir sa Mere.
La Mere prit sa Fille en parti-
culier; & luy ayant fait plu-
sieurs questions telles que
vous pouuez vous imaginer,
connut la verité de la chose,
& ne songea plus qu'à repa-
rer la faute qu'elle auoit faite,
en poursuiuant avec tant de
chaleur le mariage de sa Fille
avec Ariste. Le bruit de son
impuissance se répandit bien-
tost dans la Maison, de la
Maison dans toute la Famille,
de la Famille dans tout le
Quartier,

Quartier, & du Quartier dans toute la Ville. Alcipe aprit cette nouvelle avec joye ; & quand il songeoit que Clarice estoit encor Fille, apres vn an de mariage, il ne pouuoit qu'à peine moderer les transports de l'allegresse qu'il ressentoit. Il songeoit en mesme temps qu'il estoit aimé, qu'il pourroit épouser Clarice, & que rien n'estoit égal à sa vertu, puis que ny l'amour qu'elle auoit pour luy, ny l'impuissance de son Mary, ne l'auoient pû porter à souffrir la moindre chose qui blessast son honneur. Il se réjouit cent fois, de n'auoir pas esté

74 NOUVELLES GALANTES
plus heureux, & d'auoir lieu
d'estimer Clarice, & de ne se
rien reprocher en l'épousant,
s'il arriuoit que son mariage
fut cassé avec Ariste, comme
il y auoit grande apparence.
Alcipe ayant ainsi l'esprit sa-
tisfait, fut trouuer Clarice.
Il voulut luy parler des bruits
qui couroient, & la jetter sur
le chapitre de son Mary; mais
elle le pria de ne luy en parler
en aucune maniere: ce qui
donna lieu à cet Amant d'ad-
mirer autant sa prudence,
qu'il auoit fait sa vertu. Ce-
pendant le Pere & la Mere de
Clarice firent sçauoir aux Pa-
rens d'Ariste que le mariage

n'auoit point esté consommé; & peut-estre qu'ils s'en doutoient déjà bien. Ariste sçachant les bruits qui couroient de luy, estoit le premier à publier les choses dont on l'accusoit, & croyoit qu'en tournant la chose en raillerie, il pouuoit faire croire qu'il n'en estoit rien. Cependant les Parens de Clarice écriu-
rent derechef aux siens, qui n'auoient point fait de réponse, qu'il falloit songer à rompre leur mariage. Le Pere d'Ariste luy enuoya les Lettres qu'il auoit receuës de Paris; & ce Mary, plus de nom que d'effet, commença

à prendre du chagrin de cette affaire. Il s'auiſa pourtant d'une ruse capable d'embarraſſer bien des gens. Vne Demoifelle de ſa Femme eſtoit iortie groſſe de chez luy ; tout le monde le ſçauoit, mais perſonne n'auoit pû deuiner de qui c'eſtoit. Ariſte ſeul auoit ſçeu que l'Enfant eſtoit à ſon Valet de Chambre : mais comme il l'aimoit beaucoup, & qu'il auroit eſté obligé de le chaffer, ſ'il l'eut découuert, il ne voulut pas faire ſemblant de le ſçauoir. Il fut chez cette Fille, & luy donna beaucoup d'argent pour l'obliger de le pourſuiure en Juſtice, comme

s'il auoit fait l'Enfant. Cette Demoiselle jouïa fort bien son jeu ; sa poursuite embarrassâ bien du monde, & l'on ne sçauoit plus qu'en dire, quand Alcipe qui se doutoit qu'il y auoit quelque mystere caché là-dessous, se resolut de tenter tous les moyens imaginables pour le decouurer. Il fut chez cette Suiuante qu'il connoissoit fort bien ; & crût que si l'interest l'auoit fait mentir, vn interest plus considerable l'obligeroit de decouurer la verité. Il fit d'abord semblant de sçauoir la chose ; mais elle auoit trop d'esprit pour donner dans le panneau.

En suite il luy proposa beaucoup plus qu'Ariste ne luy auoit promis, si elle vouloit decouurer la verité. Elle rejeta d'abord ses offres, parce qu'elle craignoit qu'il ne luy arriuaft mal, si elle faisoit connoistre qu'elle auoit si fortement souûtenu vne imposture. Alcipe rassura son esprit sur ce poinct, & luy fit connoistre qu'il auoit des amis assez puissans pour la mettre à couuert de toutes les insultes qu'on luy pourroit faire. Ces raisons souûtenues d'vne bonne somme d'argent, l'obligerent bientoft à se rendre. Elle fit pourtant

la chose fort adroitement, car elle remit entre les mains d'Alcipe vne Lettre qu'Ariste luy auoit écrit; mais elle ne luy donna qu'à condition que l'on diroit qu'elle auroit esté trouuée. Ariste luy mandoit dans cette Lettre, de l'accuser touûjours fortement d'auoir fait l'Enfant dont il estoit question, & l'assuroit qu'elle seroit riche, si elle pouuoit le faire croire, & qu'il ne manqueroit pas de luy donner ce qu'il luy auoit promis, & mesme dauantage. Je sçay bien qu'il y auoit de l'imprudence à luy décrire cette Lettre; mais il ne pût

s'empescher de la laisser chez
chez elle, vn jour que l'affaire
pressoit, & qu'il ne la trouua
pas; & puis quand cela n'au-
roit pas esté, il n'est pas le pre-
mier Homme d'esprit qui ait
fait des fautes. Quoy qu'il en
soit, cette Lettre a esté veüe
de bien du monde, & a esté
cause que sans chicaner,
Ariste a consenty que son
mariage fut rompu. Il n'y a
que huit jours que l'affaire est
arriuée, & ie suis seur que
personne ne sçait encor tou-
tes les particularitez que ie
vous viens de dire. Il se teut
apres auoir parlé si long-
temps; & comme il estoit

déjà tard, chacun s'en re-
tourna, apres auoir marié
Clarice à Alcipe.





NOUVELLE IV.

Le Criminel puny par luy-mesme.

LEs Chandelles que l'on met tous les soirs dans le grand nombre des Lanternes qui ornent depuis vn temps toutes les Ruës de Paris, commençoient à éclairer ceux qui vont la nuit sans flambeaux, lors que l'on vint querir en diligence vn des plus fameux Chirurgiens de Paris, pour venir panser vne Personne dans vne

Maison qui estoit assez proche de la sienne. Il y courut le plus viste qu'il luy fut possible, & trouua vn Homme fort bien fait, que l'on appelloit Leandre, blessé de deux grands coups d'épée. Il entendit dire bas à ceux qui estoient autour de luy, qu'il se les estoit donnez luy-mesme, sans qu'on eust pû l'en empescher. Il voulut y mettre le premier appareil; mais Leandre s'y opposa fortement, & dit qu'il auoit merité la mort. On crût qu'il auoit l'esprit égaré; & s'en estant apperçeu, il pria instamment qu'on le laissast parler; &

commença de la sorte son discours. Ma Femme estant allée il y a quelques mois se diuertir dans vne Maison de campagne d'un de ses Parens, ie deuius amoureux d'une jeune Personne, qui pouuoit sans contredit, passer pour vne des plus belles Filles du Monde. Comme elle logeoit dans vn Quartier bien éloigné du mien, & qu'elle ne me connoissoit point, ie voulus passer auprès d'elle pour Garçon, sçachant que l'on est bien mieux reçu des Filles, & que la qualité de Mary n'est pas vne chose qui leur plaise, parce qu'elles n'esperent pas

qu'on puisse vn jour deuenir
le leur. Iefus en peu de temps
bien aupres d'elle; & comme
les apparences me firent croire
qu'il ne dépendoit que de
moy, d'estre heureux tout à
fait, & que ie n'auois qu'à
deuenir hardy pour deuenir
content, ie me resolus de
pousser la Dame vigoureu-
sement: mais si ie l'attaquay
bien, elle se defendit de mes-
me, & me fit connoistre que
ie ne deuois esperer aucunes
faueurs, qu'en me mariant
avec elle. Sa resistance me
surprit, & me fit connoistre
que les apparences sont sou-
uent trompeuses, & que cel-

les qui paroissent les plus faciles par leur maniere d'agir, sont souuent toutes autres qu'on ne pense, lors que l'on veut auoir d'elles quelque chose de plus que de l'amour. La resistance de cette aimable Fille, qui s'appelloit Clitie, m'enflâma dauantage; mais elle m'embarassa bien aussi: car enfin i'estois marié à vne Personne de qui ie n'auois nul sujet de me plaindre, & que i'attendois tous les jours de la campagne. I'eus beau protester à Clitie que ie l'épouserois, i'eus beau la prier, i'eus beau la presser, eile demeura touûjours ferme dans le

mesme dessein. Cette vertu me charma, avec tant d'amour, car ie crûs qu'elle n'aimoit alors que moy, ne m'estant point apperceu qu'elle voyoit toutes les nuits vn Galant appellé Clitophon, qui estoit d'intelligence avec elle, pour me faire deuenir l'Epoux, pendant qu'il demeureroit touûjours le Galant, & qu'il se diuertiroit à mes despens. Comme Leandre commençoit à deuenir foible par le sang qu'il perdoit, on l'interrompit en cet endroit, & l'on voulut le panser. Il n'en voulut rien souffrir, quelque priere qu'on luy fit,

& quelque effort qu'on tentaſt pour le panſer meſme malgré luy, tout ce qu'on en pût obtenir fut, qu'il ſe laiſſeroit ſecourir quand il auroit acheué ſon diſcours. Il ſe ſentoit bien toutefois, & n'ignoroit pas qu'il ne ſeroit plus temps: mais c'eſtoit ce qu'il demandoit, car il ne fouhaitoit rien tant que la mort. On fut obligé de luy accorder ſa demande, parce qu'il eſtoit impoſſible de faire autrement. Il pourſuiuit donc ainſi ſon diſcours. Mon embarras ayant duré quelque temps, & ne ſçachant à quoy me reſoudre, ie reçeus des

Lettres de ma Femme, par lesquelles elle me mandoit le jour qu'elle deuoit arriuer à Paris. Je fus voir Clitie quelque temps apres les auoir leuës; & ie la trouuay ce jour là si belle, qu'il me vint alors dans la teste l'horrible dessein que vous allez apprendre, & qui fut cause que ie promis à Clitie que ie l'épouserois dans peu. Je fortis donc de chez elle, plein de la damnable resolution que i'y auois prise: Quand ie fus à mon Logis, ie la combatis, & pris des resolutions toutes contraires; mais quand ie fus le lendemain voir Clitie, ie rentray

90 NOUVELLES GALANTES
dans mes premiers sentimens,
& me déterminay entièrement
de me déguiser, & d'aller
assassiner ma Femme sur le
chemin. Je l'ay fait, & sans
estre reconnu, & suis apres
ce meurtre venu d'abord chez
la Personne qui me l'auoit
inspiré. Mais admirez la jus-
tice du Ciel! ie l'ay trouuée
morte, & i'ay sçeu qu'elle es-
toit grosse du Galant qui s'es-
toit si bien sçeu cacher deuant
moy, & qu'elle auoit voulu
se faire accoucher, depuis que
ie luy auois promis de l'épou-
ser; ce qui auoit esté cause de
sa mort. Mon crime m'est
aussitost reuenu deuant les

yeux, i'ay eu horreur de moy-mesme, & i'ay fait le dessein de me tuer; ce que ie viens presentement d'executer. Maintenant que vous connoissez mon crime, adjoûta-t'il, ie ne croy pas que vous soyez assez cruels pour vouloir prendre soin d'une vie qui me seroit rauie par des Bourreaux. Il luy prit vne foiblesse en acheuant ces paroles, & il mourut quelque temps apres: on pria le Chirurgien de ne rien decouvrir; & la confession qu'il fit de son crime, surprit tellement toute la cōpagnie, que ie croy qu'elle en est encor dans l'etōnement.



NOVELLE V.

Les plus fins sont souvent trompez.

NON, perfide, ie ne
 veux pas demeurer
 dauantage à Paris, &
 ie veux m'en retourner en
 Prouence, disoit vn soir
 Olimpe à Clearque son Ma-
 ry, avec beaucoup d'empor-
 tement. Clearque luy répon-
 dit avec vne douceur affectée,
 qu'elle pouuoit partir quand
 il luy plairoit; mais que ses
 affaires ne luy permettoient

pas encor de s'en aller. C'est plutoft ton amour, luy re-partit-elle en hauffant la voix, qui ne te le permet pas; & tu ne peux te refoudre à quitter ta Maistresse. C'est ce qu'il vous plaira, répondit-il froidement; mais ie ne suis pas encor en estat de partir. Tu n'es pas en estat, parce que tu ne veux pas, luy repliqua-t'elle; mais ie veux m'en aller. Allez-vous en, luy repartit-il encor plus froidement qu'il n'auoit fait. Elle s'emporta alors avec excés, & luy dit des choses si outrageantes, qu'il s'emporta à son tour malgré le dessein qu'il auoit pris de

94 NOUVELLES GALANTES
n'en rien faire. Il voulut crier plus haut qu'elle, & la faire taire ; mais il ne luy fut pas possible, & elle cria toujours plus haut que luy. Le bruit qu'ils firent, fut cause que les Voisins monterent à leur Chambre, croyans qu'ils s'alloient égorger. Clearque, qui n'aimoit pas tant à causer qu'elle, se retira dans son Cabinet, apres auoir donné quelques raisons pour sa defense. Olimpe n'en fit pas de mesme, car elle parla deux heures entieres à deux de ses Voisines, qui se trouuerent d'humeur à l'écouter ; & leur fit vn long recit de toute son his-

toire, qui fut par là dès le lendemain sçeuë de tout le monde; & voicy ce que i'en ay ouï dire.

Clearque estoit vn Gentilhomme fort bien fait, qui auoit épousé sa Femme pour plaire à ses Parens, sans auoir ny d'amour ny d'auersion pour elle. Il eut pendant les premieres années de son mariage, quelques galanteries qu'Olimpe ne pût empescher: mais comme ces attachemens n'estoient pas considerables, & qu'il viuoit bien avec elle, elle fut obligée de les souffrir, quoy qu'avec beaucoup de chagrin. Il y auoit quatre ans

96 NOUVELLES GALANTES
que Clearque estoit marié,
lors qu'un Procés l'obligea de
venir à Paris. Olimpe en fut
d'abord bien aise, parce qu'
elle crût que ce voyage luy
feroit oublier les inclinations
qu'il auoit dans la Prouince.
Comme elle l'aimoit neant-
moins fort tendrement, elle
fut plus chagrine qu'elle ne
pensoit, lors qu'elle le vit
partir. Clearque estant à
Paris, se donna d'abord tout
entier au soin de ses affaires:
mais comme les affaires n'oc-
cupent pas tousjours, quelques
grandes qu'elles puissent es-
tre, il fit habitude avec vne
jeune Veuue chez qui il alloit
causer

causer tous les soirs. Comme elle auoit de l'esprit, que sa conuersation estoit agreable, & qu'elle auoit mesme des charmes capables d'engager vn cœur, il en deuint bien-tost amoureux ; & la seruit d'une maniere si respectueuse, si soumise, & si peu commune, qu'il s'en fit aimer aussi. Il commençoit à connoistre qu'il estoit aimé, lors que ses affaires prirent vn meilleur train, & qu'il crût qu'il les alloit toutes terminer. Il en fut fâché, & l'Amour le faisant agir contre ses propres interests, il fit exprés des fautes qui obligerent ses Parties

98 NOUVELLES GALANTES
à chercher dans la chicane de-
quoy l'arrester à Paris encor
longtemps. Il en fut rauy, &
l'ayant adroitement fait con-
noistre à sa Maistresse, elle
l'en aima dauantage. Olimpe
cependant qui s'ennuyoit de
ne point voir son Mary,
voyant que ses affaires de-
uoient le faire demeurer en-
cor longtemps à Paris, se re-
solut d'aller l'y trouuer, & luy
manda par vne Lettre la plus
tendre du monde, qu'elle ne
pouuoit plus viure sans le
voir; & que puis que son se-
jour deuoit estre encor long
à Paris, elle partoit pour l'y
aller trouuer. Cette Lettre

surprit Clearque, & luy donna quelque chagrin : il eut bien voulu que sa Femme ne fut pas venuë à Paris, mais il n'estoit plus temps de l'en empêcher. Il crût ne le deuoit point cacher à sa Maistresse, parce qu'elle scauoit bien qu'il estoit marié, & qu'elle ne l'aimoit que sur ce pied là. Cette nouvelle affligea Celiane, (c'est ainsi que s'appelloit cette Veufue.) Clearque fut fâché de la voir chagrine; ils consulterent ensemble ce qu'ils auoient à faire; & voicy ce qu'ils resolurent. Clearque deuoit loger sa Femme auprès de Celiane, sans faire sem-

100 NOUVELLES GALANTES
blant de la connoistre. Ce-
liane la deuoit aller voir com-
me Voisine quelque temps
apres son arriuee, luy faire
toutes les amiciez imagina-
bles, & luy offrir toutes les
choses, & tout le secours dont
vne Personne qui n'est pas en
son Pais, pouuoit auoir be-
soin. La chose reüssit ainsi
qu'elle auoit esté progettée:
Olimpe arriua, son Mary la
receut le mieux du monde;
il fut sept ou huit jours sans
voir Celiane, du moins chez
elle, car ils auoient d'autres
rendez-vous qui les incom-
modoient pourtant l'vn &
l'autre. A about de ce temps,

Celiane fut comme Voisine rendre visite à Olimpe; & elle jouïa si bien son personnage, qu'elle gagna le cœur de la Femme, ainsi qu'elle auoit fait celuy du Mary. Olimpe dès le soir, dit tous les biens du monde de cette Voisine à Clearque. Il fit semblant de ne la connoistre que de veuë. Quelques jours apres, Olimpe luy rendit sa visite; & en ayant esté tout à fait bien receuë, & mesme regalée, elle pria son Mary de l'aller remercier de toutes les bontez qu'elle auoit pour elle. Il y resista d'abord pour mieux cacher son jeu, & dit à Olimpe qu'il ne deuoit

point se mesler des affaires des Femmes, & qu'elle s'acquitteroit bien de son deuoir. Elle le pria, elle le pressa, elle le conjura d'y aller. Il le fit, & témoigna à sa Femme, que la complaisance qu'il auoit pour elle, l'obligeoit à faire cette visite. Quand il fut de retour, il dit à la Femme du bien de Celiane; mais il ne parla que de sa ciuilité, de sa bonté, & de son esprit: de peur que s'il eut parlé des charmes de sa personne, Olimpe n'eut soupçonné quelque chose de son amour, ou du moins n'eust apprehendé qu'il ne deuint à la fin amoureux d'une Per-

sonne qui, avec tant de belles qualitez, pouuoit encor passer pour vne Beauté que peu d'autres égaloient. Olimpe ne se contenta pas d'auoir obligé son Mary à rendre vne visite à Celiane; quelque temps apres, elle l'entraîna avec elle chez cette aimable Personne comme par force, quoy que ce fut vne douce violence pour luy. La connoissance parut alors se faire plus particuliere; deuant Celiane on fit des parties de souper, & de jouïr les soirs ensemble. Ces parties s'accomplirent; & comme la bien-seance ne veut pas qu'un Mary

soit toujours auprès de sa Femme, & qu'il doit plustost seruir & donner la main à vne autre, il rendoit tous ces petits soins à Celiane, mesme deuant sa Femme, sans qu'elle y trouuast à redire: elle l'en pressoit mesme quelquefois, qu'il affectoit exprés de manquer à cette bienfiance. Ce jeu dura longtemps, & ces deux Amans viuoient contents, sans estre ny gésnez ny soupçonnez. Olimpe n'eut point de meilleure amie que Celiane; & comme les Femmes font ordinairement confidence de leurs affaires à toutes celles de leur sexe pour

peu qu'elles les connoissent, elle ouurit bientoſt tout ſon cœur à Celiane. Elle luy raconta tout ſon mariage, toutes les amours de ſon Mary, & luy dit qu'elle auoit du chagrin de ce qu'elle croyoit qu'il auoit vne Maiſtreſſe en Pro- uence appellée Clarine, parce qu'elle eſtoit bien aſſurée qu'il luy écriuoit quelque- fois. Elle ne ſe trompoit pas, quant aux Lettres; mais l'a- mour eſtoit paſſé, & il n'é- criuoit à Clarine que comme à vne Perſonne pour qui il conſeruoit quelque amitié, & avec laquelle il auoit rom- pu en honneſte Homme.

Cette nouvelle ne laissa pas d'affliger autant Celiane que si elle eust esté vraye. Elle reprocha à Clearque l'amour de Clarine, & luy fit vn conte en l'air de gens de Prouence, qu'elle disoit auoir veus, afin qu'il ne soupçonast pas qu'elle eust rien sçeu de sa Femme. Les choses en estoient là, lors que Celiane fit vne nouvelle conquête. Elle gagna vn Amant à la Comedie, qui ayant sçeu sa demeure, parce qu'il l'auoit suiuiue, trouua bientost l'occasion de faire connoissance avec elle. Il trouua mesme moyen de la voir; mais il étoit si bien les

temps où elle estoit seule, qu'il fut plusieurs fois chez elle, sans y trouver Clearque; car pour sa Femme, elle y estoit presque toujours. Olimpe découvrit fort bien que Celiane estoit aimée de ce Galant; & craignant de les incommoder, elle ne fut plus si souvent chez elle. Neantmoins elle prit d'autres pretexts plus honnestes, & n'en dit point le veritable. Son Mary s'en estant apperçeu, luy en demanda la cause; elle luy dit ingenuëment. Sa surprise le rendit presque immobile, mais il la cacha le mieux qu'il pût aux yeux

d'Olimpe, qui ne s'en apperçeut point, parce qu'elle ne s'en doutoit pas. Il ne voulut point en parler à Celiane, qu'il ne l'eust surprise avec le Galant : Il ne tarda pas long temps à le faire; & quand il sçeut qu'il estoit dans sa Chambre, il y monta; & les ayant salüez, se mit de la conversation, sans rien témoigner à Celiane, que par des regards dérobez, qui marquoient son dépit, & faisoient bien connoître qu'il éclateroit dès que le Galant seroit party. Il n'y manqua pas, & dès qu'il se trouua seul avec elle : L'auroit-on pû croire,

perfide, luy dit-il, en la regardant d'un air à demy furieux, que vous m'aurez ainsi trahy, apres toutes les protestations que vous m'avez faites de m'aimer eternellement? Le ne vous ay point trahy, luy repartit-elle fierement; & quand vous aurez oüy mes raisons, vous serez le plus injuste du monde, si vous ne me trouvez innocente. Innocente, s'écria-t'il, innocente! Oüy, innocente, reprit-elle aussitost, & tres-innocente. Le ne vous diray point que celui qui vient de sortir d'icy, ne m'aime pas, continua-t'elle; il me l'a dit trop de fois

pour en douter: mais comme ie n'ay point écouté son amour, il ne peut dire de moy ce que ie dis de luy. Je veux bien, pour ne vous rien cacher, vous dire qu'il m'a veü en tel temps, qu'il m'aime depuis tel jour, qu'il est venu tant de fois chez moy, & que ie luy ay dit les choses du monde les plus outrageantes. Rien ne l'a pû empescher de reuenir, & i'ay connu par son procedé que c'est vn de ces importuns étourdis, qui ne se rebutent de rien, & qui croient touûjours qu'on sera trop heureux de les aimer. J'ay eu vingt fois dessein de

vous faire confidence de cette aventure : mais comme ie l'ay connu fort brutal, i'ay apprehendé autant de fois pour vos jours. Ce n'est pas que ie doute de vostre adresse & de vostre cœur ; mais on craint toujours, pour ce que l'on aime, quelque vaillant qu'il puisse estre. Maintenant que vous sçavez tout, adjousta-t'elle, vous pouuez m'ordonner tout ce qu'il vous plaira que ie fasse. Je vous promets de suiure en tout vos volontez, & de n'aimer jamais que vous : vous ne pouuez ie croy apres cela, vous plaindre de moy ; &

112 NOUVELLES GALANTES
si vous le faisiez, vous meri-
teriez bien que ie ne vous ai-
massé iamais. Clearque apres
auoir écouté attentiuement
tout ce discours, répondit à
Celiane, en soupirant: le veux
bien croire tout ce que vous
me dites, soit que vous me
trompiez, ou que vous me
disiez la verité; si ie trouuois
le contraire, ie serois obligé
de faire des choses qui me
cousteroient peut-estre la vie:
c'est pourquoy i'en veux de-
meurer là, & vous demander
moy-mesme pardon de mes
soupçons. En prononçant
ces dernieres paroles, il se
jetta à ses genoux, & com-

mençoit à les embrasser, lorsque la Femme entra pour rendre visite à Celiane. Ils furent tous trois aussi surpris l'un que l'autre; mais Clearque le fut sur tous. Il feignit d'estre ainsi tombé, & le dit en se relevant; mais la rougeur qu'on remarquoit sur son visage, fit bien connoître le contraire de ce qu'il dit. Olimpe eust assez de retenuë pour ne rien témoigner: Elle aima bien mieux prendre le party de faire connoître qu'elle n'y entendoit point de finesse, afin qu'ils ne se cachassent pas tant d'elle, & qu'elle en pût découvrir da-

114 NOUVELLES GALANTES
uantage: elle auoit des soupçons, c'estoit assez pour en apprendre bientost beaucoup, puis qu'ils font connoistre les choses les plus cachées; au lieu que lors que l'on ne se doute de rien, on ne voit pas les choses les plus apparentes, & que le moindre soupçon feroit aussi-tost découurer. Clearque se remit vn peu, lors qu'il crût que sa Femme ne se doutoit de rien; il resolut dès lors de prendre mieux ses mesures pour n'estre plus surpris: mais quelque chose qu'on fasse, il est bien difficile de se cacher aux yeux d'vne Femme jalouse.

Olimpe se douta bien que son Mary auroit reçu quelques Lettres de Celiane, puis que les Amans ne laissent pas de s'écrire souuent, encor qu'ils soient dans le mesme lieu. Ce fut ce qui l'obligea à se releuer vne nuit que son Mary estoit bien endormy. Elle prit ses clefs dans sa poche, elle fouilla dans son Cabinet, où elle prit trois ou quatre Lettres de Celiane. Elle remit en suite les clefs où elle les auoit prises, & vint se recoucher. Elle laissa sortir le lendemain son Mary, sans luy rien dire, afin de lire les Lettres à son aise: Elle en eut

tout le loisir, & mesme tout le temps d'enrager, car il ne reuint que le soir de la Ville. Elle luy montra les preuues de son infidelité; & s'emportant contre luy, elle luy dit qu'elle vouloit absolument s'en retourner en Prouence. C'estoit là le sujet du grand bruit qu'on a oüy, lors que les Voisins sont montez à leur Chambre pour voir d'où il pouuoit prouenir. Malgré tout l'emportement d'Olimpe, Clearque parut pourtant le Mary, c'est à dire le Maistre; mais quelque authorité qu'il prit sur sa Femme, il n'osa plus aller si sou-

uent chez Celiane ; il eut honte de son infidelité, & de voir que tout le monde le regardoit lors qu'il y entroit. En cessant de la voir, il cessa de l'aimer si fort. Quelque temps apres, ses affaires furent terminées, & il s'en retourna en son Pais avec sa Femme, à qui il se donna tout entier. Celiane eut d'abord de la peine à l'oublier : mais comme il n'y a point de meilleur remede contre l'amour, que l'amour mesme, elle en aima vn autre, dont elle fut tendrement aimée ; mais il n'eut aucunes faueurs d'elle que par le mariage, dans lequel ce

118 NOUVELLES GALANTES
Galant donna, apres auoit
soupiré six mois dans les for-
mes.





NOUVELLE VI.

Il est bien des Dupes en Amour.

L n'y a point de lieu où les Dames aiment plus la Galanterie qu'en France, & où elles aiment davantage à se parer: Elles se leuent tard, & passent la plus grande partie de la journée à s'habiller, pour se montrer vne heure seulement. S'il y a quelque dessein de Bal, on met tout en v'sage pour auoir des Pierreries. Les

Femmes qui ont des secrets pour le visage, sont consultées, on leur donne tout ce qu'elles veulent pour des eaux, ou des pommades, qu'elles vantent beaucoup, & où il y entre des perles & d'autres pierres précieuses: mais le plus souvent celles qui s'en seruent, apres tous ces soins, font seulement connoistre qu'elles ont eu dessein d'estre belles, & l'on voit qu'elles sont fardées. Deux Dames de qualité accoustumées à faire ce que ie viens de dire, se trouuerent vn soir ensemble au Bal, dans vn des plus magnifiques Palais de Paris. Elles estoient

estoyent l'une & l'autre fort contentes de leur parure, & se promirent la conquête de tous les cœurs de l'assemblée; & si tout le monde les auoit trouuées de mesme, pas-vn ne s'en fut échapé; mais par malheur pour elles, il y auoit de bons yeux. L'une de ces Dames s'apelloit Orphise, & l'autre Bellinde. Elles auoient enuiron trente-cinq ans, & juroient qu'elles n'en auoient pas encor vingt. Leur teint estoit naturellement brun, mais fort vny; & par le soin qu'elles en prenoient, il estoit tout de roses & de lys. Elles auoient chacune vn Mary

gouteux, qui ne sortoit iamais de sa Chambre; ce qui leur estoit d'une merueilleuse vtilité. Il y auoit deux jours qu'elles auoient fait tout ce qu'il falloit pour estre bien parées, & elles y auoient reüssy; mais elles ne furent pas trouuées si belles qu'elles en auoient enuie. Les Messieurs pourtant qui connurent leur intention, s'approcherent tous d'elle l'un apres l'autre, & leur dirent qu'ils n'auoient iamais rien veu de plus beau, & tout ce qui suit de pareilles douceurs. Elles le crurent aisément, & c'estoit vn article où elles n'estoient

pas difficiles à persuader. Imaginez-vous si elles furent bien satisfaites : elles n'eussent pas changé ce soir là leur fortune, pour quoy que c'eust esté au monde. Elles auoient vne joye dans les yeux qui faisoit assez connoistre celle de l'ame; on voyoit sur leurs visages mille fleurs que la Nature y mettoit à son tour pour aider à l'Art. Le Bal estoit prest à finir, quand vn Homme plus paré qu'aucun autre, chargé d'vne perruque blonde, avecque vn million de boucles, aborda celle qu'on nomme Bellinde, & d'vn ton à faire fendre de pitié le cœur

124 NOUVELLES GALANTES
d'une telle Demoiselle, & à
faire rire les autres, luy parla
à peu pres de la sorte. Diuin
objet, ie ne doute pas qu'apres
les conquestes que vous auez
faites de tant d'honnestes
gens qui sont icy, vous ne
méprisiez celle d'un Homme
qui vous est moins connu:
mais ie ressens le pouuoir de
vos yeux plus fort que les au-
tres; & si vous ne receuez
mes vœux, & l'offre que ie
vous fais de mon cœur, vous
m'allez mettre au tombeau.
Dans ce mesme temps un
Homme assez bien fait, & qui
à son air auoit esté receu
nouuellement dans quelque

Charge de robe, s'approcha d'Orphise, & luy ferrant la main, qu'il luy prit sous pretexte de la remener à son Carrosse, luy dit d'un air qu'il croyoit galant, & qu'il pensoit estre le bel air: Ma foy, Madame, ie ne perdray pas mon temps à vous suiure partout pour vous faire connoistre que ie suis amoureux de vous. Si vous le trouuez bon, ie vous le diray dés ce soir; & si vous m'en voulez croire, vous prendrez vos mesures là-dessus. Ie ne suis pas vn Homme à refuser, i'ay du bien sans vanité, i'ay quelque esprit, & ie suis quelque

chose dans le Monde. Nos deux Dames receuoient en mesme temps ces declarations d'amour de leurs deux Amans; mais elles voyoient avec chagrin la retraite des autres, qui, soit par respect pour les nouveaux, ou par mépris pour elles, s'en alloient sans leur rien dire: Elles s'en console-
rent pourtant par l'empres-
sement qu'auoient ceux qui
leur restoient, à leur faire pa-
roistre tout l'amour qu'ils
auoient. Ils juroient qu'on
ne pouuoit en auoir dauan-
tage, & que cet amour dure-
roit touûjours. Le premier
s'appelloit Silindre; il estoit

riche & de tres-grande qualite, mais jeune, de peu d'experience, & dont l'esprit s'estoit gasté par la lecture des Romans. L'autre auoit nom Alcidor, & prenoit celuy d'une Terre pour cacher le sien plus connu au Grenier à Sel, & dans la Ruë S. Denys, qu'à la Cour. Silindre reconduisit sa Maistresse à son Carrosse; & par vne fortune où il ne s'attendoit pas, elle le pria de la remener chez elle. Il fut si transporté de joye, qu'il en demeura immobile, & il falut luy dire plus d'une fois ce qu'il auoit à faire. Sitost qu'il se vit seul avec Bel-

linde, il chercha dans sa mémoire tout ce qu'il auoit trouué de plus touchant dans les Liures qu'il auoit leus, & le dit à tors & à trauers, & cela parut à sa Maistresse la plus belle chose qu'elle eut iamais oüye. Quelle fortune est la mienne, s'écria-t'il, & comment reconnoistray-je vne telle faueur? Vn bonheur si grand & si inespéré, passoit mon esperance & mes souhaits, & ie ne sçay si ce n'est point vn presage de quelque chose de sinistre. Cette reflection l'affligeoit, mais la charitable Bellinde le rassuroit là dessus : ils arriuerent en-

fin, & Silindre se preparoit à
suiure sa Maistresse dans sa
Chambre pour se jetter à ses
genoux (ceremonie qu'il
croyoit auoir manqué à sa
declearation d'amour) quand
vne Femme de Chambre vint
au deuant d'elle avec vne
bougie pour la conduire en
l'apartement de son Mary
qui vouloit l'entretenir auant
qu'elle se couchast. Il fallut se
separer, & ce fut avec dou-
leur de part & d'autre. Nostre
pauvre Amant s'en alla chez
luy dans vne grande desola-
tion; il se coucha avec vne
promptitude incroyable. Il
oublia ce soir là de se dégraf-

130 NOUVELLES GALANTES
fer le visage, & d'y mettre de
la pommade qu'une Femme
luy fournissoit pour beau-
coup d'argent. Il ne prit
point de chemise de nuit, de
peur d'estre trop longtems.
Il auoit vne impatience ex-
traordinaire d'estre seul. Il
chassa vn Valet qui auoit ac-
coustumé de coucher dans sa
Chambre, de peur d'en estre
entendu, & se mit à parler
comme s'il auoit esté deuant
sa Maistresse. Il la traitta de
cruelle, sans se souuenir qu'
elle estoit la plus douce du
monde; puis tout d'un coup
luy demanda pardon: mais
enfin le jour vint qu'il n'a-

ET COMIQUES. 131
voit pas encore fermé les
yeux. Il prit du chocolat pour
reparer les esprits dissipés par
l'insomnie ; il commanda
qu'on luy apportast son plus
bel habit ; il vint du monde
le voir, & tout l'importu-
noit. Il ne satisfit pas ses
creanciers ce jour là seule-
ment de belles paroles, il se
défit de tous ces fâcheux le
plustost qu'il pût ; & apres
s'estre habillé, il écriuit la
Lettre suiivante, l'ayant re-
commencée cent fois auant
que d'en estre content.

*Si ie n'auois pas tous les Hom-
mes pour Riuaux, ie serois moins*

malheureux : Mais, Madame, quelle infortune est la mienne? Vous ne pouuez estre la plus aimable Personne de la Terre, sans que ie sois en mesme temps le plus infortuné. Que faire dans cette extremié? Vous estes mon Ange, conduisez moy.

Il fut rauy d'auoir acheué sa Lettre; & apres l'auoir cachetée fort proprement, il appella vn grand Valet de Chambre à qui il ordonna de la porter à Bellinde: elle fut receuë comme il faut, on luy fit réponse sur le champ: mais comme il estoit en ce temps là fort scrupuleux sur le fait de montrer des Lettres, on

n'a point sçeu précisément les termes de la réponse; on a seulement sçeu qu'on luy manda par son Ambassadeur de venir le plustost qu'il seroit possible, & qu'on l'attendoit avec beaucoup d'impatience. Il n'en falloit pas davantage pour le faire partir; & sans songer à prendre vn leger repas, il courut chez sa Maistresse, où il arriua plus amoureux que iamais. Il fut reçu ie laisse à penser comment. Ce qu'ils firent & ce qu'ils dirent alors, est vn peu trop long à raconter. Vous sçaurez pourtant que Bellinde ennuyée des discours & des

134 NOUVELLES GALANTES
protestations de fidelité de
son Amant, & qui auoit con-
çeu sur sa jeunesse quelque
chose de plus, luy fit con-
noistre qu'il en falloit venir
à des entreueuës plus particu-
lières; mais il n'y pût con-
sentir, qu'il n'eut donné pre-
mierement des Serenades, le
Bal, & des Cadeaux à S. Clou,
où il auoit le soin de faire
trouuer les plus meschans
Musiciens de Paris, qui luy
coustoient autant que de
bons. Bellinde fort fatiguée
de toutes ces façons qui luy
paroissoient autant de choses
inutiles, se fut enfin rebütée,
si elle ne l'eut vn soir tiré

dans vn Cabinet qui estoit à la ruelle de son Lit; & sans se soucier des formes ordinaires, elle l'embrassa la premiere. Il y resista tant qu'il pût, craignant touûjours que ce ne fust en venir là trop tost; mais enfin il passa par dessus les formes, & crût bientoft qu'il n'y auoit pas au Monde vn Homme plus heureux. Belinde ne fut pas longtems de mesme sentiment que luy; & son amour estant tout d'vn coup diminuë, elle voulut qu'il fit place à vn autre. Ce pauvre Amant fut inconsolable, il maudit les Femmes, & de dépit s'en alla en Italie,

136 NOUVELLES GALANTES
où il conserua l'auersion qu'il
auoit resolu d'auoir pour el-
les, & en donna toutes les
marques les plus infailibles.
Alcidor n'estoit pas si res-
pectueux que Silindre; aussi les
commencemens furent ils en
apparence plus heureux. Au
fortir du Bal dont i'ay parlé,
il s'offrit luy-mesme à sa
Maistresse pour la remener,
& monta mesme en Carosse
auant que sçauoir si son offre
estoit agreable. Orphise es-
toit bonne Femme, & sçauoit
viure: elle voulut tout ce que
son Amant voulut. Les ri-
chesses d'Alcidor auoient fait
beaucoup d'impression dans

le cœur de cette honneste
Personne; il luy parut le plus
aimable des Hommes, & elle
établit d'abord sur son amour
vn fond assuré pour auoir des
Points de Venise, des Bagues,
des Bracelets, & des Bijoux,
que les Amans de cette nature
donnent aux Dames qui sont
d'humeur à prendre. Ce qu'ils
se dirent fut fort plaisant, si
ie ne me trompe, car il estoit
mauuais goguenard, elle fort
impertinente; & telles choses
font rire quelquefois, qui fa-
tignent quand elles viennent
si souuent. On n'en a rien
sçeu précisément, ils en ont
toujours fait vn grand mys-

tere; on a decouvert seulement par vne Demoiselle qui fortit de chez Orphise fort mal satisfaite de ce qu'on la vouloit empescher d'en vser comme sa Maistresse, qu'Alcidor deuint tout d'un coup serieux & melancolique, & bientost si passionnement amoureux, qu'il en fut encore plus impertinent. Rien ne gaste tant vn sot que l'amour, & n'accommode tant vn autre qui ne l'est pas. Orphise se gouerna si bien avec luy, qu'elle luy persuada qu'elle estoit vne bonne Fortune; il le crut, & mal luy en prit. Apres luy auoir fait

filier plusieurs jours le parfait amour, luy disant à toute heure qu'elle en mouroit pour luy, elle le fit passer vn soir par vne fenestre où elle auoit attaché vne échelle de corde, luy faisant fort valoir vne telle faueur, & luy disant qu'elle hazardoit sa vie & sa reputation pour l'amour de luy; & que si cela venoit à la connoissance de son Mary, que c'estoit fait de l'vn & de l'autre. Elle s'estoit feruie de la fenestre, de l'échelle, & de ses beaux discours, dans plusieurs semblables auantures. Le pauvre Amant crût tout ce qu'on luy voulut faire.

140 NOUVELLES GALANTES
croire; il entretint sa Maistresse comme s'il n'auoit dû la reuoir de sa vie. Cette visite, avec deux autres de mesme nature, luy cousterent beaucoup de Pierreries, & vne fluxion sur la poitrine qui l'a conduit au tombeau. Sa Maistresse qui trouua qu'elle y perdoit beaucoup, en fut fort affligée, & son affliction eust longtemps duré, si sa bonne fortune ne luy eust fait trouuer vn autre Amant aussi riche & aussi sot que celuy qu'elle auoit perdu.





NOUVELLE VII.

*Souvent en Amour, le plus honneste
Homme n'est pas le plus heureux.*

L estoit l'heure que
les Gens de robe
quittent leurs affai-
res pour aller disner, lors que
deux ou trois Galants, avec
leurs Maistresses, passerent
en Carrosse dans la Ruë Saint
Antoine, pour s'aller pro-
mener du costé de Vincennes.
Ils s'entretenoient aux des-
pens de leur prochain, & la

médifance faisoit toute leur conuersation, quand l'un d'eux s'écria tout à coup, voyant passer vne Dame toute éplorée dans vn Carosse qui paroissoit tout remply de Femmes; Voila la pauvre Celie. qui n'a pas à present enuie de rire. Je la plains bien, la pauvre Femme, & ie suis fâché du malheur qui luy est arriué. C'estoit la meilleure & la plus spirituelle Personne du monde, & l'on n'a iamais veu tant d'esprit avec tant d'enjouement. Chacun voulut sçauoir ce qui estoit arriué à Celie. Celuy qui en venoit de parler, s'offrit d'en

conter toute l'Histoire. Il fut pris au mot; & sans faire attendre la compagnie, il commença de la sorte.

Je croy que vous ajoûterez aisément foy à ce que ie vous viens de dire de l'esprit de Celie, lors que vous sçaurez que cette charmante Personne entend tous les Auteurs Latins les plus difficiles, & qu'elle parle & écrit en Latin aussi bien que le plus habile que nous ayons en cette Langue. Il y a quelques années qu'un galant Homme qui n'a point l'esprit pedant, mais qui se pique d'écrire mieux en Latin qu'aucun qui

144 NOUVVELLES GALANTES
soit au Monde, fit connois-
sance avec elle, par curiosité
seulement. Il trouua qu'elle
parloit parfaitement bien La-
tin, c'est pourquoy il voulut
voir si elle écriuoit de mesme.
Il luy enuoya quelques Billets
doux en cette Langue; elle luy
fit réponse avec les termes les
mieux choisis & les plus éle-
gans. Il en fut charmé, & de-
uint insensiblement amou-
reux d'elle, apres l'auoir esté
de son style. Il luy fit donc
vne declaration d'amour La-
tine si spirituelle, qu'elle ne
pût s'empescher de l'admirer.
Elle ne se rendit pas pourtant;
mais le temps qui fait tout en
amour,

amour, quand on n'a pas de haine inuincible pour les gens, luy fit trouuer cet Amant aimable, aussi bien que son Latin; c'est à dire en bon François, que son cœur deuint sensible pour Thersandre, car c'est ainsi qu'il s'appelloit. Ils s'écriuient fort longtemps des Billets doux en Latin, & ne pouuoient se lasser de s'admirer par Lettres, encor que sans cela ils se plûssent assez l'un l'autre. Le Mary estoit alors à la campagne, où il reçeut vne Lettre par laquelle on luy mandoit que sa Femme souffroit qu'un de ses amis l'ai-

maist, & qu'il y prist garde. Cette Lettre n'estoit point signée, & ne marquoit point le nom de l'Amant : ce qui fit croire à Celian, que c'estoit vn tour que l'on vouloit joier à sa Femme. Comme il est toutefois bon de ne rien negliger en de pareilles rencontres, il reuint à Paris auprès de Celie : mais comme elle en auoit déjà eu le vent, & qu'elle auoit appris qu'un des Parens de son Amant, qui vouloit le détourner de cet amour, auoit écrit à son Mary, afin seulement qu'il prist de plus pres garde à elle, & qu'ainsi elle ne pût voir dauan-

rage Therfandre ; elle refolut avec ce fidelle Amant, qu'il ne la verroit plus fi fouuent, & qu'elle n'en verroit point d'autre, afin que fon Mary eftant de retour, il ne pût prendre ombrage de perfonne. Celian ne témoigna rien en arriuant ; & à dire le vray, il ne craignoit pas trop ce qu'on luy auoit mandé. Il ne laiffa pas toutefois de chercher à s'éclaircir plutoft par prudence que par jalousie, afin de n'auoir rien à fe reprocher à luy-mefme. Il crût que fi fa Femme auoit vn Amant, elle auroit des Lettres ; ce qui l'obligea à faire

148 NOUVELLES GALANTES
tout ce qu'il pût pour le découvrir. Il perdit longtems ses soins; mais enfin à force de chercher, il trouua sous la toilette de sa Femme vn papier plié en Lettre, qu'il ne pût lire, à cause qu'il estoit en Latin, & qu'il ne le sçauoit pas. C'estoit vne Lettre que Thersandre auoit enuoyée ce jour là à Celie, & qu'elle auoit oubliée de ferrer. Il n'en dit mot à sa Femme, & la leut & releut en son particulier; mais il eut beau lire & commencer à se douter de quelque mystere, sa jalousie ne le rendit pas plus sçauant. Il ne sçauoit comment faire

pour sçauoir ce que contenoit ce papier, il vouloit le montrer à tous ceux qu'il croyoit qui sçauoient le Latin; mais il n'osoit le montrer à personne, de peur qu'on ne publiast en suite des choses qu'il auroit peut-estre voulu tenir cachées, s'il les auoit deuinées. Dans cet embarras il se souuint que Thersandre sçauoit le Latin, & qu'il estoit vn de ses meilleurs amis. Il se resolut donc de se confesser au Renard, & de luy demander l'explication de ce papier, en luy faisant toute-fois jurer qu'il luy garderoit le secret. Thersandre le pro-

150 NOUVELLES GALANTES
mit; mais il fut bien surpris,
quand il luy montra vne des
Lettres qu'il auoit écrite à
Celie. Il cacha pourtant sa
surprise, voyant que Celian
ne sçauoit rien, puis qu'il ve-
noit à luy pour luy faire ex-
pliquer ses propres Lettres.
Thersandre luy dit apres en
auoir leu deux mots, qu'il
n'auoit que faire de lire ce
papier pour l'instruire de ce
qu'il contenoit, qu'il en auoit
veu vn tout semblable; & que
c'estoit vne Harangue Latine
qu'vn Ambassadeur de Polo-
gne auoit faite depuis peu au
Roy. Celian luy repartit avec
vn visage content : Comme

on ſçait que ma Femme ſe
connoift fort aux Ouurages
Latins, quelque vn luy aura
enuoyé cette Harangue. Sans
doute, luy repartit Therfan-
dre, & vous n'en deuez pas
douter. Il le pria en ſuite de
ſouffrir qu'il écriuit deux li-
gnes, & qu'il cauſeroit en
ſuite avec luy. Celian luy
permit, & en ſa preſence
meſme il écriuit en deux mots
à Celie toute cette auanture,
aſin qu'elle ne fut point ſur-
priſe d'entendre parler à ſon
Mary de la Harangue de
l'Ambaſſadeur de Pologne.
Il alla donner dehors ce
Billet à vn de ſes gens, pour

le porter en diligence à Celie, & reuint amuser son Mary par cent contes en l'air, jusqu'à ce que celuy qu'il auoit enuoyé fut de retour. Quelque temps apres, Celian dit qu'il vouloit aller reporter la Harangue de l'Ambassadeur à sa Femme, parce qu'il ne luy auoit point dit qu'il l'eut prise, & qu'assurément elle en seroit en peine. Il fut donc chez luy, & Celie luy demanda d'abord qu'il entra, s'il n'auoit point veu vn papier qu'elle auoit égaré sur sa table, & qu'elle cherchoit depuis longtems. Il luy dit en le tirant de sa poche, qu'il

l'auoit emporté sans y penser. Elle luy prit aussitost, & luy dit en souûriant: Le vous trouue bon, d'emporter ainsi mes papiers: vous pourriez peut-estre, sans y penser, surprendre quelque Lettre de mes Amans, & nous en serions apres fâchez tous deux; car vn Mary qui sçait viure, doit estre plus fâché d'apprendre les galanteries de sa Femme, qu'il ne doit estre des galanteries mesmes. Il se mit à souûrire à ce discours, & luy dit qu'il sçauoit bien qu'il ne couroit point de risque. Que sçait-on, luy repliqua-t'elle en souûriant? Personne ne

peut répondre de cela, & ie n'en répondrois pas moy-mesme. Il est vray que ie vous aime autant que l'on puisse aimer; mais on dit que les Femmes sont bien inconstantes, & qu'on se doit toujours défier d'elles. Elle auoit raison de dire cela, car elle fit bien voir que les Femmes estoient naturellement inconstantes, puis qu'apres auoir cessé d'aimer son Mary pour Therfandre, elle cessa d'aimer Therfandre pour Cleobulle. Ce Cleobulle estoit vn jeune adolescent qui fortoit du College; il estoit assez bien fait, il auoit les

yeux naturellement languissans, & auoit tout l'air d'un Amoureux transy. Comme il estoit Voisin de Celie, & que sa Mere venoit souuent chez elle, il s'introduisit chez cette belle Personne à titre de Voisin. Comme il luy plût dès qu'elle le vit, il ne faut pas s'étonner si elle le reçeut fort bien: il fit le mourant dès le premier jour; & comme il sçauoit que Celie parloit fort bien Latin, & qu'il n'auoit pas encor oublié ce qu'il auoit appris, il luy dit force douceurs en Latin, elle luy en rendit autant; il luy écrivit, elle luy récrivit; il l'aima,

elle l'aima ; & leur commerce de Lettres fut si grand, qu'ils s'en écriuoient tous les jours en Latin. Thersandre s'en apperçeut bientôt, car il n'y a point de gens au Monde qui connoissent plutoft leurs disgraces, que les Amans, dès qu'on cesse de les aimer. Leurs perfides Maistresses ont beau faire leurs affaires secrettement, les Amans trahis lisent d'abord leur infidelité dans leurs yeux : mais quand ils ne l'apprendroient pas par là, leur maniere d'agir, leur froideur, leur ton de voix, & la contrainte où elles paroissent estre avec ce qu'elles

n'aiment plus, les font d'abord connoistre. Therfandre s'apperçeut donc qu'il n'estoit plus aimé; mais il ne s'apperçeut pas seul de l'intelligence qui estoit entre Celie & Cleobulle. Celian s'en douta, & ne pût s'empescher d'en témoigner quelque chose à Therfandre, qui estoit le meilleur de ses amis, & le seul à qui il faisoit confidence de toutes ses affaires. Il luy dit donc vn jour qu'il s'ennuyoit de voir touûjours chez luy Cleobulle; qu'il se doutoit bien qu'il aimoit sa Femme; & qu'il estoit persuadé qu'encor que sa Femme fut tres-

sage, elle ne laissoit pas de répondre à son amour, mais pour s'en diuertir seulement. Il faut, luy repartit Thersandre, que nous nous en diuertissions aussi. Bien que Celie n'y entende point de mal, elle ne voudra pas vous l'auouer: c'est pourquoy ie serois d'auis d'une chose, & ie vous conseillerois de faire faire, sans qu'elle le sçeut, vne clef de la Cassette où elle met ses Lettres; nous les verrons toutes les vnes apres les autres, sans qu'elle s'en apperçoie, puis que vous ne les prendrez qu'une à une; & qu'à chaque fois que vous en

tirerez, vous remettrez celle que vous aurez prise. Nous aurons ainsi le plaisir de nous divertir des Lettres de ce jeune adolescent; car il ne faut point douter, adjoûta-t'il, qu'il n'écriue à Celie, s'il en est amoureux, & qu'il ne luy écriue mesme de fort plaisantes choses. Ce bon Mary donna dans ce panneau, & trouua des expediens pour faire faire vne clef de la Cassette de sa Femme: Il ne l'eust pas plustost, qu'il en tira vne Lettre qu'il ne pût lire, auant que de l'apporter à Therfandre, qui connut par là toute l'intelligence qui estoit entre

160 NOUVELLES GALANTES
Cleobulle & Celie, & apprit
enfin que ce jeune Amant
estoit tendrement aimé. Il ne
voulut pas faire encore con-
noistre la verité de toutes cho-
ses à Celian, quoy qu'il eut
d'abord resolu de se vanger
par ce moyen de sa per^{ne}ide
Maistresse; mais il voulut au-
paravant voir toutes les Let-
tres qu'elle auoit receuës de
cet Amant. Pour cet effet il
expliqua cette premiere Let-
tre à Celian tout autrement
qu'elle n'estoit. Il y fit pa-
roistre Cleobulle fort amou-
reux, & fort sot; mais il ne
fit point connoistre qu'il es-
toit aimé. Celian se diuertit

beaucoup de cette Lettre, & en rit de tout son cœur. Therfandre n'en fit pas de mesme, car il n'en rist que du bout des dents, encor qu'il affectast fort de s'en diuertir. Apres cette lecture, le dupe de Mary s'en retourna chez luy pour chercher les occasions de remettre cette Lettre, & d'en prendre vne autre, sans que la Femme s'en apperçeut. Therfandre fut aussi chez Celian dès le jour mesme; & ayant trouué Celie seule, il la railla fort sur ses nouvelles amours, & ne pût s'empescher de luy dire des choses qui luy firent connoistre qu'il auoit

162 NOUVVELLES GALANTES
veu quelqu'une de ses Lettres.
Il n'auoit pas resolu toutefois
d'en tant dire; mais en ces
occasions on n'est pas maî-
tre de soy-mesme. Quand il
fut party, Celie ne songea
plus qu'aux moyens de dé-
couvrir comment Therfan-
dre auoit pû voir de ses Let-
tres; & elle fit tant enfin,
qu'elle apprit que son Mary
auoit vne clef de sa Cassette,
& connut par là qu'il falloit
qu'il eut pris & montré de ses
Lettres à Therfandre. Elle ne
fit pas semblant de rien; mais
en ayant osté toutes celles qui
y estoient, elle y en mit vne
de sa main, dont le dessus s'a-

dressoit à Therfandre, par laquelle elle luy mandoit que c'estoit fort mal fait à luy, de luy parler d'amour, estant si grand amy de son Mary; qu'elle ne l'aimeroit iamais; & que s'il continuoit, elle découvroiroit tout. Celian n'ayant trouué que cette Lettre, douta quelque temps s'il la prendroit; mais enfin sa curiosité l'emporta, & il crût qu'il n'en pourroit plus retrouver vne autre fois. Il la prit, & l'apporta en diligence à Therfandre, pour en auoir l'explication, parce qu'elle estoit en Latin. Therfandre la lut aussitost, &

changea deux ou trois fois de couleur en la lisant. Le dépit parut sur son visage, & luy faisant oublier que Celian estoit aupres de luy, il appella deux ou trois fois Celie meschante & perfide. Ce credule Mary en demanda la cause, il ne sçeut d'abord que répondre: mais enfin se voyant pressé, & voulant se vanger de son ingrante Maistresse, il luy dit que sa Femme estoit vne perfide, & qu'elle s'estoit enfin renduë à l'amour de Cleobulle; & qu'il en estoit si fâché pour l'amour de luy, qu'il n'auoit pû s'empescher de l'appeller per-

side: En lisant la Lettre, il la voulut déchirer, en acheuant ces paroles; mais malheureusement pour luy, Celian luy reprit si habilement, qu'elle ne fut point déchirée, & s'en retourna chez luy furieux, ne laissant pas Therfandre en meilleur estat, qui se voyoit non seulement hay, mais encor fort adroitement jouë par vne Personne qu'il auoit tant aimée. Dès que Celian fut entré chez luy, il s'emporta contre sa Femme, sans luy dire d'abord pourquoy. Elle luy dit froidement que si son emportement venoit de la Lettre qu'il auoit prise dans sa

Cassette, il ne devoit point tant se fâcher ; qu'il estoit vray qu'elle l'auoit écrite, mais qu'elle n'estoit pas si criminelle. Plus elle se defendoit d'auoir mal fait, plus Celian s'emportoit contre elle ; & ce jeu dura fort long temps, parce qu'ils ne s'entendoient pas. Celie en estant enfin ennuyée, demanda à son Mary ce que contenoit la Lettre dont il se plaignoit tant. Il luy dit que par cette Lettre elle auoüoit à Cleobulle qu'elle l'aimoit. Je voy bien que l'on vous a trompé, luy dit-elle en souüriant ; faites vous expliquer ma Lettre par

vn autre, & me venez demander apres pardon de vostre emportement, ou ie ne vous verray iamais. Elle le laissa apres auoir dit ces paroles. Il en demeura extrêmement surpris, & fut sans tarder dauantage, chercher vn vieux Pedant de l'Vniuersité, de sa connoissance, pour auoir la veritable explication de sa Lettre. Ce Pedant luy expliqua, & il sortit d'auec luy beaucoup plus content qu'il n'estoit venu. Il rencontra Therfandre proche de chez luy, à qui il fit de grandes plaintes. Il eut beau chercher des raisons pour se justifier,

& pour noircir sa Femme; il eut beau dire que c'estoit vn tour que l'on leur jouïoit à tous deux. Celian voulut estre trompé, & rien ne le pût desabuser. Il pria Thersandre de ne mettre iamais le pied chez luy, & s'en vint demander pardon à sa Femme, qui vit depuis fort souuent Cleobulle, sans qu'il s'en plaignit. Pendant tout ce temps, Thersandre fut enragé. Son amour diminua pourtant peu à peu; & lors qu'il n'en eut plus, il resolut de se vanger de Celie. Il fit par tant de gens; jetter des soupçons de Cleobulle dans l'esprit de Celian, qu'il com-
mença

mença enfin à entrer en défiance. Les choses estoient en cet estat, lors que Celian s'estant trouué vn jour chez vn de ses amis qui alloit promener avec sa Famille, autour de Paris, il se mit dans le Carrosse, en ayant esté instamment prié. Sa Femme luy auoit dit ce jour là, qu'elle iroit faire vne visite chez vne de ses amies qui demeueroit dans vn quartier fort éloigné du sien. Le bon Homme auoit pris cela pour argent comptant; mais il fut bien surpris de la trouuer seule dans vne Caleche bien dorée avecque Cleobulle. Il ne fit pas sem-

blant de la voir, & n'en fut point veu : mais cela luy donna lieu de prester l'oreille à ce qu'on luy disoit, & n'en ayant que trop découuert, Cleobulle mesme ayant fait le jeune Homme, & dit à plusieurs de ses amis qu'il auoit vne bonne fortune, & que c'estoit Celie : ce qui fut rapporté à ce bon Mary qui vient de cesser de l'estre, en enuoyant sa Femme dans vn Couuent, comme il auoit (dit on) resolu. Je croy que c'est où on la meine presentement, & son chagrin le fait assez connoistre. L'Histoire finist là, & l'Historien ne se

trompoit pas, car Celie estoit conduite dans vn Couuent par les Parentes mesmes. Elle fut plainte de toute la compagnie, parce que l'on plaint toujourns les mal-heureux, quand mesme ils auroient tort.





NOUV ELLE VIII.

*L'Esprit tire souuent d'une méchante
Affaire.*



Les Plaideurs entroient en foule dans la grande Salle du Palais, lors que deux ou trois Hommes qu'un Procés auoit amenez en ce lieu, & qui attendoient leur Procureur à son Banc, virent passer vne Dame fort bien faite, & que plusieurs regardoient avec attention. Ils jetterent

aussi les yeux sur elle; & l'un d'eux appellé Lidian, s'écria aussitost: C'est Alciane; vrayment ie ne m'étonne plus si elle attire les regards de tant de gens. Elle est sortie depuis peu d'une affaire qui a bien fait parler d'elle, & dont on croyoit qu'elle auroit bien de la peine à se tirer; mais elle en est enfin venuë à bout. Les deux Hommes qui estoient avec Lidian, le prièrent de leur dire ce que c'estoit que cette affaire, en attendant que leur Procureur vint. Il leur repartit qu'il estoit necessaire qu'il leur fit pour cela vn abrégé de la vie

174 NOUVELLES GALANTES
d'Alciane. Ils luy dirent
qu'ils luy en feroient encor
plus obligez, & qu'ils l'en
prioient. Lidian qui estoit
naturellement grand parleur,
ne se le fit pas dire deux fois,
& commença aussitost de la
forte.

Alciane est née dans vne
Ville assez éloignée de Paris,
du nom de laquelle ie ne me
puis bien souuenir. Ses Pa-
rens en estoient des plus fa-
meux, & des plus riches Bour-
geois. Quelques-vns disent
qu'elle est Bastarde: ie ne
sçay pas si c'est vne médi-
sance; mais si l'on en croyoit
son esprit, cela pourroit bien

estre; car on assure que les Bastards ont ordinairement plus d'esprit que les autres, & l'on ne peut en auoir plus que cette charmante Personne. Elle estoit fort jeune, quand elle vint à Paris. Vne Dame de qualité la prit en amitié, & la fit loger chez elle. Il venoit ordinairement grand monde chez cette Dame; & le Prince Cleomede, qui ne logeoit pas loin d'elle, y venoit aussi quelquefois. Il y vit Alciane, & l'aima. Il ne se découurit pas d'abord; mais il reuint si souuent chez cette Dame, & regarda si souuent Alciane avec des yeux

qui marquoient ce qu'il auoit dans le cœur, que tout le monde s'en apperçeut, & que cette Belle commença d'en soupçonner quelque chose. Elle ne fut pas longtems dans ce doute; & Cleomede ayant trouué le moyen de luy parler sans estre entendu de personne, luy fit connoistre les sentimens qu'il auoit pour elle. Encor qu'elle s'attendit à cette declaration, elle ne laissa pas d'en estre surprise. Elle rougit, & baissant les yeux, fit assez connoistre par son silence, que Cleomede ne luy déplaisoit pas. Mais comment auroit-il pû luy

déplaire? Elle n'auoit point d'autre passion dans la teste; elle estoit jeune, & n'auoit iamais aimé. Cleomede estoit bien fait, galant, & Prince enfin; & Alciane ne fit en cette occasion que ce que toute autre auroit fait à sa place. Elle luy auoüa qu'elle l'aimoit; & comme elle auoit beaucoup d'esprit, elle fit si bien, qu'elle luy persuada qu'elle n'aimoit que sa personne, & n'estoit point ébloüie de son rang. Cleomede le crût; peut-estre qu'il estoit vray aussi, car il estoit assez bien fait pour estre aimé, quand il n'auoit point

178 NOUVELLES GALANTES
esté Prince. Leur passion de-
vint de part & d'autre si vio-
lente en si peu de temps, qu'
elle consentit de quitter la
Dame chez qui elle demeu-
roit, & qui l'aimoit si tendre-
ment, pour aller demeurer à
vne Maison de campagne où
la mit Cleomede, qui luy
promit de l'épouser. Elle
eut cette esperance pendant
quelques années: mais enfin
ayant connu qu'elle ne de-
voit pas pretendre jusques là
par sa naissance, quoy qu'elle
l'eust peut-estre pû par son
merite, elle cessa d'esperer, &
de fortes considerations les
obligerent bientost de ne se

plus voir. Ils sortirent toutefois bien d'ensemble, & se promirent vne éternelle amitié au défaut de l'amour. A quelque temps de là, vn Gentilhomme de Bourgogne, Homme dont l'esprit estoit aussi déreglé qu'il estoit grand, & qui auoit sçeu l'amour du Prince Cleomède & d'Alciane, la demanda en mariage. Comme il auoit du bien, le mariage se conclut bientoft, & se fit par l'entremise de Cleomède, qui crût donner à Alciane en ce rencontre, vne marque de l'amitié qu'il luy auoit jurée. Les premières années de ce ma-

180 NOUVELLES GALANTES
riage furent assez heureuses;
car ayant tous deux de l'ar-
gent comptant, ils firent belle
dépense, sans se mettre en
peine de l'auenir. Ils en trou-
uerent enfin le bout; & Me-
gaste (car c'est ainsi que s'ap-
pelloit le Mary d'Alciane)
auoit dû preuoir en l'épou-
sant, qu'elle ne deuoit pas
vray - semblablement auoir
plus de soin du ménage qu'
elle en eust. Elle ne sçauoit
ce que c'estoit quand elle fut
mariée; elle estoit jeune, rien
ne luy auoit iamais manqué,
& elle auoit touûjours esté
adorée d'un Prince qui ne luy
auoit iamais parlé d'épargne

ny de ménage ; tellement qu'elle ne sçauoit ce que c'estoit : ce qui doit l'empescher d'estre blâmée d'auoir si peu pris garde au sien. Quand Megaste & Alciane se virent mal dans leurs affaires, ils commencerent de se plaindre l'vn de l'autre ; & le firent si souuent, que la haine se mit entre eux. Ce n'est pas que Megaste, malgré tous ses chagrins & toute sa haine, n'eust quelquefois de furieux transports d'amour pour sa Femme ; mais c'estoit vn amour enragé qui ne duroit qu'vn temps, & dont elle deuoit se défier apres. Il estoit quel-

quefois jaloux, & quelquefois il sembloit qu'il n'y eust point de Mary plus commode: Il prioit tout le monde de venir chez luy; mais quelque temps apres, il querelloit sa Femme de ce qu'elle souffroit ceux qu'il y auoit amenez. Il viuoit de la sorte avec sa Femme, c'est à dire qu'il y estoit tantost bien, & tantost mal, lors qu'un de ses amis l'emmena pour quelques mois à la campagne. Il fit chez cet amy connoissance avec vn Homme de qualité, & des plus riches de toute la Prouince où ils estoient. Comme il auoit beaucoup

d'esprit, ce nouuel amy de qualité, nommé Tisimandre, prit plaisir à l'entendre parler, & fit vne habitude tres-particuliere avec luy. Il le mena souuent à la Chasse, & manger chez luy. Il arriua que ce Tisimandre eust en ce temps vne affaire qui l'obligea de venir à Paris. Megaste le pria de venir loger chez luy. Il le refusa; mais il le pressa tant, qu'il y consentit. Megaste l'écriuit à sa Femme, & ils partirent ensemble pour venir à Paris. Tisimandre fut d'abord présenté à Alciane par son Mary. Il la salua avec beaucoup de respect, & fut

184 NOUVELLES GALANTES
d'abord surpris de sa beauté.
Il la loüa extrêmement, aussi
bien que son esprit, & luy fit
apres connoistre peu à peu ce
qu'il sentoit pour elle. - Al-
ciane ne fit pas d'abord sem-
blant de s'en appercevoir,
soit qu'elle voulut sçauoir
jusques où sa passion pouuoit
aller, soit qu'elle ne ressentit
rien pour luy, parce qu'il es-
toit déjà sur l'âge, & qu'elle
croyoit qu'il luy fut honteux
d'auoir vn Amant qui auoit
de plus grands Enfans que
luy. Tifimandre ne sçauoit
s'il deuoit se declarer plus
ouuertement, ou s'en aller
sans rien dire, lors qu'il luy

survint de nouvelles affaires qui deuoient l'arrester long-temps à Paris. Il y demeura avec plaisir, croyant qu'avec le temps il pourroit se faire aimer d'Alciane. Il fit en effet tout ce qu'il pût pour en venir à bout. Il soupira, il parla, il pressa, mais toujours en vain. Il ne se rebuta point pour cela, & la vertu d'Alciane redoubla son amour. Enfin cette belle & spirituelle Personne luy fit connoistre qu'elle ne rebutoit pas ses vœux, par aucune auersion qu'elle eust pour luy; mais que son deuoir l'obligeoit à ne point répondre à

son amour : ce qui consola Tifimandre, & luy fit croire qu'il en eust esté aimé, si elle eust esté Fille, ou Veufue. Pendant qu'il se flatoit ainsi, & qu'il admiroit la vertu d'Alciane, son Mary faisoit tout le contraire; il ne scauoit d'où venoient ses chagrins, & cependant il en estoit accablé; il querelloit sans cesse Alciane, & disoit qu'elle estoit d'intelligence avec Tifimandre; & dés qu'elle luy faisoit la mine, il disoit aussitost qu'elle deuoit mieux recevoir vn Homme de sa qualité qu'il luy auoit amené luy-mesme; qu'il estoit son amy,

& qu'il luy auoit obligation. Ces emportemens arriuerent si souuent, & il querella Alciane tant de fois pour d'autres choses où elle n'auoit pas plus de tort, que cette Belle estant enfin lassée de tant d'inégalité, resolut de se separer de luy; & s'estant retirée vn jour dans vn Couuent, elle commença de le plaider, afin d'obtenir la separation qu'elle souhaitoit. Megaste se defendit, & sentit pour elle, avec toute sa rage, le plus violent amour qu'vn cœur puisse ressentir en l'estat où deuoit estre le sien. Il y auoit deux ou trois mois que ce

Procés duroit, quand Megaste reuenant vn soir de souper en Ville, reçeut vn coup de mousqueton à deux cens pas de chez luy, par vn Homme seul qui s'enfuit aussitost, & ne le vola point. Alciane apprenant que son Mary estoit blessé, oublia qu'elle plaidoit contre luy; elle quitta le Couuent, & vint genereusement demeurer avec luy pour le faire traiter. Il la reçeut bien, & ne se plaignit point d'elle. Tous ceux qui le connoissoient, raisonnerent sur ce qui luy estoit arriué, & ne douterent point que ce ne fut vn assassinat. On en sou-

pçonna Tifimandre, & vn autre Homme de qualité, qui auoit esté vn peu assidu auprès d'elle, & qui auoit paru son Amant: mais comme ce dernier estoit vn des meilleurs amis du Mary, les soupçons qu'on eust de luy ne furent pas si forts. Megaste mourut quelque temps apres de sa blessure. Il témoigna beaucoup de tendresse à sa Femme; & dit que celuy qui l'auoit fait assassiner, l'estoit venu voir plusieurs fois pendant sa maladie, mais qu'il ne le vouloit pas nommer, & qu'il luy pardonnoit de tout son cœur. Il estoit venu tant

190 NOUVELLES GALANTES
de gens le voir pendant sa
maladie, que l'on ne sçeut
qui soupçonner; & comme
routes choses s'oublent avec
le temps, vn mois apres la
mort de Megaste, on ne
parla presque plus ny de luy,
ny de ceux qu'on croyoit qui
auoient fait le coup. Quel-
que temps apres, les affaires
de Tifimandre estant finies,
il fut prendre congé d'Al-
ciane; & l'ayant dans son
deuil trouuée plus belle que
iamais, il la quitta plus amou-
reux qu'il ne l'auoit esté du
viuant de son Mary. Il luy en
fit connoistre quelque chose;
& comme elle auoit de l'es-

prit, elle luy fit pressentir qu'il n'estoit pas encor temps de parler de cela, & qu'un Epoux luy plairoit mieux qu'un Amant. Il s'en retourna en son Pais dès le lendemain, & resva à Alciane pendant tout le chemin. Quand il fut arriué chez luy, il y resva encore; & voyant qu'il luy estoit impossible de l'oublier, il commença de songer au mariage, & crût que cette proposition ne luy déplairoit pas. Il luy escriuit, & en reçeut des réponses favorables, bien qu'elles ne marquassent pas tout à fait qu'elle acceptoit son offre.

Enfin le bout de l'année estant venu, Alciane crût que la bienfiance ne l'obligeoit point de rejeter les propositions de Tifimandre; elle estoit fort mal dans ses affaires, il estoit fort riche, il estoit de qualité, il luy vouloit faire des avantages considerables: toutes ces choses l'obligerent à recevoir ses propositions; & il n'y a point de Femme qui n'en eut fait autant, ou du moins qui ne l'eust pû faire sans en estre blâmée. Tifimandre vint bientôt à Paris pour son mariage. Il en auoit vne joye inconceuable, à cause de la vertu qu'il auoit reconnuë

reconnuë en Alciane avant que son Mary mourut. Toutes choses estant donc disposées pour le second mariage de ces deux Amans, il se fit au grand contentement de l'vn & de l'autre. Tifimandre auantagea beaucoup Alciane. Tout le monde fut surpris de ce mariage : Les Enfans de Tifimandre en enragerent; mais ils eurent beau pester, il fallut en passer par là. Quelque temps apres son mariage, Tifimandre les enuoya à la guerre, dans vn Pais étranger, parce qu'il n'y en auoit point alors en France. Ils emmenerent avec eux vn

Valet de Chambre, qui auoit la reputation d'un Homme de grand cœur. Il estoit en effet vray qu'il en auoit; mais il estoit accompagné de si méchantes qualitez, qu'ils le renuoyerent bien-tost en France. A peine y fut il de retour, qu'il se mit à voler. Il recommença si souuent, qu'il fut enfin arresté. Il ne fut pas plustost en prison, qu'il songea aux moyens de se sauuer d'un lieu d'où il préuoyoit bien qu'il ne pourroit sortir que pour aller au suplice. Comme il auoit de l'esprit, il s'auisa donc d'une fourbe qu'il crût pouuoir empescher

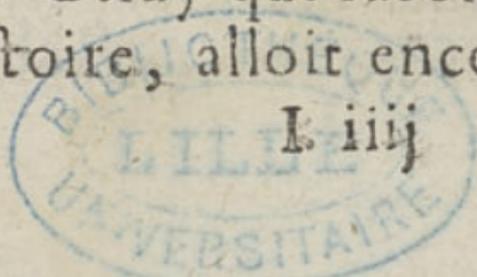
pour quelque temps sa mort, & peut-estre tout à fait. Il se souuint qu'alors que Megaste auoit esté tué, on auoit soupçonné Tifimandre, & il crût que l'on en douteroit bien moins, puis qu'il en auoit épousé la Veufue. Si, dit-il en luy-mesme, i'accuse Tifimandre de s'estre seruy de moy pour assassiner Megaste, & de m'auoir fait faire le coup, il en aura aussi-tost auis; & voulant empescher vn tel bruit de se répan- dre, il me fera peut-estre sau- uer, afin qu'il ne soit iamais parlé d'vne chose dont le bruit, faux ou veritable, ne

luy peut estre que defauantageux. En tout cas, si ie ne reüssis point, ie ne puis estre plus malheureux que ie suis. Apres auoir ainsi raisonné en luy-mesme, & resvë à tout ce qu'il deuoit dire, il se declara coupable de l'assassinat de Megaste. Il dit que Tisimandre luy auoit fait faire, & qu'il croyoit qu'Alciane en estoit demeurée d'accord. Il dit en suite tant de choses, & de si vray-semblables, qu'il auroit fait croire à tous autres, qu'à des Iuges bien éclairés, qu'il disoit vray. On ne laissa pas de faire arrester Tisimandre & sa Fem-

me, quel'on mit en differents lieux, afin qu'ils ne pûssent se parler. Peu de temps apres ils furent interrogez, & répondirent d'une maniere qui fit d'abord connoistre, & leur innocence, & leur esprit. On poussa pourtant la chose plus avant, & l'on se servit d'un stratagème pour surprendre Alciane. On luy dit que Tisimandre avoit tout confessé, & qu'il n'estoit plus temps qu'elle déguifast rien; qu'il l'avoit justifiée, mais qu'il avoit avoué que depuis son mariage il luy avoit dit qu'il estoit l'auteur de la mort de son Mary; & l'on

adjousta que depuis qu'elle l'auoit sçeu, elle deuoit bien l'auoir déclaré. Ce fut alors qu'elle fit voir son esprit; & qu'apres auoir soustenu que Tifimandre ne luy auoit rien dit, & qu'elle ne croyoit pas qu'il eut esté capable d'vne si lâche action, elle adjousta que quand mesme il l'auoit faite, & luy auroit dit depuis son mariage, il estoit son Mary, & qu'elle ne croyoit pas deuoir vanger le defunt sur celuy qui viuoit. Que tout ce qu'elle auroit pû faire, estoit de tâcher à s'en separer doucement, sans en faire connoistre les veritables raisons.

Elle dit cela avec vn air si charmant, & si spirituel, qu'elle se fit admirer de tous les Iuges: de sorte qu'ils ordonnerent qu'on donneroit la Question au Valet de Chambre; ce qu'on fit aussitost. Il ne la pût supporter jusques au bout, sans auoüer son imposture. Il en eut la récompense qu'il meritoit; & Tisimandre & Alciane sortirent de prison, sans que cette auanture fit aucun tort à leur reputation, n'ayan pas esté moins depuis estimez de tout le monde, qu'ils estoient auparavant. Celuy qui raconta cette Histoire, alloit encore



200 NOUVELLES GALANTES
dire quelque chose à la gloire
d'Alciane, lors qu'il apper-
ceut son Procureur; ce qui
fit rompre la conuersation.





NOUVELLE IX.

Chacun aime son semblable.

Est-il possible, s'écrierent vn jour deux ou trois Personnes en mesme temps, en voyant passer vne Dame appelée Alcine, avec vn grand équipage, que cette Femme ait pû trouuer vn Mary comme elle a fait depuis peu, après la vie qu'elle a menée? Si vous scauiez l'histoire de son mariage, comme ie la sçais, leur reparti-

vn de la compagnie, vous verriez que la chose n'est point si étonnante que vous vous persuadez, & qu'elle estoit faisable de la maniere qu'elle s'est faite. Je connoy l'vn & l'autre, & ie sçay des particularitez là-dessus, qui ie croy sont ignorées de bien des gens. Chacun le pria de les raconter; ce qu'il fit sans se faire prier, de la maniere qui suit.

Philon, qu'Alcine a épousé, est vn Homme de qualité, dont le nom est connu de bien des gens qui ne connoissent pas la personne. Il connoissoit Alcine, auant que

d'en estre connu autrement que de nom ; & dès qu'il comença à luy plaire, il chercha plustost les moyens de découvrir la vie qu'elle auoit menée, que ceux de luy faire connoistre son amour. Comme l'on vient à bout de tout avec de l'argent, il gagna vne vieille Femme de Chambre qui l'auoit élevée, & qui ayant toujours esté à elle, sçauoit tous ses secrets. Elle ne les luy découvrit pas seulement de viue voix, mais elle luy donna de quoy n'en pas douter, en luy remettant entre les mains plusieurs Lettres qui auoient esté écrites à Alcine.

par les Amans, & qui découvroient vne bonne partie de ses galanteries. Comme Philon n'estoit pas Homme que cela effrayast, & que d'ailleurs il ne croyoit pas qu'il y eust des Femmes au Monde qui n'eussent eu quelques petites galanteries, il prit la resolution que vous allez voir. Comme il n'estoit point connu d'Alcine, il luy fut parler de mariage de la part de Philon, dont il se disoit intime amy; & le fit de si bonne grace, & avec tant d'esprit, qu'elle ne songea qu'à l'Ambassadeur, sans se soucier du Maistre. Elle luy dit qu'elle

n'estoit point dans le dessein de se marier; mais qu'elle auroit veu ce qu'elle auroit eu à faire, s'il eust parlé pour luy. C'est assez, Madame, luy dit-il, & i'ay appris ce que ie souhaitois. Je n'en demande pas dauantage: Je voy bien par ce que vous venez de dire, que vous aimez Philon de bonne foy: Je le suis, Madame; & si vous voulez, l'affaire sera bientoft terminée. Elle voulut luy repartir en cet endroit. I'ay bien d'autres choses à vous dire, Madame, reprit-il aussitost, sans luy donner le temps de parler. Permettez-moy de vous tout

dire; & quand ie vous auray fait voir que nous ne nous tromperons point l'vn l'autre, en nous épousant, vous me direz en vn mot, si ie suis vostre fait, comme ie trouue que vous estes le mien, malgré tout ce que ie vous vais dire. Ie sçay toutes les galanteries que vous auez eues en vostre vie, & ie veux bien vous prendre sur ce pied là. La premiere commença il y a dix ans, par l'amour que vous eustes pour Cleante: vous la pouffastes si loin, que vous en eustes vn Enfant; & pour vous montrer que ie n'auance rien dont ie ne sois

assuré, en voicy vne preuue certaine. Il tira alors vne Lettre de sa poche, qu'il leut. Voicy à peu pres ce qu'elle contenoit, car i'ay aussi bonne memoire qu'un Escuyer de Roman.

A MA CHERE ALCINE.

LE chagrin que tout le monde La remarqué sur mon visage depuis que ie suis à l'Armée, a fait croire à plusieurs que ie n'estois pas propre à ce mestier, & que i'en estois rebuté dès ma premiere campagne. Cependant il ne venoit que de la crainte que i'auois que tu n'accouchasses pas heureusement: mainte-

nant que j'ay appris par ta Lettre,
 que tu m'as donné un Fils pour
 gage de nostre amour, & que tu te
 portes bien, ie vais reprendre ma
 gayeté ordinaire, si ie puis toutefois
 en auoir estant éloigné d'une Per-
 sonne que j'aime plus que moy-mesme.
 Ton fidelle, CLEANTE.

Vn procedé aussi nouveau
 que celuy de Philon, surprit
 d'abord tellement Alcine, que
 son étonnement l'empescha
 de parler. Elle voulut toute-
 fois reprendre la parole, apres
 la lecture de cette Lettre: mais
 Philon luy dit brusquement;
 Il n'est pas encor temps, Ma-
 dame, que vous preniez la

peine de me répondre; i'ay bien d'autres choses à vous dire, & vous parlerez quand i'auray acheué. Elle fut encor aussi surprise qu'elle l'auoit esté d'abord; & Philon continua de la sorte. Quelque temps apres la mort de Cleante, vous auez esté aimée du Prince Anaximandre qui vous auoit promis de vous épouser; & peut-estre qu'il l'eut fait, si ses Parens ne l'en eussent empesché. Pendant vne bonne partie du temps qu'a duré cet amour, vous estiez à vne Maison de campagne à dix lieuës de Paris, où il vous alloit voir pres-

que tous les jours en poste; & si par hazard il en manquoit quelque vn, il vous enuoyoit ce jour là vn Courrier exprés, & mettoit dessus la Lettre qu'il vous enuoyoit, *A la Princesse Anaximandre.* Vous auiez vn Seruice de Vaisselle d'argent, & vn grand Miroir, où estoient ses armes; & il n'épargnoit rien en ce temps pour vous marquer son amour. Vous avez vne Fille de luy, qu'il entretient dans vn Couuent. Malgré la passion qu'il auoit pour vous, il n'a pas laissé de se marier. Depuis son mariage, il vous a pourtant donné des mar-

ques de sa reconnoissance; & vous a protégée hautement contre des gens de la plus haute qualité, qui vous auoient entrepris touchant vne affaire tres-delicate & tres-perilleuse. Apres ces deux attachemens considerables, dont le dernier vous auoit mis en reputation, tous les Blondins vous ont rendu visite, & vous auez esté trois ans Coquette, pendant lequel temps vous auez reçu deux ou trois milliers de Billets d'eux. Je ne sçay point ce qui s'est passé tant qu'ont duré ces galanteries touchant ces sortes de choses qu'il faut tou-

cher au doigt pour assurer. Quand de trois ou quatre cens Personnes qui vous ont fait la Cour, vous en auriez écouté deux ou trois douzaines, peut-estre qu'ils le meritoient bien, & vous n'aurez rien fait que toute autre n'eut fait aussi bien que vous, s'estant mise vne fois sur le pied où vous estiez. Voila, Madame, vne partie de vostre histoire, poursuiuit-il, en la regardant encor qu'elle eust les yeux baïssés: Tout ce que ie viens de vous dire, ne m'empeschera pas de vous aimer, pourueu que vous me promettiez de n'aimer que

moy à l'auenir. Vous ne devez point estre fâchée que ie vous parle de la sorte; vous auriez crû me tromper en m'épousant, & vous auriez toujours apprehendé apres que ie n'appriſſe ce que ie vous viens de dire. Alcine commençoit à leuer les yeux pour regarder ſi Philon luy plaiſoit toujours, afin de donner ſon conſentement au mariage qu'il ſouhaitoit, lors qu'il pourſuiuit ainſi. Il n'eſt pas encor temps, Madame, de me donner voſtre aueu; vous pourriez vous en repentir, ſi vous le faiſiez auant que de me connoiſtre auſſi parfaite-

ment que ie vous connoy :
c'est pourquoy ie veux bien
vous faire vn portrait de ma
vie passée, par lequel vous
pourrez apprendre que nous
sommes assurément bien di-
gnes l'un de l'autre, & que
nous n'auons rien à nous re-
procher. I'ay deux grands
Garçons de la premiere Maif-
tresse que i'ay eu ; ils sont
presentement à l'Armée, &
pourront à l'auenir se passer
de moy, ayant eu assez de
credit à la Cour pour leur
faire donner des Charges qui
leur peuuent donner de quoy
subsister le reste de leur vie.
I'ay eu vn grand Procés pour

auoir enleué autrefois vne
Fille de quinze ans, d'une des
meilleures Maisons de France.
Ce Procez m'a beaucoup
cousté, & n'a pas accommodé
mes affaires. I'ay esté con-
damné à auoir le cou coupé,
pour auoir justement tué vn
Coquin qui auoit voulu
m'assassiner. Il n'en auroit
iamais esté parlé, sans le Mary
d'une Femme que i'aimois,
qui estoit fort puissant, & qui
n'ayant iamais pû m'empes-
cher de voir sa Femme, ny sa
Femme de me voir, s'estoit
seruy de cette occasion pour
me faire abatre la teste; mais
i'eus bientoist apres ma grace,

ce qui le pensa faire enrager. Quand ie suis jaloux, ie le suis plus qu'un Diable; & ie poignarderois, ou empoisonnerois vne Femme, dont ie pourrois auoir des preuues conuainquantes de l'infidelité. Malgré tout ce que mes amours & mes Procés m'ont cousté, i'ay encor vingt mille liures de rente: si ma Personne vous plaist, & que ce bien vous contente, vous n'auiez qu'à parler. Comme ie veux que vous me prometiez de n'en aimer iamais d'autres, ie vous promettray de n'en aimer point aussi, encor que les Marys ne soient pas

pas tenus de garder leur fidelité avec tant d'exactitude: mais comme ie veux me retirer, & que ie suis las de la débauche, ie vous promets vne foy inuiolable. Philon se tût apres cela, pour attendre la réponse d'Alcine. Elle luy demanda du temps pour y resver; mais ayant fait d'abord reflexion sur les vingt mille liures de rente, & desirant de se retirer aussi bien que Philon, de la vie qu'elle auoit menée, elle crût qu'avec ce reuenu, & vn Homme qui luy plaisoit, elle pouuoit faire vne honneste retraite: c'est pourquoy elle fit dès le

lendemain ſçauoir à Philon, qu'elle l'acceptoit pour Epoux. Il en fut rauy, & leur mariage ſe fit quelque temps apres. Quand celuy qui raconta cette hiſtoire, eut ceſſé de parler, chacun parla du procedé de Philon, qu'on trouua fort franc, & fort nouueau: on dit que le Mary & la Femme eſtoient bien assortis, & qu'ils eſtoient dignes l'un de l'autre; & on auroit peut-eſtre raisonné dauantage ſur vne auanture ſi ſurprenante, ſi l'heure du ſouper qui approchoit n'eut obligé la compagnie de ſe ſeparer.



NOUVELLE X.

*L'amour des Richesses cause de
grands maux.*

VN Homme qui cher-
choit le Maistre de la
Poste de Burgos à qui
il auoit affaire, trouua chez
luy tous ses gens alarmez, &
qui couroient deçà delà, sans
sçauoir ce qu'ils faisoient, ny
ce qu'ils disoient. Il demanda
à plusieurs s'il estoit au Logis,
mais personne ne luy répon-
doit. Enfin il fit tant de

220 NOUVELLES GALANTES
questions, qu'un des Domestiques du Logis qui paroissoit plus prudent que les autres, luy dit: Je croy qu'il n'y a que vous à Burgos qui ne sçachiez pas que celuy que vous demandez a esté retiré mort de son Puits, par vne auanture aussi surprenante que funeste, & dont on parlera sans doute longtemps. Ce que vous me dites, me donne beaucoup de curiosité, luy repliqua cet Homme, & ie souhaite ardamment d'apprendre vne auanture si extraordinaire. Je vay vous la raconter en peu de mots, luy repartit le Domestique, qui

paroissoit auoir plus d'esprit que les autres, & qu'il reconnut à sa mine pour vn des Commis de la Poste. Il s'acquitta aussitost de sa parole, & commença de la sorte.

Dom Henrique qui vient de finir si malheureusement ses jours, auoit vn Fils qui le quitta à sept ou huit ans, parce qu'il souffroit impatiemment ses débauches, & qu'il ne vouloit pas qu'il hantast plusieurs jeunes gens aussi débauchez que luy. Dom Philippes (c'est ainsi que s'appelloit ce Fils) trouua moyen auant de partir, de prendre vne somme considerable dans

le Cabinet de son Pere, pour luy seruir à faire les voyages qu'il s'estoit proposez. Son Pere fut deux ans apres son depart sans entendre parler de luy ; mais enfin il reçeut nouvelle qu'il se portoit bien, par vn de ses amis qui l'auoit veu, & quelque temps apres il en reçeut de luy-mesme. Dom Philipes luy manda qu'il estoit aux Indes, & qu'il estoit y faire vne fortune considerable. Il luy escriuoit de temps en temps que ses affaires alloient de mieux en mieux, & puis il fut tres-longtemps sans luy écrire; ce qui fit croire à Dom Hen-

rique qu'il estoit mort, & luy fit pleurer son trépas, comme vne chose dont il ne doutoit quasi point. Depuis deux jours il est arriué ceans, sans que ce malheureux Pere l'ait reconnu, ny aucun des Domestiques qui l'auoient veu autrefois. Il a luy-mesme remis sa Malle entre les mains de Dom Henrique, il l'a prié d'en auoir soin, & luy a dit qu'elle estoit remplie de beaucoup de choses de grand prix, & sur tout de Pierreries. Cet aueugle Pere luy a promis qu'il la garderoit fidèlement, & qu'il en auroit autant de soin, que si elle estoit à luy-

224 NOUVVELLES GALANTES
mesme. Dom Philipes ne
croyoit pas qu'elle fust en
de meschantes mains, & auoit
toûjours connu son Pere
pour vn fort honneste Hom-
me. Apres s'estre ainsi dé-
chargé d'vne chose, dont la
garde est si difficile, & qui
couste tant de temps, de soins
& de peines à acquerir, il fut
chez vn de ses amis, qui estoit
aussi l'intime de son Pere. On
ne l'y reconnut pas d'abord,
non plus qu'on auoit fait chez
luy; mais il se fit connoistre,
& luy apprit ce qu'il luy es-
toit arriué, & comme il n'a-
uoit pas esté reconnu de son
Pere. En suite il luy dit qu'il

estoit fatigué, & s'alloit coucher, ayant fait dessein de ne se decouvrir que le lendemain. Il pria cet amy que ce fut en sa presence, & luy fit promettre qu'il viendroit dîner le lendemain avec luy chez son Pere. Cet amy appelé Dom Cesar, luy donna sa parole qu'il n'y manqueroit pas; & Dom Philipes se sentant fort las & fatigué, fut se mettre au lit, en songeant à la joye qu'il auroit le lendemain en se decouvrant à son Pere. Pendant qu'il se mettoit au lit, Dom Henrique qui avoit toujours songé aux richesses qui estoient dans la

Malle, fit appeller vne Nièce qui logeoit avec luy, qu'il auoit touûjours connuë pour vne Personne fort interessée, & qui estoit capable de faire toutes choses pour du bien. Il luy dit qu'il y auoit vn beau coup à faire, & que s'ils égorgeoient, pendant son premier somme, celui qui luy auoit laissé la riche Malle qu'il auoit entre les mains, ils trouueroient des tresors capables de les mettre à leur aise. Cette Nièce nommée Leonor, parut d'abord surprise de cette proposition: elle crût que son Oncle la vouloit éprouuer; mais ayant enfin

connu qu'il parloit serieusement, elle consentit à ce qu'il vouloit, apres auoir toute fois douté vn peu de temps; car de pareilles resolutions ne se prennent pas tout d'vn coup. Quand ils furent bien affermis dans leur dessein, & que l'heure de faire leur coup fut venuë, ils furent doucement écouter si leur Hoste dormoit; & l'ayant entendu ronfler, Dom Henrique luy donna quatre ou cinq coups de poignard, & sentit tout à coup vn remords si puissant, que peu s'en fallut qu'il ne s'en donnast autant sur l'heure à luy-mesme. Leonor le remit

vn peu ; & comme il n'y a plus de remede à vne affaire faite, ils ne songerent plus qu'aux moyens de la cacher. Ils prirent le corps & les draps tout sanglans, & les habits du defunt, qu'ils enfermerent dans vn grand Coffre, jusqu'à ce qu'ils eussent trouué ce qu'ils feroient du corps. Ils mirent en suite d'autres draps au lit, & furent dans la Chambre de Dom Henrique, où ils ouurirent la Malle, & trouuerent dequoy se consoler du crime qu'ils venoient de faire; car en effet elle estoit remplie de beaucoup de Pierreries. Ils se furent en suite mettre au

lit, mais ils ne dormirent point, & resverent sans cesse & au crime qu'ils auoient fait, & aux richesses qu'ils auoient trouuées. Le lendemain matin, Dom Henrique demanda à ses gens des nouvelles de son Hoste; ils furent voir dans sa Chambre, & vinrent dire qu'il n'y estoit pas, & qu'il falloit qu'il fut forty de bon matin, sans qu'on l'eust veu passer; mais qu'il y auoit encore quelques hardes dans sa Chambre. Dom Henrique y en auoit laissé tout exprés, afin que ses gens ne le cherchassent pas avec trop d'empressement; ce qu'ils auroient

fait, s'ils auoient crû qu'il eust épié l'occasion de sortir pour ne point payer. Sur les onze heures, Dom Cesar, que Dom Philipès auoit conuié à dîner, arriua; & apres quelques discours indiferens, il demanda à Dom Henrique des nouvelles de son Hoste. Il luy repartit, qu'il estoit fort de grand matin, & tourna viste la conuersation sur vne autre matiere. Dom Cesar la reprit aussitost, & dit qu'il n'auoit iamais veu de Garçon mieux fait que celuy-là. Dom Henrique changea encor de discours; & Dom Cesar reprenant touûjours le mesme,

luy demanda s'il ne viendrait pas bientôt. Dom Henrique dit qu'il ne viendrait point dîner, & fit servir quelque temps apres. Quand Dom Cesar vit qu'il estoit vne heure passée, & que Dom Philipès ne venoit point; il dit à Dom Henrique qu'il auoit esté conuié à dîner par son Hoste, & qu'il s'estonnoit bien de ce qu'il ne venoit point: Et ne pouuant plus à la fin retenir son secret, il luy dit; Je croy qu'il ne sera pas fâché que ie vous decouure ce qu'il ne voulut pas vous dire hier au soir, & qu'il vouloit que nous vous

apprissions aujourd'huy ensemble en disnant. Je veux, adjoûta-t'il, auoir le plaisir de vous le dire sans luy, pour le punir de ce qu'il n'est pas venu comme il m'auoit promis. Sçachez donc que celuy que vous n'avez pas reconnu, est vostre Fils que vous croyez mort, qui a fait vne fortune considerable, & qui vient pour estre l'appuy de vostre vieillesse. Dom Henrique demeura presque immobile, & regarda Leonor qui jetta les yeux sur luy en mesme temps, & qui ne parut pas moins surprise. Je me doutois bien, adjoûta Dom Ce-

far, que la joye produiroit cet effet en vous. Oüy, vous reverrez ce Fils que vous avez crû mort; mais vous le verrez riche & raisonnable, & vous le verrez enfin en estat de faire du bien à toute sa Famille. Dom Henrique n'eut pas la force de faire paroître son desespoir, encore qu'il eut d'abord fait dessein de perir; mais il estoit si abatu & si touché, qu'il ne pouvoit proferer vne seule parole. Il resolut pourtant de finir ses jours sur l'heure; mais craignant qu'on ne l'en empeschast, il descendit, & dit à Dom Cesar qu'il alloit reue-

nir. Quand il fut dans la court, il jetta les yeux sur le Puits; & ne cherchant qu'à mourir sans qu'on l'en pût empescher, il fut se jeter dedans la teste la premiere. Un Valet qui estoit au bout de la court, & qu'il n'auoit pas apperceu, le vit tomber, & cria aussitost au secours. Cela passa de bouche en bouche, & Dom Cesar & Leonor descendirent; les Voisins vinrent, & l'on retira quelque temps apres Dom Henrique, mais il estoit déjà mort. Ce que ie vous dis arriua auant-hyer, adjoûta ce Commis, & nous pleurâmes tous la mort

de nostre Maistre, que nous crûmes plutoſt arriuée par malheur, que de deſſein pre-medité. Leonor en parut la plus touchée, & ſe mit au lit ſans qu'on pût tirer d'elle vne parole. Dom Ceſar interrogea à part le Valet qui auoit veu tomber ſon Maistre dans le Puits, & ſe douta bien que le deſeſpoir auoit cauſé ſa mort. Il eſt reuenu aujourd'huy voir Leonor, qui luy vient de raconter preſentement tout ce que ie vous viens de dire, & qui eſt morte en acheuant ſon recit, du poiſon qu'elle auoit pris, pour ſe punir elle-mesme de

son crime. Ce qui fait voir
que l'amour des Richesses
cause de grands maux.





NOUVELLE XI.

*Les belles Femmes font souvent la
fortune de leurs Marrys.*

L n'y a rien dont
leur esprit ne vienne
facilement à bout ;
tout ce qui nous paroist le
plus difficile, leur est aisé, si-
tost qu'elles veulent l'entre-
prendre ; & c'est, sur tout,
dans les affaires d'amour qu'
elles triomphent, & où elles
ne manquent iamais d'inuen-
tion ny de resolution pour

238 NOUVELLES GALANTES
executer. Il se trouue beau-
coup à Paris de celles-là, &
il n'est pas nouueau que les
Femmes y fassent l'amour. Il
y a longtemps qu'elles s'en
messent; mais si c'est plus
souuent qu'en aucun autre
lieu, c'est qu'elles en ont plus
de commodité; car par tout
elles en ont mesme enuie, &
ie trouue qu'elles ont raison.
C'est le plus grand des plaisirs
de la vie, & celuy qui dure le
plus longtemps, quand on en
vse bien. Mais voyons si les
Heros Bourgeois de cette his-
toire en ont sçeu bien vser.
Il y auoit longtemps qu'un
nommé Bertran, Homme

employé dans les affaires, & qui auoit beaucoup de credit, estoit amoureux d'une jeune & belle Personne, Femme du Secretaire d'un Homme de robe. Un reste d'amitié qu'elle auoit pour son Mary, l'empescha d'abord de répondre aux desirs de Bertran, qui mettoit tout en usage pour se faire aimer, & n'oublioit pas les presens. Clarine (c'est ainsi qu'elle se nommoit) fut fort ébranlée, & ne se trouuoit plus de raisons pour opposer à celles de son Amant, & crût mesme luy auoir trop longtemps fait attendre les faueurs qu'il luy demandoit:

mais elle ne sçauoit comment faire; ce n'est pas qu'elle fut scrupuleuse, car auant son mariage elle auoit cessé de l'estre avec son Mary; mais elle n'auoit pas toute la liberté nécessaire pour venir à bout de ses desseins. Enfin comme vn bon esprit sçait vaincre tous les obstacles, & que l'amour inspire de l'invention, Clarine sçeut trouver le moyen d'introduire Bertran chez elle, sans que ses gens s'en apperçeussent, pendant que Colinar son Epoux estoit occupé pour toute vne apresdisnée chez son Maistre. Le temps ne fut point perdu
en

en propos superflus, car ils n'estoient point de ces gens qui se piquent de belles conuersations; & ils crûrent le pouuoir mieux employer, & deuoir prendre aussi des mesures pour se voir souuent, ce qui estoit difficile; car Colinar estoit quasi touûjours chez luy, & y faisoit tout ce qu'il auoit à faire pour son Maistre. Bertran qui ne pouuoit souffrir de si grands obstacles, & qui aimoit ses commoditez (car tous les gens d'affaires veulent leurs aises) proposa à Clarine de faire donner vn employ à son Mary qui vaudroit quatre fois plus que son

242 NOUVELLES GALANTES
Secretariat, & qui le feroit de-
meurer à la campagne. Cette
proposition luy plût, & elle
trouua l'expedient vtile à plus
d'une chose. Bertran fut rayy
de la joye qu'elle en témoi-
gna; & dès le lendemain vint
dire à Colinar, qu'estant des
anciens amis de sa Mere qui
l'auoit autrefois prié de faire
quelque chose pour luy, il
luy auoit procuré vn employ
considerable, mais qu'il ne
deuoit en jouïr de trois ou
quatre mois. Colinar luy fit
de grands remercimens, & le
traitta mesme vn jour chez
luy, où il eut le plaisir de voir
sa Femme à son aise, & d'estre

assis à table auprès d'elle, pendant tout le repas qui dura fort longtems. Il reuint ensuite quelquefois la voir: mais le Mary estant presque toujours au logis, comme i'ay déjà dit, ce n'estoit pas contentement pour l'un ny pour l'autre. Ils auoient encor trois mois à attendre que le Mary partit pour se voir à leur aise. Il ne vouloit point quitter son Secretariat jusques à ce temps-là; & nos Amans commençoient fort de s'ennuyer de sa presence, quand la Fortune qui fauorise quelquefois les Amans, les aida toute seule lors qu'ils y pensoient le

moins. Colinar fut obligé de faire vn voyage à la campagne avec son Maistre, qui deuoit durer vn mois. Pendant ce temps, Bertran vit souuent sa chere Clarine; ils soupirerent ensemble, & il vescu avec elle, de façon à luy faire souhaiter que cela durast toujourns. L'habitude de se voir, ne diminua point leurs empressemens; & ils profiterent si bien de l'absence de Colinar, qu'ils se voyoient les jours entiers, & ne laissoient pas encore de s'écrire de mesme qu'ils auoient fait, quand ils ne pouuoient pas se voir. Le

mois que deuoit durer le voyage, se termina, & Colinar écriuit à sa Femme qu'il seroit à Paris dans deux ou trois jours. Elle en eust vn chagrin extrême, & fit voir à Bertran la Lettre de son Mary, dont il n'eut pas moins de tristesse. Le jour du retour de Colinar arriua; & sa Femme qui estoit alors à sa fenestre, le voyant venir du bout de la Ruë, se ressouuint tout à coup qu'elle auoit quantité de Lettres de son Amant dans vn tiroir de son Cabinet; & craignant qu'il ne prist fantaisie à son Mary d'y foüiller, elle les prit tout

le plus viste qu'il luy fut possible, & les mit dans le tablier d'une Seruante qui estoit d'intelligence avec elle. Elle luy recommanda de les aller cacher quelque part, & n'eut pas le temps de luy dire davantage, parce que son Mary estoit déjà sur le degré. Cette Seruante estoit à peine sortie pour obeir aux commandemens de sa Maistresse, que Colinar arriua fort fatigué, & tout mouillé. Il demanda d'abord qu'on luy apportast quelque vieil habit pour en changer. Son Valet se souuenant qu'il en auoit veu vn vieux au Grenier, le fut viste

querir, encor que son Maistre eust resolu de ne le plus mettre. Il prit toutefois ce qu'on luy apporta, tant il auoit enuie de se défaire du sien. Mais à peine fut-il habillé, qu'il trouua ses poches plus pesantes qu'elles ne deuoient estre. Il mit aussitost les mains dedans, & trouua quantité de Lettres. C'estoient celles de Bertran que la Seruante y auoit mises, croyant les auoir bien cachées du moins pour quelque temps, & que l'on n'iroit pas chercher vn vieil habit que son Maistre auoit dit qu'il ne mettroit plus. Ces Lettres le surprirent d'abord

beaucoup ; mais elles luy causerent encor plus d'étonnement, quand en ayant ouverte vne, il y leut.

Ma chere Clarine, tu ne dois pas douter que ie ne fasse tout ce qui me sera possible pour faire auoir bientost un employ à ton C.... de Mary, qui l'éloigne d'icy, & qui nous donne les moyens de gouster en repos tous les plaisirs que l'Amour nous peut fournir.

Cette Lettre mit Colinar dans vne fureur épouuanteable. Il fut d'abord dans la Chambre de sa Femme, à dessein de la tuer ; mais il y

trouua trop de monde, & cette action ne demandoit pas de témoins. Les gens qui estoient chez elle, estoient des Femmes de sa connoissance qui estoient entrées pour luy rendre visite vn peu apres l'arriuée de son Mary. Il dissimula & chercha dans son esprit tout ce qui pouoit le détourner du dessein qu'il auoit. Clarine étonnée de voir la grande inquietude qui paroissoit sur son visage, & qu'il la regardoit de temps en temps avec des yeux qui faisoient connoistre que c'estoit à elle qu'il en vouloit, s'efforça de luy faire beau-

coup de caresses : mais comme elle vit qu'il les receuoit mal, elle donna secrettement ordre qu'on luy fit bien apprester à souper, & que sur tout on eut d'excellent vin. En suite elle enuoya querir deux ou trois Voisins qui estoient de ses meilleurs amis, pour souper avec luy, lesquels par bonheur vinrent auant que la compagnie fut sortie. Tout cela ne luy osta pas ce qu'il auoit dans la teste ; & quoy qu'il mangeast comme vn Diable, il parut neantmoins touûjours melancolique. La Seruante cependant ayant remarqué que son Maistre

auoit sur luy l'habit où elle auoit mis les Lettres, en auoit auerty sa Maistresse, qui ne douta point qu'il ne les eut veuës, & crût aussitost que c'estoit d'où venoit sa mauuaise humeur : c'est pourquoy elle fit en sorte qu'il bût beaucoup pendant le souper, & luy mit mesme quelque chose dans son vin pour l'en-yurer plustost ; ce qui fit l'effet qu'elle auoit souhaité, car la compagnie partie, le vin & la fatigue de son voyage furent cause qu'il s'endormit aussitost. Clarine loin de l'éveiller pour le faire coucher, le laissa dormir ; & quand elle

crût qu'il estoit dans vn profond sommeil, elle osta adroitement toutes les Lettres qui estoient dans ses poches, & les fut bruler dans vne autre Chambre; en suite elle le vint éveiller de force, & le tourmenta beaucoup pour le faire coucher. Comme il auoit déjà vn peu cuué son vin, & qu'il auoit dormy plus de deux heures, il luy dit qu'il ne vouloit point coucher avec vne perfide comme elle, & qu'il n'y coucheroit iamais. En suite il chercha dans ses poches pour luy montrer les Lettres qu'il auoit leuës; mais il fut bien surpris de n'y rien

trouuer. Il crût d'abord que sa Femme les luy venoit de prendre, & fut chercher sur l'heure dans tous les coins du Logis, dans le Cabinet, & dans tous les Coffres, dont il prit les clefs; à quoy elle fit, à dessein, semblant de resister vn peu. Il fut fort surpris de ne point trouuer dans tout le Logis ce qu'il cherchoit; & dit enfin à sa Femme ce que c'estoit. Elle le traitta d'extrauagant, d'yurogne, de fou, & luy dit que c'estoit vn songe qu'il auoit fait. Il voulut soustenir d'abord le contraire; mais elle luy persuada si bien qu'il auoit resvê cela,

qu'il commença de croire qu'il en estoit quelque chose, se ressouvenant qu'il auoit bien beu, qu'il y auoit pres de trois heures qu'il dormoit; & voyant qu'il ne pouuoit donner aucune preuue de ce qu'il auançoit (car quand il auoit leu les Lettres il n'auoit pas voulu auoir de témoins) il fut rauy d'auoir lieu de croire qu'il s'estoit trompé: Il fit mille excuses à sa Femme, qui feignit de s'appaiser, & luy dit qu'elle ne vouloit iamais voir Bertran, afin de ne luy point donner de jalousie. Colinar en demeura d'abord d'accord: mais ayant

fait reflexion que le temps d'auoir l'employ qu'il luy deuoit faire donner, approchoit, il changea d'auis, parce que le reuenu en estoit six fois plus grand que du sien. Enfin ce temps arriua; & huit ou dix jours apres que Colinar eut eu sa commission qui estoit à la campagne, comme i'ay déjà dit, il partit pour l'aller exercer. Il s'y trouua fort bien, & sa Femme encor mieux à Paris avec son Amant. Quelques mois apres le départ de Colinar, Bertran ayant vn peu beu, fit dans vne grande compagnie l'histoire du Haut-de-chausses des Lettres

256 NOUVELLES GALANTES
trouuées dedans, & du Mary
à qui sa Femme auoit fait
croire qu'il auoit reſſé tout
cela, & n'auoit leu les Let-
tres qu'en ſonge. Comme
il y auoit beaucoup de gens
quand il fit ce conte, & qu'il
eſtoit aſſez plaiſant pour eſtre
retenu, tous ceux qui l'enten-
dirent s'en ſouuinent bien;
& l'vn d'eux paſſant à quelque
mois de là par la Ville où Co-
linar eſtoit en commiſſion,
fit le conte à vn grand ſou-
per, où ce pauvre Mary dupé
ſe trouua. Il ne pût ſ'empes-
cher de changer de couleur,
& de pâlir de rage : mais
comme on ne ſouſçonnoit

pas que cette auanture luy fut arriuée, on ne prit pas garde à ses changemens de visage. Il quitta la compagnie le plustost qu'il pût, & fut se mettre au lit pour resuer plus à son aise à son malheur, si c'en est vn toutefois d'estre du nombre de tant d'honnestes gens. Il resolut pour se vanger de sa Femme, de ne luy plus enuoyer l'argent de son employ comme il auoit de coûtume, & de le manger tout avec vne jeune Veufue qui le voyoit d'assez bon œil, & qu'il ne haïssoit pas. Cette resolution ne fut pas difficile à suiure, & il

s'accommoda le mieux du monde avec la Veufue. Sa Femme en fut auertie ; & comme elle ne receuoit plus ny nouvelles ny argent de luy, elle luy écriuit qu'elle sçauoit bien la vie qu'il menoit, & luy en fit de grandes plaintes. Il ne luy fit point de réponse ; ce qui la pensa faire enrager : Elle luy récriuit vne seconde fois, & luy manda qu'elle luy feroit oster son employ. Ces menaces ne l'étonnerent point ; car depuis le conte qu'on auoit fait de luy-mesme en sa presence, il auoit eu soin de sçauoir tout ce qui se

passoit, & se doutoit bien que Bertran n'auoit garde de le faire rappeler, parce qu'estant à Paris il ne pourroit plus voir sa Femme si facilement. Clarine voyant qu'elle ne pouuoit plus rien gagner sur son esprit, & qu'il n'y auoit pas moyen de tirer l'argent de luy, le laissa en paix, par le conseil de son Amant, qui luy donna de quoy récompenser la perte qu'elle faisoit de ce costé. Elle deuint grosse; & voulant éuiter le scandale, elle voulut se faire accoucher, & mourut comme font beaucoup d'autres tous les jours.

Colinar ne fut pas trop touché de cette mort, & il épousa, cinq ou six mois apres, la Veufue qu'il aimoit. Bertran fut fort affligé, & la Femme estant morte, ne songea plus au Mary: mais ceux de qui dépendoit la commission, estant fort satisfaits de luy, la luy laisserent, & il vescu plus content avec sa seconde Femme qu'avec la premiere; & quoy qu'on le crût fort bien avec elle avant son mariage, il n'en auoit pourtant rien obtenu, non plus que bien d'autres qui tâchent tous les jours de faire croire qu'ils

couchent avec des Femmes
dont ils ne baisent pas le
bout du doigt.





NOUVELLE XII.

Les Amazones.

LA petite Verole auoit gasté tout le teint de la jeune Dorimene; le chagrin qu'elle en eut, la fit sortir de Paris, pour aller dans vne Maison de campagne. Elle abandonna tous ses Amans heureux & malheureux; & à ce qu'on dit, elle en abandonna beaucoup. Pas vn ne courut apres, & leur passion ne fut pas assez

forte, pour durer apres la perte de son beau teint. Elle viuoit dans vne si grande retraite, & prenoit tant de soin de couvrir son visage, que personne ne se pouuoit vanter de l'auoir veu depuis sa maladie. Son plaisir estoit d'aller souuent à la Chasse masquée, de monter à cheual, & de faire enfin tout son possible pour apprendre les exercices des Hommes. Elle tiroit en volant, & faisoit bien le coup de pistolet. Se voyant au poinct qu'elle souhaitoit, elle resolut de n'en demeurer pas là, & se mit les grandes auantures en teste,

croyant que tous ces auantages de brauoure qu'elle auoit sur les autres de son sexe, ne luy seruiroient de rien, s'ils n'estoient mis en vsage. Elle fit des querelles avecque ses Voisins; mais ce fut en vain, il n'y eut point d'Homme qui voulut entrer en lice avec elle. En vain les exemples fameux de Marphise & de Bradamante estoient alleguez, personne n'estoit émeu par ces exemples à mesurer ses forces avec les siennes. Il y eut vne jeune Personne qui entendit parler d'elle, qui se mit en teste d'essayer si elle ne seroit point plus

plus heureuse au mesme mestier, & qui apres s'estre bien fortifiée dans les exercices des Cavaliers, ne craignit point de se hazarder contre les Hommes; on la craignit moins, ou l'on crût mettre moins du sien à se battre contre elle. Beaucoup de Champions se presenterent, & Dorimene en enragea, & jura de s'en vanger, & sur sa Voisine, & sur tous ceux qui luy auoient refusé le combat. Pour venir à bout de ce dessein, elle se munir des meilleures armes qu'elle pût trouuer, & de la trempe la plus fine; & vsa de tant d'adresse, qu'elle attira

enfin cinq ou six de ces Messieurs au combat ; mais ils ne luy résisterent pas longtemps, & ils furent bientôt contraints de luy céder la victoire. Mais ce ne fut pas tout, cette nouvelle Guerrière fit appeller en duel la Voisine, qui refusa plusieurs fois de se battre : mais enfin ce combat ne pût pas toujours s'éviter ; & comme elles estoient toutes deux sur le bord d'un Pré, où Dorimene vouloit faire entrer un troupeau de Vaches, que Liriane (c'est ainsi qu'on nommoit l'autre Championne) ne vouloit pas qu'il fut gasté, pour en con-

seruer l'herbe pour la nourriture d'un Barbe, qu'un de ses amis luy auoit donné, & qui la seruoit fort vtilement dans ses combats ; leur bile s'échauffa tellement, qu'elles en vinrent aux mains. Les coups de pistolet furent tirez, mais sans blessure de part & d'autre: on en vint aux épées, où Dorimene fut assez heureuse pour desarmer son ennemie. Cette victoire éclata fort, & tous ceux de la contrée ne feigèrent point apres cela de mesurer leurs épées avec elle ; mais ils s'en trouuerent tous mal. Ce bruit vint à la Cour, & des gens deman-

268 NOUVELLES GALANTES
doient qu'il fut informé contre Dorimene; mais l'affaire se trouua si extraordinaire, qu'on la laissa là. Cette nouvelle Bradamante s'ennuya de demeurer à la campagne, & retourna à Paris *incognito*, pour se faire panser de quelques blessures; car dans vn si grand nombre de combats, il ne s'estoit pû faire qu'elle n'en reçeut quelqu'vne. Elle est aujourd'huy parfaitement guerrie de ses playes, & son teint commence à luy reuenir; ce qui luy ramene beaucoup des Amans que la petite Verole auoit éloignez.



NOUVELLE XIII.

Le Duel.

VN jeune Gentilhomme, nommé Theomede, qui estoit dans l'Armée que le Roy auoit en Catalogne auant la Paix des Pyrenées, reçeut vn jour cette Lettre de sa Mere.

Mon Fils, Si ton courage n'est point occupé à quelque Siege, prends la Poste dès que tu auras receu ma Lettre, pour venir vanger l'affront

270 NOUVELLES GALANTES

qu'on a fait à ton Pere. Il a receu à l'âge de soixante & dix ans, un soufflet du jeune Dorante. On les a accommodé; mais ie ne suis pas satisfaite de cet accommodement; & si tu as du cœur, tu ne tarderas point à venir tirer raison de ce temeraire. *SILVIANE.*

Theomede n'eut pas plustost leu sa Lettre, qu'il prit la Poste, & vint à Paris auant que d'aller à la campagne, où son Pere & Dorante faisoient leur sejour ordinaire. Ils ne demeuroident toutefois pas dans le mesme lieu; mais leurs Chasteaux n'estoient pas éloignez d'une petite demy lieuë.

Theomede eut à peine mis pied à terre à Paris, qu'il rencontra vn jeune Homme de sa connoissance, nommé Lisimon, qui auoit tout l'équipage d'un Braue. Il n'y auoit pourtant que trois jours qu'il estoit fortuy de chez vn Notaire, pour prendre l'épée, mais il ne s'en vantoit pas; & comme il y auoit longtemps que Theomede ne l'auoit veu, il tranchoit fort du Braue, & ne parloit que de combats, encor qu'il sceut beaucoup mieux tailler vne plume, que tirer l'épée. Il s'offrit d'abord à Theomede, sans sçauoir s'il auoit affaire

272 NOUVELLES GALANTES
de luy. Il s'en repentit bien-
toft, & toute sa brauoure
trembla, quand Theomede
luy dit qu'il arriuoit exprés
en Poste de Catalogne, pour
se battre contre vn Gentil-
homme de campagne, qui
auoit donné vn soufflet à son
Pere; qu'il auoit besoin d'vn
Second, & que puis qu'il luy
offroit son bras, il l'acceptoit
de grand cœur. Lisimon
changea de couleur, il fut
quelque temps sans répondre;
mais comme il auoit du cœur,
& qu'il ne se déffoit que de
son adresse, n'ayant pas en-
cor d'experience, il se remit
bientost, & accepta le party

de bonne grace. Theomede fut bien aise de l'auoir trouué, car il ne vouloit pas perdre de temps à chercher vn Second. Ils partirent dès le lendemain, & furent coucher à la Ville la plus proche du Chasteau où Dorante demeu- roit. Lisimon luy fut porter vn Cartel de la part de Theo- mede, par lequel il luy man- doit qu'il estoit vn Coquin, d'auoir donné vn soufflet à son Pere; qu'il le vouloit voir l'épée à la main avec vn Se- cond, & se battre contre luy, jusques à la mort de l'vn ou de l'autre. Dorante fut bien surpris de receuoir vn Cartel

274 NOUVELLES GALANTES
touchant vne affaire qu'il
croyoit accommodée : Il pro-
mit pourtant de se trouuer le
lendemain au rendez-vous,
avec vn Second; & Lisiman,
à qui le cœur commençoit à
battre, vint rapporter cette
nouuelle à son amy, & luy
témoigna le reste du jour,
qu'il brûloit d'en venir aux
mains. Theomede en eut
beaucoup de joye, & luy fit
de grands remerciemens de
son zele. Il s'auisa pourtant
la nuit, comme ils causoient
ensemble, n'ayant pas l'vn &
l'autre l'esprit assez tranquile
pour dormir, de luy deman-
der quels combats il auoit

faits. Lisimon ne sçeut d'abord que répondre, & se voyant pressé, auoüa qu'il n'y auoit que quatre jours qu'il auoit pris l'épée quand il estoit party de Paris; mais qu'il n'en auoit pas moins de cœur, & qu'il esperoit qu'il le seruiroit au defaut de l'experience. Theomede fut bien surpris d'aprendre qu'il auoit vn tel Second; mais comme il estoit animé, & qu'il se sentoit assez de force pour en battre deux, il ne s'étonna point. Dés qu'ils virent la pointe du jour, ils se leuerent tous deux; & Theomede recommanda bien à son amy,

en allant au rendez-vous, de ne se point étonner, de parer seulement les coups que luy porteroit celuy contre qui il se battroit, l'assurant qu'il dépescheroit bien viste son Homme, pour l'aller secourir: ce qui rassura vn peu Lisimon, qui croyoit bien deuoir estre battu. Ils furent à peine arriuez au lieu du rendez-vous, qu'ils virent venir Dorante, avec vn Second, trois fois plus grand & plus puissant que Lisimon, & qui paroissoit le plus vigoureux des Hommes. Theomede fut d'abord à Dorante, & le Second de Dorante à Lisimon,

qui commença de trembler voyant approcher vn tel Homme, & qui le traittant d'abord avec mépris, fit connoistre que la conqueſte ſeroit trop aiſée pour luy, & qu'il remporteroit peu de gloire d'auoir vaincu vn ennemy ſi foible. Il mit l'épée à la main en ſe moquant, & ſe battit d'abord comme ſ'il ſe fut joiué. Il porta en fuite de grands coups à Liſimon, qu'il para heureuſement, le cœur commençant de luy reuenir, dans l'eſperance d'eſtre bientôt ſecouru de Theomede, qui pouſſoit vigoureuſement Dorante. Noſtre

brauc Second commença de s'échauffer, & eut du dépit de voir qu'on luy resistoit trop; mais par malheur il s'enfila de luy-mesme, & tomba mort; ce qui surprit fort Lisimon, qui ne s'attendoit à rien moins, & commençoit de se sentir fort pressé. Il fut aussitost à Theomede, qui pouffoit rudement Dorante, qui de son costé disputoit sa vie en galant Homme. Il voulut les separer; mais comme il se vit en deuoir de le faire, Dorante reçut deux grands coups d'épée dont il mourut sur l'heure. Theomede vangea

ainsi l'affront fait à son Pere;
& Lisimon s'aplaudit de son
coup d'essay. Il crût que les
Hommes n'estoient pas si
difficiles à tuer qu'il se l'estoit
imaginé, & que l'avantage
qu'on remportoit dans les
combats, dépendoit autant
du bonheur que de l'adresse;
en sorte qu'il estoit seulement
nécessaire d'auoir du cœur
pour se battre, puis que ceux
qui en manquent, perdent
souuent le jugement dans l'o-
casion, & voyent ainsi leur
adresse inutile, quand au lieu
de coups de fleuret, ils se
voyent alonger tout de bon
de grands coups d'épée. Li-

simon ayant cette pensée, prit congé de son amy qui n'auoit plus que faire de luy; & tout fier de l'heureux succès de ses armes, se resolut de se faire valoir à Paris, & de tenir teste aux plus Braues. Theomede luy fit mille remerciemens, & de grandes protestations d'amitié. Il l'accompagna jusques au lieu où il monta à cheual, & apres s'estre embrassez, Lisimon prit le chemin de Paris, & Theomede celuy du logis de son Pere. Il ne le trouua point, parce qu'il estoit allé voir vn de ses amis qui demeuroit à demie lieuë de là: mais la premiere

Personne qu'il vit, fut sa Mere, qui luy dit d'abord qu'il auoit bien fait de venir pour vanger l'affront que son Pere auoit receu, & qu'il deuoit sans perdre de temps faire appeller Dorante. C'en est fait, Madame, luy dit-il, & mon bras a vangé dans son sang l'affront que cet insolent a fait à mon Pere. Il luy raconta toutes les particularitez du combat, & cette Femme genereuse l'embrassa mille fois, & luy dit qu'il estoit digne d'estre né d'elle. Elle luy conseilla en suite de retourner au plustost à l'Armée, & de tâcher de seruir son Prince utilement.

Comme elle le pressoit de partir, elle receut vn Billet de Theagene, qui estoit vn jeune Gentilhomme, amy de toute la Famille, dont Theomede aimoit la Sœur. Ce Billet s'adressoit à Siluiane; & Theagene luy mandoit, qu'ayant sçeu le combat de son Fils, il la prioit, s'il la venoit voir apres vne action si genereuse, de l'enuoyer chez luy, où il seroit peut-estre plus en seureté que s'il demeueroit chez elle. Siluiane trouua ce Billet fort obligant, & conseilla à son Fils d'aller seulement passer la nuit chez Theagene, & de

partir le lendemain pour l'Armée. Theomede n'eut pas de peine à se laisser persuader d'aller chez son amy, & c'estoit mesme son dessein d'y aller pour voir sa Maistresse. Il prit congé de sa Mere quand le jour commença de baisser, car elle ne voulut pas le laisser partir plustost, de peur qu'il ne fut veu. Il sortit par vne Porte du Jardin qui donnoit dans des Bois, & fut heureusement au Logis de Theagene, où il estoit attendu impatientement & du Frere, & de la Sœur. Cette charmante Fille, qui craignoit pour son Amant,

luy fit paroistre ensemble & beaucoup de joye de sa victoire, & beaucoup de crainte qu'il ne luy arriuaft quelque disgrâce. Theomede la remercia de fes sentimens, & ils eurent vne conuerfation fort longue & fort tendre, où ils recommencerent mille fois la mefme chofe. Ils fouperent ensemble, & fe dirent encor des yeux ce qu'ils s'eftoient dit de viue voix auant le foupper. Ils s'entretinrent encor quelque temps, lors qu'ils furent fortis de table. La Sœur de Theagene fe retira en fuite dans fa Chambre, & Theomede fut coucher

avec ce parfait amy. Le lendemain matin, vn Parent de Theagene, nommé Arimbas, entra jusques dans sa Chambre, par vn priuilege de Parent, malgré les gens de Theagene, qui firent ce qu'ils pûrent pour l'en empescher. Theagene aperceuant Arimbas, dit à son Amy de ne se point decouurer, & qu'il feroit en sorte que ce Parent ne s'aperçeut point qu'il estoit couché avec luy, bien qu'il crût pourtant, ajoustant-il, qu'il n'y auoit point de risque à coure. Arimbas s'estant assis à trois pas du lit, dit à Theagene qu'il estoit

depuis quelque temps de-
uenu amoureux de la Sœur de
Dorante, qui auoit esté tué
la veille par le jeune Theo-
mede; que cela le portoit à
vanger la mort du Frere, &
qu'il venoit le prier de luy
seruir de Second. I'ay mis,
continua-t'il, des gens par
tout en embuscade, qui vien-
dront bientost m'auertir du
lieu où il se fera retiré; & i'ay
dit chez moy, qu'on me le
vint dire icy, afin que dès
que nous sçaurons le lieu où
Theomede s'est retiré, tu ail-
les l'appeller de ma part.
Theagene demeura d'abord
si surpris, qu'il ne sçeut que

répondre ; & Theomede, qui auoit vn cœur de Lyon, brûloit de se découurir. Arimbas attendoit la réponse de Theagene, lors qu'on luy vint dire qu'un de ses gens le demandoit. Il descendit aussitost, & Theomede cependant parla à son amy touchant cette auanture ; & Arimbas, qui reuint plustost qu'ils ne l'attendoient, reconnut Theomede à la voix. Il sçauoit déjà bien qu'il deuoit estre chez Theagene, car c'estoit ce que l'on venoit de luy dire. Theomede se voyant découuert, ne voulut plus se cacher, & ils s'échaufferent

tellement , que la Sœur de Theagene vint au bruit qu'ils firent. Elle n'oublia rien pour les empescher de se battre, & elle auroit eu bien de la peine à obtenir ce qu'elle souhaitoit, si la Sœur de Dorante, qui auoit appris les desseins d'Arimbus, ne luy eut écrit qu'elle luy defendoit absolument de se battre contre Theomede, qu'elle vouloit poursuivre en Iustice; ce qui obligea Arimbus à quitter la resolution qu'il auoit prise. Theomede partit le lendemain pour aller à l'Armée, où il fit de si belles actions, qu'il obtint facilement sa grace de son Prince.

NOUVELLE



NOUVELLE XIV.

La Transfusion du Sang.


NE jeune Beauté,
 nommée Alcidiane,
 auoit vne si furieuse
 auersion pour les Vieillards,
 qu'elle ne les pouuoit souffrir,
 ny mesmes entendre
 parler d'eux; & de peur d'a-
 uoir vn Mary qui deuint vn
 jour vieux, elle auoit resolu
 de ne se iamais marier. Ce-
 pendant elle estoit éperduë-
 ment aimée d'vn Vieillard

290 NOUVELLES GALANTES
nommé Alceste, qui sçachant l'auersion qu'elle auoit pour ses semblables, tâchoit de ne point paroistre vieux deuant elle. Il estoit toujours vestu à la mode, il portoit des souliers fort étroits, avec de hauts talons; & pour auoir la jambe belle aussi bien que le pied, il ne mettoit qu'un bas de soye. Son pourpoint estoit fort petit, ses manches fort courtes, & son chapeau fort leger. Il ne portoit que des Perruques blondes, sa barbe estoit toujours peinte, ses rabats de pointés de Venise; & rien ne luy manquoit enfin de tout ce

qui auroit fait paroître vn jeune Homme vn peu bien fait: mais par malheur, plus il estoit ajusté, plus il paroïsoit magot. Quoy qu'il pût à peine se soutenir, il alloit toujourns sans baston deuant Alcidiane; il n'osoit ny s'approcher du feu, ny tousser, ny cracher, ny se moucher, quand il estoit avec elle; & la pituite estoit quelquefois preste à le suffoquer. Vn jour qu'il estoit chez cette charmante Personne, on parla des gens qui lisoient avec des lunettes; & Alcidiane dit qu'elle ne les pouuoit souffrir, & que dès

qu'on estoit venu à cet âge là, on devoit se cacher, & n'auoir plus de commerce avec les Hommes. Alceste luy repartit qu'elle auoit raison, qu'il estoit de son sentiment, & que dès qu'il ne pourroit plus lire sans lunettes, il renonceroit à la galanterie. Chacun rit bas de cette repartie, & l'on eut bien de la peine à ne pas éclater, car toute la compagnie n'ignoroit pas qu'il ne pouuoit lire sans lunettes. Quelque temps apres cet entretien, & que l'on eut parlé de diuerses sortes de choses, Alcidiane tira malicieusement des Vers de

sa poche, qu'elle dit qu'on luy auoit donnez ce jour là. Chacun tendit la main pour les prendre, excepté Alceste, qui se souuenant de la conuersation des lunettes, n'auoit pas enuie de les lire. Cependant Alcidiane s'estant apperçeuë de sa crainte, & voulant se diuertir, dit à ceux qui les luy demandoient, qu'ils auoient trop d'empressement, & qu'elle vouloit les entendre lire à Alceste, qui paroissoit plus posé qu'eux, & qui ne les luy auoit point demandez. Alceste les prit en tremblant, s'approcha de la fenestre pour voir

plus clair, ouurit de grands yeux qu'il frotta plusieurs fois pour les éclaircir : mais tout cela ne fit point grossir les objets, & il n'en leut que quelques mots, mais si mal, que chacun dit en mesme temps, qu'il deuoit auoïer qu'il ne pouuoit plus lire sans lunettes. Il repartit pour excuse, qu'il auoit mal aux yeux, & qu'il n'estoit pas d'un âge à lire avec des lunettes: Cependant il y auoit plus de quinze ans qu'il s'en seruoit; l'effort qu'il auoit fait en voulant lire ce qu'il ne pouuoit voir, & la peur d'estre découuert pour vn

Amant à lunettes, l'auoient presque mis tout en eau; ce qui l'obligea de prendre son mouchoir pour s'essuyer: mais pour comble de disgrâce, il fit en le tirant, tomber son étuy à lunettes. On ne pût s'empescher d'éclater de rire; il s'en apperçeut, & sortit tout honteux, sans oser dire adieu à la compagnie. Il fut d'abord raconter ce malheur à vne de ses bonnes amies, appelée Phrosine, qui sçauoit tous ses secrets. Cette agreable Personne estoit vne de ces Femmes de bonne humeur, qui se diuertissent de tout le monde, & qui n'é-

pargnent pas mesmes leurs meilleurs amis. Elle feignit d'estre fort fâchée de ce qui luy estoit arriué, & luy dit qu'elle sçauoit vn secret infailible pour rajeunir les Vieillards, & les empescher de lire avec des lunettes. Alceste la pria aussitost avec grand empressement de luy dire ce secret. Phrosine luy repartit que c'estoit par le moyen de la transfusion du sang, & qu'elle auoit vn Frere qui luy expliqueroit cela mieux qu'elle, & qui souûtenoit fort le party de ceux qui auoient trouué ce beau secret. Alceste luy répondit

qu'il auoit vn amy dont les sentimens estoient tout à fait opposez à ceux qui approuuoient cette transfusion, & qu'il souhaitoit fort de les voir disputer ensemble. Phrosine, qui vouloit se diuertir, & qui ne tenoit ny pour l'vn, ny pour l'autre party, luy dit qu'il pouuoit amener son amy le lendemain, & qu'elle feroit tenir son Frere au Logis, afin qu'il eut le plaisir de les voir disputer ensemble. Alceste ne manqua pas dés le lendemain d'amener son amy nommé Geraсте; & apres qu'on se fust entretenu de plusieurs

298 NOUVELLES GALANTES
choses indifferentes , la con-
uersation tomba sur le sujet
de la transfusion ; & le Frere
de Phrosine appelle Phil-
lonte, fit le Dialogue suiuant
avec Geraste.

*DIALOGUE DE
Philonte & de Geraste, sur
la transfusion du Sang.*

PHILONTE.

EST-il possible que ce
que l'on m'a dit soit ve-
ritable , & qu'il y ait vn
Homme au monde , qui n'a-
prouue pas la transfusion du
sang ?

GERASTE.

Que voulez - vous dire avec vostre transfusion de sang? Quand la chose seroit possible, les effets en seroient toujourns dangereux.

PHILONTE.

Voila vne chose bien mal aisée! On tire autant de sang à vn Vieillard ou à vn Malade, qu'on luy en veut infuser de nouveau, tandis qu'avec vn petit tuyau de verre ou d'argent on en infuse autant de celuy d'une

300 NOUVELLES GALANTES
Beste, ou d'un Homme, selon
le sang dont a besoin.

GERASTE.

Oüy; mais le sang qu'on
infuse, n'estant pas de mesme
temperament que le sang de
celuy qui le reçoit, ces deux
sangs font vn combat qui
fait creuer vn Homme.

PHILONTE.

Il faut les choisir de mesme
temperament.

GERASTE.

Cela ne se peut trouuer
assez juste.

PHILONTE.

Pour en venir à bout, il faut oster tout le sang d'un Homme, & luy en remettre autant de nouveau.

GERASTE.

Le sang estant le fondement de la vie, lors qu'il est entierement osté, si l'autre ne vient assez promptement, on court risque de mourir.

PHILONTE.

Cela ne se peut. l'ay veu

par cette transfusion guerir
 des Fous, des Sages, des Per-
 roquets, des Chiens galeux.
 Je prétens la faire faire sur
 moy quand ie seray vieux, &
 ie vay dès maintenant la faire
 faire sur de vieux Chiens, sur
 de vieux Cheuaux, & de vieux
 Oyseaux de Chasse. Le mé-
 lange de sang en fait d'aussi
 bon, qu'vn Cabaretier fait de
 bon vin lors qu'il en mesle de
 plusieurs sortes ensemble.

GERASTE.

Ah! transfusion, que tu
 causeras la mort à de Bestes,
 & que les Hommes seront

aïses de changer de sang comme d'habit! I'en connois qui croyent changer de nature, en changeant leur sang en celui de Femmes; Nous verrons bientôt par ce changement de sang, les Chiens devenir Veaux, & les vieux Cheuaux devenir Bœufs. Vn Riche ignorant se fera donner de force ou d'amitié, le sang d'vn Pauvre sçauant. Vn Pere qui aura vn Fils lâche, luy fera mettre le sang d'vn Lyon à la place du sien; & les Femmes dont les Marys n'auront pas de vertu pour de certaines choses, leur feront infuser le sang d'vn Asne.

PHILONTE.

Ne raillons point, c'est vn
secrct qui rendra peut-estre
vn jour la vie aux morts.

GERASTE.

Mais le sang nouveau ne
raccommode pas les autres
maux du corps. Dans le pas-
sage du tuyau, il peut mesme
le corrompre, & l'on ne peut
trouuer au juste la dose qu'il
en faut donner.

PHILONTE.

Pretendez-vous par vos

raisonnemens , empêcher
qu'on ne suiue en France vne
mode naissante ?

GERASTE.

Il est vray qu'il est du bel
air de mourir à la mode. Je
ne me puis resoudre , inter-
rompit alors Alceste , à sui-
ure cette mode ; les suites en
sont trop dangereuses. Si
à la fin de vostre dispute,
ajousta-t'il , vous estiez tous
deux demeurez d'accord du
bien que peut causer la transfu-
sion , i'aurois pû me re-
soudre à la laisser faire sur
moy : mais puis que ie voy

qu'il y a trop à risquer, & qu'elle ne m'empescheroit de vieillir qu'en m'empeschant de viure, ie me garderay bien de mourir à la mode. Il s'en alla apres ces paroles; & son amy qui auoit pendant tout l'entretien avec Philonte, regardé Alcidiane avec des yeux qui faisoient voir qu'elle luy plaisoit beaucoup, ne pût se resoudre à le suiure, voulant jouïr encor quelque temps de la veuë de cette charmante Personne. Phrosine luy dit qu'il auoit trop bien soustenu son party, & empesché par là qu'elle n'eust le plaisir

de voir Alceste se preparer à la transfusion: ce qu'il auroit fait sans luy, afin de pouuoir à l'auenir lire sans lunettes deuant sa Maistresse. Comme il n'est point de temps où les Hommes souhaitent plus d'obliger les Femmes, que lors qu'ils commencent de les aimer, Geraste qui ne souhaitoit rien tant que d'auoir lieu d'obliger Phrosine, & de trouuer occasion de la reuoir, luy promit qu'il repareroit bien le mal qu'il auoit fait: & comme il sçauoit qu'Alceste venoit souuent chez Phrosine, il ne manqua

pas d'y venir aussi ; & s'estant
rencontrez deux jours apres,
Geraste prit ainsi la parole,
en s'adressant à Alceste. Je
ne sçay ce que vous direz,
Monsieur, de m'auoir veu
dernierement defendre vn
meschant party avec tant
d'opiniâreté : mais ie vou-
lois tâcher de paroistre com-
me les bons Auocats, dont
l'esprit ne paroist iamais
tant, qu'en defendant vne
meschante Cause. Je vou-
lois de plus vous donner le
plaisir de voir obstiner Phi-
lonte, qui exposeroit jus-
ques à la derniere goutte de
son sang pour soutenir son

opinion. Voila, poursui-
uit-il, les raisons qui m'ont
obligé de parler contre mon
sentiment, en desapprouvant
la transfusion du sang, que
ie dois auoüer estre vn secret
merueilleux pour faire viure
long-temps, rajeunir les
Vieillards, & les faire lire
toute leur vie sans lunettes,
quelques vieux qu'ils puis-
sent estre. Alceste écouta ce
discours avec grande atten-
tion; & ayant donné dans
le panneau, dit qu'il vou-
loit faire éprouver sur luy
vn secret si admirable. Il
enuoya querir tous ceux qui
se mesloient de la transfu-

310 NOUVELLES GALANTES
sion du sang, qui le forti-
fierent dans cette pensée.
Ses heritiers eurent beau-
coup de joye d'apprendre
cette nouvelle, & ne firent
rien pour le détourner d'un
dessein qui pouuoit leur estre
auantageux : mais comme
les amis sont souuent plus
zelez pour leurs amis, que
les Parens pour les Parens,
vn des intimes d'Alceste
employa mille raisons pour
le dissuader de son dessein;
mais l'ayant fait vainement,
& sçachant que le jour estoit
pris, obligea Alcidiane à le
venir trouuer comme on
estoit sur le point de faire

l'operation. Cette Belle crût que c'estoit luy sauuer la vie, que d'empescher qu'elle ne se fist; c'est pourquoy elle luy dit que s'il passoit plus auant, elle ne le verroit iamais, & ne souffriroit point qu'il entra chez elle. Il luy obeit apres vn peu de resistance. Les Medecins s'en allerent en pestant contre elle. Elle sortit vn peu apres, ne pouuant s'empescher de rire. Cette auanture fut bientoist répanduë; on en rioit dans toutes les compagnies, & l'on montroit par tout Alceste au doigt; ce qu'ayant

312 NOUVELLES GALANTES
ſçeu, il renonça à Alcidiane
& à la jeuneſſe. Il changea
de quartier, & redeuint
vieillard, ayant repris l'a-
juſtement conuenable aux
gens de ſon âge.



NOUVELLE



NOUVELLE XV.

Le Mary Credule.

L ne se trouue pas
 seulement des foux
 parmy les jeunes
 gens, mais encore parmy ceux
 qui sont plus auancez en âge.
 Falante, Mary de Telamire,
 peut justement estre mis au
 nombre de ces derniers, puis
 qu'à cinquante-cinq ans, il
 s'auisa vn soir, pour aller à vn
 Bal, où il deuoit y auoir gran-
 de Assemblée, de mettre les

habits avec lesquels sa Femme auoit masqué la veille. Telamire estoit indisposée ce soir là, & ne voulut point estre de la partie; mais comme son mal n'estoit pas grand, & qu'il ne venoit que d'auoir trop veillé, il n'empescha pas son Mary de s'aller diuertir. Il y auoit pres d'une heure qu'il estoit au Bal, lors que Clidamis qui aimoit Telamire, & qui n'en estoit pas aimé, prit ce Mary déguisé pour elle, à cause qu'il auoit les habits de sa Femme, & qu'il estoit à peu pres de la mesme taille: Il s'approcha de luy, & quand il vit qu'il ne pouuoit estre écouté

de personne : Le suis rauy, belle Telamire, luy dit-il, de voir que vous vous diuertissez si bien, pendant que Cleomedon, vostre Amant, se diuertit de son costé avec la jeune Miris, dont il est depuis quelque temps éperduëment amoureux : Vous eussiez mieux fait, poursuiuit-il, d'écouter mes soupirs que les siens ; le vous aurois esté plus fidelle ; & vous n'aurez iamais eu lieu de vous plaindre de moy. Il n'en dit pas dauantage, & ils furent separez par vne foule de Masques qui entra. Falante n'en fut pas fasché, parce qu'il ne vouloit point répondre de

peur d'estre decouvert. Telamire demanda le lendemain à son Mary, des nouvelles du Bal : Il luy dit qu'il en auoit appris beaucoup, & entr'autres que Cleomedon mouroit d'amour pour la jeune Miris. Quoy que cette nouvelle surprit beaucoup Telamire, elle cacha son trouble le mieux qu'il luy fut possible. Si vous n'avez appris que cela, repartit-elle à son Mary, la nouvelle n'est pas de grande importance. Elle est d'importance pour moy, reprit Falante d'un ton à demy serieux ; & ie vous aime trop, pour n'estre pas bien aise que vous perdiez vn

Amant. Je vous assure, Monsieur, luy repliqua Telamire d'un ton encore plus serieux, que ie ne comprens rien à tout ce que vous dites. Cleomedon est vostre Amy, & non pas mon Amant. Je sçais, Madame, luy repliqua-t'il, qu'il est mon Amy; mais ie sçais aussi qu'on fait toujours tout ce qu'on peut pour auoir l'amitié d'un Homme dont on aime la Femme, quand mesme on n'auroit point d'estime pour luy, & qu'on le haïroit dans le fonds du cœur. Je ne sçais pas tout cela si bien que vous, repartit Telamire à demy en colere, & ne veux pas

me mettre en peine de le sçavoir, parce que ie ne pretens estre aimée ny de vos amis, ny de vos ennemis; & que si quelqu'un estoit assez hardy pour me parler d'amour, ie le traiterois d'un air qui le feroit bien-tost repentir de sa temerité. Ces sentimens sont les plus beaux du monde, reprit Falante; mais il y a bien de la difference entre les auoir & les suiure, & nous voyons tous les jours bien des gens qui ne font pas tout ce qu'ils disent, & ce qu'ils sçauent bien qu'ils deuroient faire: Peut-estre, poursuivit-il, que vous auez traité Clidamis de

la maniere que vous venez de dire, parce que vous ne l'aimez pas; mais ie suis assuré que Cleomedon qui vous aimoit dauantage, n'a pas esté traité de mesme. Ie ne veux point, Madame, adjousta-t'il, voyant qu'elle commençoit de changer de couleur, que vous cherchiez à justifier ce que ie vous dis, puis que vous parleriez assurément contre la verité. Ie ne veux pas mesme approfondir la chose, de peur d'apprendre plus que ie ne voudrois sçauoir: Ie laisse là le passé, & ne le veux point examiner: Ie fais plus, iel'oublie; mais ie vous prie de ne

me donner à l'auenir aucun
sujet de me plaindre de vous.
Vostre maniere d'agir est si
honneste, luy repartit Tela-
mire, qu'encore que ie sois
innocente, ie vous ay tou-
jours beaucoup d'obligation
de me traiter si bien. Ayant
les soupçons que vous auez,
peut-estre que le trouble qui
vient de paroistre sur mon vi-
sage, vous a fait croire que
vous disiez la verité; mais la
surprise où jette vne telle im-
posture est assez grande pour
faire paroistre les changemens
que vous auez pû remarquer
sur mon visage. Si i'auois esté
coupable de ce dont vous ve-

nez de m'accuser, i'aurois toujours esté préparée au compliment que vous me venez de faire; & i'aurois sans doute esté moins surprise. Il est vray que ie ne l'ay pas esté d'abord; mais ie ne sçauois pas encore où vous en vouliez venir. Il faut, poursuit-elle, que quelqu'un vous ait fait ces contes pour se diuertir de vous & de moy, ou pour faire piece à Cleomedon. Le monde est remply de bien des fortes de gens; & il y en a dont l'esprit est capable de telles impostures. Vous pouuez les écouter, continua-t'elle, i'y consens; mais ie vous prie de

n'y pas adjouster foy, que vous ne foyez bien informé de ce qu'on vous dira, & que vous n'ayez auparavant bien examiné ma conduite, & de quoy sont capables les gens qui vous parleront. Falante ne fut pas fâché de voir que la Femme se justifioit si bien. Il luy dit qu'il n'adjoustoit point de foy aux discours qu'on luy auoit faits, & qu'il ne croiroit iamais legerement les choses qu'on luy rapporteroit contre elle, & ne scauroit pas mesme bon gré à ceux qui feroient assez imprudens pour luy faire de pareils discours. Quoy qu'il en tint de si obli-

geans à sa Femme, & qu'il ne crût pas tout à fait ce qu'on luy auoit dit, il crût neantmoins que la prudence estoit touiours de saison; & fit dessein d'examiner de pres ce que feroit sa Femme, & de prendre garde si elle n'écriroit point, afin de surprendre ses Lettres. Telamire resva de son costé à découurir ceux qui faisoient de pareils contes à son Mary. Elle estoit si satisfaite de luy, qu'elle resolut de ne luy plus donner de sujet de se plaindre d'elle, & de rompre avec Cleomedon, soit qu'il luy fust infidelle, ou qu'il l'aimast touiours conf-

tamment. Elle luy manda pour cet effet, de se trouuer dans la Maison d'une de ses amies, où elle auoit coustume de le voir quelquefois. Il ne manqua pas de s'y rendre; & Telamire apres luy auoir reproché son infidelité, avec la plus grande douceur du monde, luy dit qu'elle vouloit absolument rompre avec luy, & qu'elle le prioit d'y donner les mains. Il vouloit sçauoir d'où elle auoit appris qu'il voyoit Miris; car il auoia qu'il la voyoit quelquefois, mais non pas qu'il l'aimoit. Elle luy raconta qu'elle auoit tout sçeu de son Mary; ce qui le surprit

extrêmement, ne sçachant qui luy auoit dit vne chose qu'il vouloit tenir secrette. Telamire le pressa pour en sçauoir la verité; mais voyant qu'il s'en defendoit mal, & que son visage le trahissoit lors qu'il souûtenoit le contraire, elle prit derechef resolution de rompre avec luy, & luy dit que quand il ne seroit point infidelle, leur commerce auroit de la peine à durer, puis que son Mary en estoit auerty, & qu'ils rencontreroient tous les jours des difficultez qui les embarrasseroient beaucoup. Ah, Madame, luy repartit Cleomedon, vous n'avez gue

res d'amour, puis que vous craignez les difficultez; & cependant c'est dans les difficultez que l'amour se fait voir; & nous auons bien plus d'obligation, poursuit-il, à vne personne qui en surmonte beaucoup pour nous aimer, que nous n'aurions à vne autre qui n'auroit en nous aimant que du plaisir. Vous auriez raison, répondit Telamire, de me faire ces reproches, si vous n'estiez point infidelle, & ie verrois ce que i'aurois à faire pour vous obliger; mais ie croy qu'aimant Miris comme vous faites, vous ne vous pouuez plaindre

de mon procédé : Il a toujours esté trop franc & trop sincere; & si ie dois me repentir de quelque chose, c'est de vous auoir trop aimé : Oüy, continua-t'elle, i'ay eu plus de tendresse pour vous que ie n'en deuois auoir, & que vous n'en meritez; mais ie vous assure que ie vais faire tous mes efforts pour oublier jusqu'à vostre nom. Elle le quitta en disant ces dernieres paroles; & quelque diligence qu'il fit, il ne l'a pû rejoindre. Il s'en retourna chagrin, & non desesperé, car il estoit vray qu'il aimoit Miris; & les passions naissantes empeschent de son-

ger à toute autre chose.

Quelque temps apres que Telamire fut de retour chez elle, Clidamis entra : Il demanda d'abord Falante, on luy dit qu'il n'y estoit pas. Il demanda en suite à voir Telamire qui le receut à la maniere accoustumée, c'est à dire avec beaucoup de froideur. Apres qu'ils eurent parlé de plusieurs choses indifferentes, Clidamis luy dit d'une voix à demy tremblante : Avez-vous profité Madame, des auis que ie vous donnay avant-hier au soir au Bal? Je ne sçay, luy repartit Telamire, ce que vous voulez dire, ie ne fus point avant-hier

au soir au Bal, i'estois indisposée, ie me couchay dès huit heures, & passay toute la nuit dans mon lit. Vous vous moquez de moy, Madame, luy repliqua Clidamis, ie vous reconnus bien à vos habits; & s'il vous en souvient, ie vous dis que Cleomedon vous estoit infidelle, & qu'il estoit depuis quelques jours deuenu éperduëment amoureux de la jeune Miris: I'adjoustay que si vous auiez écouté mes soupirs plutoft que les siens, ie vous aurois esté plus fidelle que luy, & que vous n'aurez iamais eu lieu de vous plaindre de moy. Vrayment, re-

prit Telamire, d'un ton plein d'aigreur, & rougissant de colere: Je vous suis bien obligée, d'auoir tenu de semblables discours à mon Mary, i'estois en peine où il auoit appris ce qu'il m'est venu dire, & vous m'apprenez ce que ie n'aurois iamais soupçonné. Oüy, poursuiuit-elle, voyant que la surprise l'empeschoit de parler; c'est à mon Mary que vous auez parlé, en croyant parler à moy: mes habits vous ont trompé, parce qu'il les auoit ce jour-là. Iugez, continua-t'elle, de quel œil il vous doit regarder, & comment vous pourez vous-

mesme supporter sa presence, puis que c'est de vostre bouche qu'il a appris que vous m'aimiez. Clidamis ne luy répondit d'abord que par deux ou trois soupirs; & s'estant apres leué de sa place, il s'en alla en faisant vne grande reuerence à Telamire, & luy disant qu'il ne la reuerroit iamais chez elle, n'ayant pas assez de hardiesse pour soutenir la presence de son Mary. Il sortit du Logis le plus viste qu'il pût, craignant à chaque pas de le rencontrer en face. Quelques jours apres Telamire connut que son Mary épioit toutes ses actions, &

ſceut meſme de ſa Femme de
Chambre, qu'il l'auoit voulu
gagner, pour l'auertir ſi elle
n'écriuoit à perſonne; & cette
Fille, qui eſtoit toute à elle,
luy dit auſſi qu'elle l'auertiroit
de tout. Je veux que tu luy
tiennes ta parole, dit Tela-
mire à cette Femme de Cham-
bre, & que dès que mon Mary
entrera, tu luy ailles dire que
i'écris dans mon Cabinet, &
que tu crois que c'eſt vne Let-
tre. Cette Fille luy promit de
faire ce qu'elle fouhaitoit
d'elle, & le fut attendre dans
vne Salle baſſe, pour luy dire
ſi-toſt qu'il entreroit, qu'elle
croyoit que ſa Maiſtreſſe écri-

uoit des Lettres dans son Cabinet. Telamire y entra en effet en la quittant, & écriuit à Cleomedon ce que vous allez voir. Falante ne tarda pas long-temps à venir; & la Femme de Chambre ayant parlé à luy, il monta aussi-tost dans le Cabinet de sa Femme, & l'ayant trouuée qui écriuoit, il luy demanda ce qu'elle faisoit. l'écris à Cleomedon, luy repliqua-t'elle. A Cleomedon, reprit-il aussi-tost en rougissant. Oüy, à Cleomedon, luy répondit cette Belle en souïriant; & de plus des douceurs que ie ne crains pas que vous voyez. Elle luy pre-

senta la Lettre en disant cela,
& il lût.

Le ne sçais pas d'où peuvent venir les bruits qui courent que vous m'aimez, & que ie ne vous haïs pas: Vous sçavez qu'il n'y a point d'intelligence entre nous, que vous ne m'avez iamais parlé d'amour, & que ie ne vous ay souffert que comme Amy de mon Mary. Le ne sçais pas si vous n'estes point de ceux qui ne parlant par tout que de leurs bonnes fortunes, disent souuent qu'ils sont bien avec des Femmes, à qui ces Messieurs n'ont iamais ozé parler d'amour. Si vous estes de ce nombre, ie vous prie de me rayer du Catalogue de

vos bonnes fortunes imaginaires,
ou.....

Falante lût deux fois cette Lettre qui n'estoit pas acheuée; & apres auoir tendrement embrassé sa Femme, ce credule Mary luy dit qu'il ne la soupçonneroit iamais d'infidelité. Il n'a depuis eu aucun sujet de le faire; car craignant de trouuer encore vn inconstant comme Cleomedon, elle n'a iamais voulu écouter ceux qui luy ont parlé d'amour; & depuis que cet Amant ne regne plus dans son cœur, elle l'a donné tout entier à son Mary; & si les plai-

sirs qu'elle gouste avec luy; ne font pas grands, ils sont du moins sans inquietude.





NOUVELLE XVI.

Les Aventures de la Nuit.

E Voy bien, Madame, disoit vn jour Dom Remond dans vne des Chambres de l'Appartement de la Reyne d'Espagne, à vne jeune Fille fort bien faite, nommée Dona Eugenia, qu'il y a trop long-temps que nous sommes bien ensemble, & que vostre amour n'est plus pour moy ce qu'il a esté autrefois. Je suis le Galant de

nuit, pendant qu'un autre est celuy de jour; & peut-estre que si ie manquois vne nuit à vous aller trouuer, il seroit l'un & l'autre. Pouuez-vous croire ce qu'on vous a dit de moy, luy repartit Dona Eugenia, apres tout ce que i'ay fait pour vous, & ce que ie fais encore tous les jours en vous donnant des marques de ma tendresse, si grandes, que si elles estoient sceuës, ie serois obligée à choisir vn Couuent pour y demeurer le reste de mes jours, si mes Parens ne m'obligeoient point de perdre vne vie que ie des-honore pour vous? Dom Remond

alloit luy repartir, lors que la Mere de cette charmante Fille les vint joindre. Cet Amant qui n'estoit pas satisfait de cette justification, fut encore quelque temps avec la Mere & la Fille, & prit apres congé d'elles. Il descendit dans la Court du Palais, où il rencontra vn de ses Amis qui luy raconta toutes les infidelitez que luy faisoit la Personne dont il venoit de se plaindre, & luy fit voir des Lettres qu'elle escriuoit à vn Homme qui ne l'aimoit pas, & pour qui elle brusloit d'une ardeur démesurée. Apres des preuues si conuainquantes, il ne douta

plus de son infidelité; mais il s'en consola facilement, parce qu'il auoit fait vne autre Maistresse, depuis qu'il l'auoit soupçonnée de legereté, & qu'il auoit mesme vn rendez-vous pour ce soir là. Il resolut pourtant de s'en vanger, & de jouïer vn tour à cette Infidelle. Il y refva quelque temps quand son Amy l'eut quitté, en se promenant toujours à grands pas dans la Court du Palais. Comme il commençoit à faire nuit, personne ne pouuoit s'appercevoir de son agitation. Dom Carlos qui estoit autant de ses Amis que l'on peut l'estre à la

Cour quand on n'a rien à démêler ensemble, l'ayant reconnu, l'aborda, & s'entretint quelque temps avec luy des Galanteries des Dames de la Cour. Il parla en suite de Dona Eugenia, & qu'il donneroit de bon cœur deux mille pistolles, à qui luy feroit passer vne nuit avec elle. Si tu me les veux donner, luy repartit Dom Remond en riant, ie te promets que ie te feray dès aujourd'huy passer ton enuie. Dom Carlos accepta le party; & Dom Remond qui ne cherchoit qu'à se vanger, l'emmena chez luy pour l'instruire de ce qu'il

auoit à faire. Quand ils furent tous deux enfermez dans sa Chambre, il tira deux Clefs d'un petit Cabinet, qu'il luy remit entre les mains, en luy disant que par le moyen de ces deux Clefs, il obtiendroic ce qu'il souhaitoit, & iroit jusqu'au Lit de Dona Eugenia: Il luy dit quelles Portes elles ouuroient, & luy donna vne paire de Souliers de feutre, afin qu'il ne fit pas de bruit. Il l'auertit de ne pas proferer vne seule parole, tant parce qu'il deuoit estre pris pour luy, que parce qu'il pourroit estre entendu de la Mere qui couchoit dans vne Chambre

tout aupres, dont la porte estoit toujours ouverte. Dom Carlos le remercia fort, & prit congé de luy, dans le dessein d'aller tenter la fortune dès la mesme nuit. Dom Remond songea de son costé au rendez-vous qu'il auoit, qui estoit bien plus perilleux, parce qu'il falloit se seruir d'eschelles de cordes pour paruenir à la Chambre de sa nouvelle Maistresse. L'heure venue d'aller tenter la fortune, chacun partit de chez luy. Dom Carlos n'ayant pas si loin à aller, arriua le premier chez Dona Eugenia : ses Clefs le seruirent comme son Amy

le luy auoit dit; & il se trouua plutoft & plus heureusement qu'il ne croyoit à la ruelle du Lit de Dona Eugenia. Est-ce vous, Dom Remond, luy dit-elle, quand elle entendit leuer ses rideaux? Dom Carlos ne luy répondit rien; ce qui fut cause qu'elle luy demanda vne seconde fois vn peu plus haut: Il répondit aussi peu qu'à la premiere; ce qui obligea cette Belle de luy demander encore plus haut pour la troisiéme fois, s'il n'estoit pas Dom Remond. Comme elle fit plus de bruit qu'à l'ordinaire, & qu'elle auoit parlé plus haut, sa Mere l'entendit.

Elle luy demanda ce qu'elle vouloit dire avec son Dom Remond? La Fille luy répondit, qu'elle resvoit à Dom Remond, & qu'il falloit qu'elle l'eust nommé en dormant. Vous ne resvez point, luy répondit la Mere, & il faut que Dom Remond soit avec vous, car i'entens marcher quelqu'un: En disant cela elle se leua, & en approchant du Lit de la Fille, elle entendit marcher encore plus fort, & fermer la porte. C'estoit Dom Carlos qui s'en retournoit, parce qu'il auoit oüy leuer la Mere. Cette bonne Femme s'emporta contre sa Fille, qui

luy dit qu'il falloit bien qu'elle refvast auffi bien qu'elle. Je ne refve point, répondit la Mere, car ie ne dors pas; & ie fçais bien que ie ne fuis, ny dans mon Lit, ny dans ma Chambre. Il y a des Gens, luy repartit Dona Eugenia, qui fe leuent & s'habillent en refvant; & quand vous auriez fait la mefme chofe, il ne faudroit pas s'en étonner, puis que bien d'autres que vous le font tous les jours. Oüy, mais repartit cette bonne Femme, ceux qui le font ne commencent pas à mon âge. En fuite de cela, elle fe coucha dans le Lit de fa Fille, avec elle, & ne

voulut point faire de bruit, ny éveiller ses Gens, sçachant qu'on doit toujours cacher les choses qui peuvent causer du scandale; & elle agit en cela en Femme fort prudente. Sa Fille ne luy pût pourtant oster de la teste que Dom Remond estoit venu dans sa Chambre, qu'elle l'auoit oüy appeller par son nom, s'en aller en suite, & fermer la porte apres luy; mais elle resolut de ne faire ses efforts que le lendemain pour tascher de tirer la verité de la bouche de sa Fille. Elles ne dormirent gueres l'une & l'autre; car Dona Eugenia s'attendoit

bien à estre maltraitée de sa Mere, soit qu'elle luy découurit ou non la verité; & la Mere craignoit que sa Fille n'eust des-honoré sa Famille, ou du moins n'en eut eu le dessein. Elles se leuerent assez tard, parce que leur inquietude les auoit empeschées de dormir toutela nuit. Comme elles commençoient à s'habiller, on leur vint dire que Dom Remond venoit d'épouser Dona Eluire, ou du moins de luy donner sa foy d'une maniere à ne s'en pouuoir dédire, & deuant de bons témoins. Cette nouvelle les surprit grandement l'un &

l'autre : & la Mere de Dona Eugenia demanda aussitost par quelle auanture cette affaire auoit esté si promptement concludë : on luy répondit, que Dom Remond auoit esté surpris la mesme nuit dans la Chambre de Dona Eluire, où il estoit entré par le moyen d'une échelle de cordes : que cette échelle s'étoit décrochée, & estoit tombée comme il alloit descendre, & tenoit encore la fenestre : que cet accident l'auoit obligé de rentrer dans la Chambre de Dona Eluire, où il auoit fait du bruit : que ce bruit auoit éveillé quelques

Domestiques, & les Domestiques, le Pere de cette charmante Personne: que ce Pere qui estoit vn des plus violens Hommes de son siecle, auoit esté sur le poinct de tuër Dom Remond & sa Fille: mais qu'il en auoit esté empesché par sa Femme, qui luy auoit conseillé de les marier: que Dom Remond y auoit consenty, parce que Dona Eluire estoit extremement belle, & qu'ayant de grands biens, c'étoit vne fortune considerable pour luy: qu'on auoit aussitost enuoyé querir des Parens de part & d'autre, & qu'en leur presence, Dom

Remond auoit donné sa foy à Dona Eluire: Tant de particularitez firent croire cette nouvelle, & qui estoit aussi comme on la racontoit. Dona Eugenia se trouua alors dans le plus grand embarras du monde: car elle ne pouuoit deuiner qui estoit venu la nuit dans sa Chambre, voyant bien par l'auanture qui estoit arriuée à Dom Remond, que ce ne pouuoit estre luy: ce qui fut cause qu'elle assura à sa Mere plus fortement qu'elles auoient resvél'vne & l'autre; l'vne en proferant le nom de Dom Remond; & l'autre, en

croyant entendre marcher
quelqu'un. Cette bonne
Mere fut obligée de se payer
de ces raisons ; car elle n'a-
voit pas sujet de croire auoir
ouïy Dom Remond. Quelque
temps apres Dom Carlos ra-
conta dans vne Compagnie,
l'avanture qui luy estoit ar-
riüée, sans nommer les gens,
& voulant la faire croire plus
vieille de quelques années:
Cela vint aux oreilles de la
Mere de Dona Eugenia, qui
en sceut fort bien déueloper
la verité. Quelque temps apres
elle apprit encore d'autres
galanteries, que sa Fille auoit
euës des Amans indiscrets,

dont le nombre est grand aujourd'huy, n'ayant pû s'empescher de parler de leurs bonnes fortunes. Cette prudente Mere en fut au desespoir; & voyant que sa Fille deshonoroit sa Famille, elle l'obligea d'entrer dans vn Couuent, où elle se repent, ie croy, de ses infidelitez, puis que si elle n'eut aimé qu'vn de ses Amans, comme Dona Eluire, elle n'auroit peut-estre pas esté contrainte de renoncer au monde, dans vn âge où elle pouuoit encore goustér bien des plaisirs.





Nov. VIII. = Megumi / 215 / in north side
Palace



